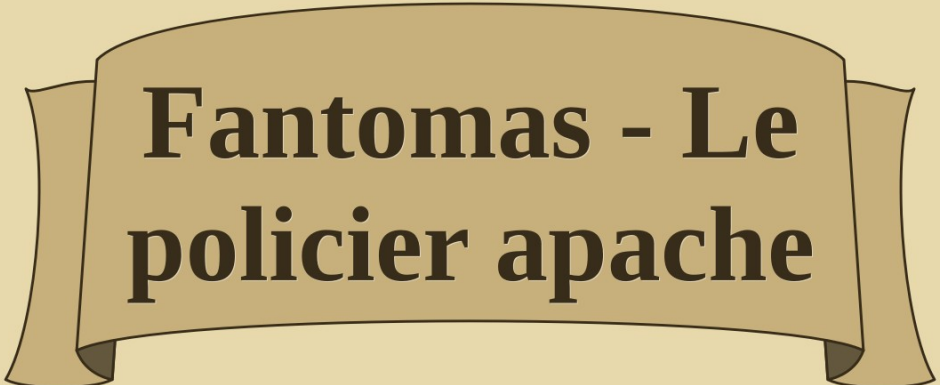




Fantomas - Le policier apache

**Pierre Souvestre
Marcel Allain**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

CHAQUE VOLUME FORME UN RÉCIT COMPLET

LE FANTÔME & MARCEL ALLAIN

FANTÔMAS

LE POLICIER APACHE

LE VOLUME COMPLET
65
CENTIMÈS

A. FAYARD ÉDITEUR DU 100 F. BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE

PIERRE SOUVESTRE
ET MARCEL ALLAIN

LE POLICIER APACHE

6

Arthème Fayard
1911

Cercle du Bibliophile
1970-1972

1 – LA « BELLE OUVRAGE »

— Six et sept et huit et neuf et dix, voilà l'affaire...

— Et voilà votre traite en échange, monsieur Moche, je vous remercie...

— C'est moi qui vous remercie...

— Mais pas du tout, pas du tout... Vous permettez, que je recompte ? Dix mille francs, c'est une somme...

— Allez donc, ne vous gênez pas...

C'était le 15 mai, jour d'échéance, et il était quatre heures de l'après-midi.

Bernard, employé du Comptoir National, achevait sa tournée d'encaissements par le domicile de M. Moche, au N° 125 de la rue Saint-Fargeau.

L'employé, lentement, avait monté l'escalier. Au quatrième, à droite, une plaque de cuivre :

Moche, avocat.

M. Moche était avocat, en effet, non pas avocat inscrit à la Cour, mais « avocat » tout court, ce qui permettait aux personnes perspicaces de supposer que M. Moche n'était en réalité qu'un vulgaire agent d'affaires.

La première pièce dans laquelle on pénétrait était séparée en deux par une cloison percée de guichets et pleine dans le bas.

Derrière, on apercevait toute une série de cartons et de dossiers rangés sur de grandes étagères.

Quiconque avait vu M. Moche ne pouvait l'oublier.

Les traits déjà ridés de son visage accusaient la cinquantaine et plus. À la façon des officiers ministériels d'autrefois, M. Moche portait des favoris épais et courts.

Sur le nez assez proéminent de M. Moche, et duquel sortait perpétuellement une boue noire de tabac à priser, se dressait une paire de lunettes aux grands verres ronds cerclés d'or. Enfin, sur le crâne, que l'on devinait absolument chauve, était placée une perruque mal faite et sur laquelle M. Moche croyait de temps à autre devoir jucher en équilibre une calotte de velours.

M. Moche, n'eût été son regard fuyant, aurait donné l'impression

d'un parfait honnête homme.

Mais ne jugeons pas sur l'apparence.

M. Moche d'ailleurs était plus riche qu'il ne semblait.

Indépendamment de la première pièce, le logement comportait une seconde pièce un peu plus somptueuse, qu'on décorait du nom de salon.

La troisième pièce était la chambre à coucher de M. Moche, d'ailleurs rarement habitée, car ce locataire faisait de fréquentes absences et semblait n'occuper son logis que pour y donner ses rendez-vous.

Nul n'ignorait qu'il était propriétaire d'une maison de rapport dans le quartier de la Chapelle...

... Le garçon de recette avait achevé la vérification.

— C'est bien le compte, déclara-t-il...

Puis, comme il prenait congé de M. Moche, il ajouta :

— Et voilà ma tournée finie, ou tout comme : il me reste encore un étage à monter dans votre maison.

— Vous avez un encaissement à faire au-dessus, demanda-t-il. Chez qui donc ?

— Chez un M. Paulet...

— Ah bah ! fit Moche.

— Oui, pas grand-chose, un recouvrement de vingt-sept francs.

— Eh bien, bonne chance.

— Au plaisir de vous revoir !

Par la fenêtre entraient un peu de fraîcheur. M. Moche, en bras de chemise, huma avec délices l'air calme du soir, et profita de son inaction pour s'introduire dans la narine une énorme prise de tabac.

Soudain M. Moche tressaillit : de l'étage au-dessus il venait d'entendre un bruit sourd... comme le bruit d'un objet pesant tombant sur le plancher.

Renonçant à la sieste qu'il allait commencer, M. Moche quitta son salon à pas furtifs, traversa la première pièce de l'appartement, laquelle donnait directement sur le palier, puis, grâce à ses pantoufles feutrées, il gagna sans bruit l'étage supérieur...

Au cinquième du N° 125 de la rue Saint-Fargeau, habitaient depuis

quelques semaines, dans un logement assez coquet, deux personnages et ce qui semblait être un couple d'amoureux.

L'homme paraissait avoir vingt-trois à vingt-quatre ans. Quant à sa compagne, fluette, très brune avec de grands yeux noirs, elle portait au plus seize printemps.

Ils étaient amant et maîtresse, et s'appelaient : lui, Paulet, elle, Nini. L'un et l'autre étaient venus se mettre en ménage rue Saint-Fargeau, après s'être unis, le soir de Pâques, par les liens les plus libres de l'amour. Ils se connaissaient depuis l'enfance. Paulet n'était autre que le fils d'une brave femme de concierge qui tenait la loge d'un grand immeuble, rue de la Goutte-d'Or. Nini habitait la même maison, elle y était venue toute petite avec sa mère, une ouvrière, M^{me} Guinon, veuve d'un employé de chemin de fer.

Nini, indépendante et fantasque, ne pouvait s'accoutumer au travail régulier. Au lieu d'aller en apprentissage, elle avait préféré courir les rues avec les gamins du quartier.

Cela était bien fait pour séduire et charmer Paulet, à qui, dès son adolescence, les pierreuses de la Chapelle avaient maintes fois répété qu'il était « bien trop joli garçon pour travailler ».

Et cependant Paulet n'était pas ce que l'on appelle un Adonis. D'une taille au-dessous de la moyenne, il avait en outre le teint blafard, des cheveux trop blonds et des yeux trop clairs.

Le type du gigolo dans toute son horreur...

Cela avait fait un certain tapage dans le quartier de la Chapelle, lorsque Paulet avait débauché la petite Nini Guinon et décidé de se mettre en ménage avec elle. Depuis deux mois qu'ils habitaient ensemble comme mari et femme, les amoureux semblaient avoir acheté une conduite. Nini tenait convenablement son petit ménage, Paulet, de temps à autre, travaillait de son métier de maçon, jadis appris de façon intermittente.

Par suite d'un angle que faisait la maison, de la fenêtre de l'escalier, on pouvait voir ce qui se passait dans la cuisine du logement occupé par le couple équivoque. M. Moche s'approcha de cette fenêtre et regarda les amoureux, tout en les écoutant.

Penchés tous deux au-dessus de l'évier, Nini et Paulet se faisaient mutuellement couler de l'eau sur les mains. Ils se savonnaient avec une hâte fébrile et des mouvements désordonnés. Une mousse rougeâtre coulait sur la pierre.

— Grouille-toi, Nini... secoue tes puces... une supposition qu'on

laisserait le raisiné coller aux pattes, ça serait un fourbi du diable pour l'enlever ensuite...

— J'comprends, mais j'en ai ramassé aussi sur mon tablier...

— Savonne-le, reprenait son amant, et si des fois ça ne s'en va pas, on le foutra dans le feu...

Paulet se retourna, prit sur l'étagère de la cuisine un lourd marteau sanglant qu'il épongea avec soin...

— Ça aussi c'est dangereux, observa-t-il, quand ce n'est pas nettoyé...

M. Moche gravit les trois ou quatre marches qui le séparaient du palier de l'étage occupé par Paulet et Nini. La porte de leur logement était entrebâillée... M. Moche la poussa doucement, s'avança dans le petit couloir au fond duquel se trouvait la cuisine.

Soudain, dans l'ombre, son pied heurta quelque chose.

C'était le corps d'un homme qui gisait immobile, la face contre terre. Le corps du garçon de recette. On ne pouvait le mettre en doute : Paulet venait d'assassiner l'employé du Comptoir National. La sacoche du malheureux Bernard gisait à côté de lui, grande ouverte, et M. Moche s'aperçut qu'on n'avait pas encore touché à son contenu.

Les billets de banque sortaient du portefeuille comme d'un paquet éventré. Il n'y aurait eu qu'à se baisser pour les prendre... Évidemment, Paulet et Nini, certains d'avoir réussi leur coup, s'étaient contentés de repousser la porte, sans s'assurer qu'elle était bien fermée.

Sitôt l'assassinat commis, ils avaient estimé plus urgent d'aller se nettoyer au plus vite afin de faire disparaître de leurs mains et de leurs vêtements les traces du crime.

Les billets de banque, les billets bleus surgis de la sacoche, presque hors d'elle, semblaient s'offrir à qui voudrait se les approprier.

La tentation était forte... et M. Moche n'y résista pas.

Avec des souplesses de chat, se dissimulant dans la pénombre du petit couloir, il s'avança lentement, multipliant les précautions, il étendit son bras, puis sa main s'appesantit sur la liasse des billets.

Alors, M. Moche eut un sourire diabolique, redescendit à son étage, verrouilla sa porte et compta sa recette.

Ah ! le coup qu'il venait de faire était bien réussi ; non seulement il rentrait en possession de ses dix billets de mille, mais encore, avec ceux-ci, se trouvaient dix autres billets de la même valeur.

— Voilà de l'argent bien placé et qui rapporte du cent pour cent à la minute, ou je ne m'y connais pas, dit-il.

Mais soudain, le vieil homme pâlit. Le timbre de la porte d'entrée venait de retentir. Allait-on insister ? On insista.

La sonnette retentit de nouveau.

M. Moche n'avait rien à craindre, pour le moment du moins ; n'avait-il pas eu la précaution de s'enfermer à double tour ?

— Parbleu, pensa-t-il, ce ne peut être qu'un visiteur, un client, et je n'ai point de raison pour ne pas le recevoir. Si par hasard c'était Paulet, j'en serais quitte pour ne pas lui ouvrir et pour le laisser se débrouiller jusqu'à l'arrivée des gendarmes.

Au troisième appel du timbre, M. Moche esquissa une question :

— Qui va là ? que demande-t-on ?

À travers la porte, le vieil avocat perçut une voix fraîche et timide :

— M. Moche, est-ce ici ?

— Oui, madame... mademoiselle... mais je ne sais pas s'il est visible. C'est à quel sujet ?

— Quelqu'un demande à lui parler. C'est pour l'appartement de la rue de l'Évangile...

M. Moche, changeant l'intonation de sa voix, chevrota pour répondre :

— Une minute, mademoiselle. Je vais voir si le patron peut vous recevoir.

Moche fit tourner la clé dans la serrure, entrebâilla :

— Veuillez entrer, mademoiselle, fit-il en s'inclinant.

C'était une jeune femme à la mise modeste. Elle pouvait avoir vingt-cinq ans au plus, jolie, grande, blonde. Une épaisse voilette atténuait légèrement l'éclat de son teint de lis et de rose.

La jeune femme était en deuil...

— Monsieur, dit l'inconnue, j'habite actuellement rue des Couronnes, je travaille à Aubervilliers. Je voudrais me rapprocher du bureau.. J'ai visité dans votre maison, rue de l'Évangile, un appartement qui me conviendrait bien...

— À qui ai-je l'honneur de parler ?

— C'est vrai, je ne me suis pas encore nommée... Je m'appelle

Élisabeth Dollon...

— M^{lle} Élisabeth Dollon, répéta l'agent d'affaires ; c'est curieux, mais il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu...

— Pardonnez-moi, monsieur, mais ça m'émeut toujours...

— Pourquoi donc ?

— On a tellement parlé de nous dans les journaux. Mon père assassiné en chemin de fer. Mon frère innocent mais accusé de tous les crimes.

— Mais j'y suis, j'y suis, en effet, l'affaire Dollon... s'écria Moche. Je suis désolé, mademoiselle, d'avoir réveillé en vous d'aussi tristes souvenirs. Ma qualité de propriétaire de l'immeuble dans lequel vous voulez vous installer m'obligeait à vous connaître, mais...

M. Moche s'interrompant soudain, avec une agilité surprenante, bondit hors du salon, courut à la porte d'entrée. Il avait eu peur...

Il referma la porte à clé, et revint auprès d'Élisabeth Dollon...

Celle-ci avait parlé d'une petite modification à l'appartement qu'elle désirait louer. M. Moche savait ce dont il s'agissait, il y consentit aussitôt :

— Vous trouvez, mademoiselle, fit-il, que les cinq pièces de l'appartement libre, c'est vraiment trop pour vous, et vous venez me demander, j'en suis sûr, de diviser l'appartement en deux, au moyen d'une cloison que je ferais construire ?...

Élisabeth Dollon approuva :

— C'est bien cela, la concierge m'a fait espérer...

— Affaire entendue. Par conséquent, l'appartement diminué de moitié, le loyer le sera d'autant... vous paierez onze cents francs. Quand voulez-vous emménager ?...

— Le plus tôt possible.

— L'appartement est libre. Sitôt la cloison construite, vous pourrez vous installer. Signez-moi cela, mademoiselle... Vous êtes seule ? n'est-ce pas ? bien seule...

— Mais oui, monsieur.

— La maison de la rue de l'Évangile est très bien habitée... je n'ai pas à juger votre conduite, mais si par hasard vous aviez un... ou plusieurs... petits amis, il ne faudrait pas les faire venir chez vous.

Élisabeth Dollon se redressa :

— Monsieur, déclara-t-elle, un peu froissée, je ne sais pas pour qui

vous me prenez, mais je suis honnête...

— Bien, bien, je m'en doutais d'ailleurs, rien qu'à vous voir... Alors, signez là, mademoiselle.

— Bandit, salaud, brute, voleur !...

Avec les injures, les coups pleuvaient dans l'escalier.

Mais Moche, en dépit de son âge, était d'une agilité extraordinaire et véritablement insoupçonnée.

En l'espace d'une seconde, il se dégagea de l'étreinte farouche et regarda.

Devant lui se dressait Paulet, mais un Paulet méconnaissable, l'œil mauvais, la face méchante.

L'amant de Nini Guinon, un couteau levé vers Moche, allait se précipiter sur lui, mais il s'arrêta net. Moche, l'espace d'un éclair, avait non seulement échappé à la terrible attaque du redoutable bandit, mais encore il braquait un revolver sur la poitrine du vaurien.

— Pas un mouvement de plus, ou je te brûle...

Un cri d'angoisse. Derrière Paulet apparaissait Nini.

— Bandit, rends-moi l'argent..., dit Paulet.

— J't'ai vu barboter dans le sac au pèze..., dit Nini.

— Non, déclara Moche sombrement, je ne te rendrai pas l'argent...

— Canaille...

— Minute...

M. Moche eut un sourire sardonique. Il regarda Nini avec un air singulier.

— Pauvre petite Nini, murmura soudain M. Moche, te voilà dans de bien sales draps. Que vas-tu devenir ?

— Je ne comprends pas...

— Mais si, mais si, poursuivit l'agent d'affaires... Toute seule dans la vie, maintenant..., car ce n'est plus qu'une question de jours, peut-être même d'heures... Ton Paulet va être arrêté et dans six mois on l'exécute derrière la prison de la Santé...

— C'est toi qui as volé l'argent, hurla Paulet, à la face de Moche... tu écoperas aussi...

Mais Moche n'était pas disposé à se laisser faire :

— Impossible, comment le prouver ? des billets de banque, ça disparaît.. Tandis qu'un cadavre au cinquième étage, 125, rue Saint-Fargeau, ça ne se met pas facilement dans un portefeuille... Et que comptez-vous donc en faire, de ce cadavre, mes petits amis ?

Après un silence. Moche reprit :

— Paulet, tu es brave, tu es courageux, un peu fripouille aussi, mais on ne peut pas t'en vouloir pour cela, c'est dans ta nature... Paulet, je vais te faire une proposition, remets ton couteau dans ta poche. Moi, je rengaine mon revolver... et on discute.

Le jeune bandit était perplexe. Il considérait alternativement l'agent d'affaires et Nini qui le conseillait :

— Fais donc pas la bête, Paulet. Obéis au vieux singe. Sûr qu'il va trouver la combine pour nous tirer de là.

Moche avait entendu. Audacieux, il s'avança vers Paulet, main tendue, alors que le jeune bandit tenait encore son couteau.

— Tu vois si j'ai confiance, tope-là, Paulet, on va s'arranger.

Paulet céda.

Un quart d'heure après, Nini et Paulet achevaient une bouteille de vin.

— Alors, vous allez m'aider, père Moche.

— Je te dis, Paulet, que nous allons faire des affaires épatantes. Je ne suis pas arrivé à mon âge respectable, et respecté, sans en avoir vu de toutes les couleurs...

— Mais le cadavre..., qu'est-ce qu'on va en faire ?

Moche prit un air mystérieux pour répondre :

— T'occupe pas, Paulet, il y a plus d'un tour dans le sac au père Moche, tu peux avoir confiance... Si tu fais ce que je te dis, avant demain matin le « refroidi » du couloir se sera débiné...

— Ah ! bon...

— En somme, Paulet, tu es maçon de ton métier ?...

— C'est selon...

— Serais-tu capable de construire un mur... un mur de pierres, un mur de briques, une cloison de carreaux de plâtre, un truc enfin dans ce genre-là ?...

— Parbleu.

— Mon petit, voilà l'affaire arrangée... Il n'y a pas une minute à perdre, je t'embauche dès ce soir... tu verras.

2 – L'ATTAQUE NOCTURNE

Sur le boulevard de Belleville, qui, à neuf heures du soir, présente un aspect sinistre, marchait à pas lents, tête basse, songeur, un homme tout jeune, vingt-cinq ans peut-être, la mine intelligente, mais l'air préoccupé.

Ce jeune homme songeait :

— Bizarre, la vie ! Il y a six mois, sept au plus – je ne sais plus seulement comment je vis – j'étais roi... on me saluait d'un tas de titres pompeux ! l'or tintait dans mes poches... Il y a six mois, je frôlais la gloire, la plus grande gloire que je puisse rêver, j'allais, avec mon vieil ami Juve, après avoir sauvé le souverain de Hesse-Weimar, avoir l'honneur de participer à l'arrestation de Fantômas... bref, j'étais en pleine chance, en plein succès... et puis voilà que la veine tourne, l'inférieur Fantômas nous échappe, plus, même, il trouve moyen de faire coffrer Juve à sa place... Juve coffré, je suis moi-même sous le coup d'une arrestation pour complicité, obligé de disparaître, obligé de me cacher... l'ex-roi de Hesse-Weimar que je suis, ce soir, 18 mai, crève de faim, n'a pas un rond dans sa poche et se voit menacé de « refiler la comète »... Instabilité des bonheurs humains...

On a reconnu Jérôme Fandor. Au moment où l'on arrêta Juve, le jeune journaliste avait compris qu'il lui fallait disparaître, et il avait fui la gare du Nord.

Il avait immédiatement changé d'habits, s'était vêtu en pauvre bougre et, plongeant dans la pègre, c'est-à-dire dans le milieu social où un homme habile et avisé peut le plus facilement faire perdre ses traces, il avait attendu les événements...

Le jeune homme suivait toujours le boulevard de Belleville, hésitant vaguement entre l'idée d'aller coucher sous un pont et la crainte de s'y faire cueillir par une rafle de police, lorsque son attention fut attirée par une passante qui le frôla.

— Tiens ! murmura Fandor, si j'étais vraiment ce que je parais être, un apache, je profiterais de l'occasion... Voilà une petite fille qui ferait mieux d'être couchée à cette heure-ci, que d'être dehors sur le boulevard de Belleville et encore, elle a l'imprudence de tenir un sac à la main...

La jeune femme venait d'être accostée par une pierreuse... Jérôme Fandor, soudain, s'était élancé en courant...

De l'ombre, deux hommes venaient de surgir à la hauteur des

femmes que, brutalement, ils prenaient par le bras, les entraînant en les houspillant.

La pierreuse baissait la tête, se débattait sans mot dire. L'ouvrière jeta un cri perçant :

— Au secours !..

Jérôme Fandor se précipita. Quelqu'un le suivait. Une voix criait :

— Hardi, camarade.

— Lâchez-les, ou je cogne, dit Fandor...

Les deux agresseurs des jeunes femmes lâchèrent celles qu'ils appréhendaient, et, faisant face à Fandor et à son compagnon, s'apprêtèrent à se défendre...

L'un des hommes avait mis la main dans sa poche, c'était clair...

— Nom d'un chien ! À présent, pas de rigolo, ou je me fâche...

C'était la mêlée...

À l'instant où Fandor, d'un magistral croc-en-jambe, étalait son adversaire sur le sol, où il le maintenait de force, il entendit, à côté de lui, l'ouvrier pousser un cri de victoire :

— Ah ! je te tiens, crapule !

Jérôme Fandor tourna la tête :

— Bravo, compagnon, dit-il, vous avez le vôtre aussi ?

Ce fut une voix grasseyante, ignoble, qui lui répondit :

— Même que je l'arrange en artiste...

Le plus tranquillement du monde, mais avec une dextérité admirable, celui qu'il avait pris pour un ouvrier venait de tirer de sa poche une série de cordelettes, et il ficelait celui dont il venait de triompher.

— Au tien, disait-il, en désignant l'homme que Fandor tenait toujours sous son genou, et qui maintenant ne tentait plus la moindre résistance... Faut le ficeler aussi, mais je ne suis pas d'avis qu'on les crève...

— Bon ! pensa Fandor, impayable ! je viens de commettre la plus belle gaffe de ma vie...

— C'est « des mœurs », vois-tu... Ah ! les cochons ! je suis content. Et puis, ça va bien faire pour nos marmites, hein ?...

— Sûr.

Et, s'étant relevé, car son compagnon venait de ficeler sa victime et de l'étendre dans le ruisseau, non sans l'avoir bourré de coups de pieds, le journaliste considéra son interlocuteur.

— C'est un souteneur qui m'a prêté main-forte, pensa Fandor... et les deux individus que nous venons de coucher sur le trottoir, ce sont deux agents des mœurs...

— Ah ! puis vrai, alors, dit l'autre, entraînant Fandor, qu'il avait familièrement pris par l'épaule, c'est rien farce, cette histoire-là... tout de même, tirons-nous des pieds, le boulevard ne vaut rien, à c't'heure... si d'autres « bourriques » rappliquaient...

Fandor et son compagnon, au galop, longèrent le boulevard de Belleville, tournèrent dans des ruelles sombres... Cinq minutes après, l'apache s'arrêtait :

— Là, déclarait-il, au pas... on ne nous repoissera plus, par ici... Mince de mince ! ah ! c'est rien farce !...

— Oui ! oui ! c'est rien farce !...

— Tu sais pourquoi ma gerce abordait ta marmite ?

— Non, ma foi !

— Mon vieux, comme ça, j'avais dit à Nini – c'est Nini, qu'elle s'appelle ma gonze – j'y avais dit, en voyant passer la tienne, tiens, aussi vrai que je m'appelle Paulet : « V'là une gosse qui doit avoir des sous dans son sac. »

Et, crachant par terre, pour donner plus de poids à ses paroles, l'apache Paulet ajouta :

— J'en jure sur les tripes à Félique Faure, j'croisais pas que c'était une radeuse, je la prenais pour une ouvrière, à ses frusques...

Fandor comprenait de mieux en mieux...

— Parbleu, c'est bien ce que j'ai vu...

— Et puis mon poteau, continua l'autre, quand j'ai zieuté les « mœurs » qui s'amenait en douce, qui les poissaient toutes les deux, la tienne et la mienne, et puis que tu cavalais pour les descendre, alors, ma foi, j'ai pris ma course... et tout de même, ce qu'on les a eus, hein ?...

— Ça, oui, on les a « descendus »... les « mœurs »...

Jérôme Fandor n'en revenait pas de s'être ainsi fait involontairement l'adversaire des agents et le « complice » d'un alphonse de Belleville...

— Enfin, conclut Paulet, ce qu'il y a de certain, c'est que c'est

encore une soirée de finie pour le turbin, nos deux ménesses se sont cavallées pendant la bataille, et sous prétexte qu'elles auront les foies, elles n'en foutront plus un coup ce soir... surtout que Nini n'est pas très travailleuse !... Ah ! puis, zut !... on va boire un verre et casser une croûte ?...

Ah ! cette dernière proposition enthousiasmait Fandor...

Il y avait trente-six heures que Fandor n'avait rien mangé.

— C'est que, fit-il pourtant, car il ne tenait pas à avoir une discussion après boire avec Paulet, en ce moment j'suis comme les blés, fauché, rasibus...

— La ferme ! dit Paulet, du pèze, j'en ai. C'est ma tournée... On va chez Korn ?

— Ça colle.

Au *Rendez-vous des Aminches*, le fameux cabaret que tenait le père Korn, et dont les issues donnaient boulevard de la Chapelle et rue de la Charbonnière, Fandor avait fait de son mieux pour passer inaperçu.

Dans la salle enfumée, où le père Korn, les manches retroussées jusqu'aux coudes, son crâne chauve luisant à la lueur des becs de gaz, rinçait dans une eau grasse des verres tachés de vin rouge, Fandor avait reconnu toute une bande qu'il connaissait fort bien...

Tandis que Paulet le poussait à une petite table où se tenait un extraordinaire personnage, une tête d'ancien huissier que l'apache saluait d'un : « Bonjour, père Moche », Fandor avait dévisagé les consommateurs.

Ce grand gaillard qui, l'air sinistre, répétait à tout bout de champ : « Enfin, c'est bien compris, on y sera », c'était le Barbu. Et cet autre qui levait le coude dans le geste familier aux lutteurs de profession, c'était le Tonnelier. Ce petit apache, ignoblement laid, presque difforme... Beaumôme. Et le gros individu qui tournait le dos, ce devrait être le Bedeau... Et la vieille femme, c'était la Toulouche... comme la pierreuse qui s'appuyait sur l'épaule du Bedeau était Ernestine...

— M'sieur Moche, disait Paulet, d'abord, bien sûr, c'est vous qui payez à boire... si, si, ne dites pas non... mais voyez-vous ce copain-là, eh bien, il y aurait quelque chose à faire avec lui ?... Il n'a pas les foies... ah non, alors.

— Et alors, jeune homme, demanda Moche, les affaires vont bien pour vous ?...

Fandor croyait rêver... Et pourtant, ce qu'il venait d'entendre, il l'avait entendu... Comme une chose très ordinaire, comme une remarque sur laquelle tout le monde devait être d'accord, le Barbu avait déclaré :

— Eh bien, puisque Fantômas nous donne un rendez-vous, on y sera. Mais tout de même, il est plutôt costaud, le gars, de pouvoir, bien qu'étant encore à la Santé, en préventive, nous envoyer des ordres...

— Ça va-t-il les affaires pour vous, jeune homme ? répétait Moche.

— Hum ! avoua Fandor, non... plutôt pas...

— Et vous savez écrire ?

— Oui, pas mal, j'ai une assez belle main...

Le père Moche réfléchit, puis, il proposa :

— Alors, qu'est-ce que vous diriez si je vous offrais de venir travailler avec moi ? Je suis agent d'affaires... Si vous voulez coucher ce soir chez moi, il y a des tas de papier dans mon grenier où vous ne serez pas trop mal... ça vous va ?

— Va donc, puisque t'es fauché, tu ne risques rien, et tu feras du bronze en grattant avec le vieux. C'est un mec à la redresse...

— M'sieur Moche, répondit Fandor, outrant son parler faubourien, c'est comme qui dirait que ça m'botte tout à fait, votr' proposition... Et quant à ce qui est de coucher dans votre grenier, j'dis pas non.

M. Moche, qui portait au doigt un énorme anneau, tapa puissamment sur la table de zinc.

— Korn, appela-t-il, reverse la même chose à chacun... C'est ma tournée ! j viens d'embaucher un clerc...

Quelques heures auparavant, un véritable conseil de guerre avait été tenu au Palais de Justice, entre les différentes autorités chargées d'assurer le maintien de l'ordre dans Paris...

Il était cinq heures de l'après-midi. M. Casamajols, procureur général, la face grave, l'œil vif sous la broussaille des sourcils, songeait.

— Mon cher Havard, finit-il par dire au chef de la Sûreté, (M. Fuselier, le jeune et déjà célèbre juge d'instruction, ne pouvait s'empêcher de sourire) mon cher Havard, il faut absolument que vous débrouilliez cette affaire...

— Mais, monsieur le procureur, je ne demande pas mieux...

Seulement...

— Oh ! il n'y a pas de « seulement ». Havard, il ne faut pas de « seulement ». Retrouvez-moi ce garçon de recette, mort ou vif, mais retrouvez-le-moi... N'est-ce pas, Fuselier, c'est indispensable...

— Monsieur le procureur, vous avez raison, dit-il, il faut le retrouver... mais je crains que vous ne demandiez l'impossible à M. Havard ?...

— L'impossible ?

— Parce que, étant donné les circonstances dans lesquelles ce garçon de recette a disparu, je me demande si l'employé du Comptoir National ne s'est pas simplement conduit en encaisseur infidèle...

Le procureur général interrompit le magistrat :

— J'ai prévu cela, Fuselier... Oui, c'est possible, cet encaisseur s'est peut-être tout simplement enfui... mais l'ai dit à Havard : « Retrouvez-le mort ou vif... »

— Mort ou vif !... mort ou vif, fit Havard. Monsieur le Procureur, vous en prenez à votre aise. S'il y a eu crime, en deux jours, le cadavre peut avoir été transporté très loin... Si il a fui... les trains vont vite...

— Mais enfin, c'est inimaginable, monsieur Havard, protesta le procureur, maintenant, vous en arrivez, chaque fois qu'il s'agit d'arrêter un criminel, à déclarer que c'est difficile...

C'est M. Fuselier qui répondit :

— M. Havard, certainement, ne se rend pas compte exactement de la recrudescence d'actes délictueux qui se produit en ce moment...

M. Havard hocha la tête, très ennuyé...

— Mon Dieu, monsieur le Procureur, finit-il par dire en manière d'excuse, il y a beaucoup de crimes à Paris parce qu'il y a beaucoup de criminels... et il y a beaucoup de criminels parce que les cours d'assises ne sont pas assez sévères...

L'argument ne fit qu'énervier davantage le procureur général.

— Chansons ! dit-il, que tout cela. L'indulgence des tribunaux vient en grande partie de ce que les enquêtes de police étant mal faites, les juges n'ont point les éléments nécessaires pour condamner avec sévérité. Voulez-vous un exemple ?...

— Certes, monsieur le Procureur...

— Eh bien, nous avons arrêté Fantômas, n'est-ce pas ?

— Pardon, dit Havard, ce n'est pas vous, c'est nous les policiers,

qui avons mis la main au collet de ce bandit...

— Cela ne change rien à mon raisonnement... Il n'en reste pas moins que les enquêtes de police et la surveillance de la police sont si bien faites, que, chaque jour, et vous le savez aussi bien que moi, Havard, je reçois des plaintes signalant des agissements criminels dus à Fantômas... parfaitement ! On me dit : « Fantômas a tué, Fantômas a volé, Fantômas a fait chanter... » Et pourtant, Fantômas est en prison...

Le chef de la Sûreté n'en semblait nullement troublé :

— Oui, monsieur le Procureur, dans le public on accuse encore Fantômas d'être l'auteur de crimes... mais c'est la faute du Parquet...

— Et comment cela ? demanda M. Fuselier surpris.

— De la façon la plus simple... et M. le Procureur sera de mon avis. Si le public crie encore : « Fantômas fait ceci, Fantômas fait cela », c'est qu'il n'admet pas, universellement, que Fantômas est en prison... C'est Juve que nous avons arrêté !... Donc, disent-ils, Fantômas est libre...

— Mais que voulez-vous que j'y fasse ?

— Ce qu'il faut avant tout, c'est précisément persuader l'opinion de la vérité du caractère de Juve. Quand l'opinion saura à n'en pas douter que Juve était Fantômas, l'opinion n'admettra plus que Fantômas puisse encore commettre des crimes.

Le procureur général réfléchit puis demanda :

— Et selon vous, Havard, comment peut-on convaincre l'opinion ?

— Par la presse, dit-il... Des notes bien claires. Petit à petit, l'opinion se rendra...

— Eh bien, j'y songerai...

Et, comme il voulait avoir le dernier mot, il se hâtait d'ajouter :

— En tout cas, il faut que vous me retrouviez ce garçon de recette...

3 – LA POIRE D'ANGOISSE

L'usurier de la rue Saint-Fargeau était, ce matin-là, vers onze heures, accoté à la passerelle jetée pour réunir les deux tronçons de la rue de Crimée, à l'extrémité du bassin de la Villette, sur l'écluse étroite qui sépare ce bassin du commencement du canal de l'Ourcq.

Indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, le père Moche continuait, penché sur la balustrade du pont, à regarder couler l'eau mais parfois il jetait un coup d'œil vers le bout de la rue.

Le père Moche s'arracha enfin à sa contemplation.

De l'extrémité de la rue de Crimée, il venait de voir surgir un homme vêtu d'une longue blouse blanche qui poussait devant lui une brouette qui semblait lourde.

À la hauteur du pont, l'ouvrier lâcha les poignées, n'épongea le front, puis s'approcha du père Moche.

— Vous m'attendiez, père Moche ?

— Je t'attendais sans t'attendre, mon garçon, tout en t'attendant.

L'ouvrier s'épongea encore le front :

— J'en ai eu du boulot, ce matin, c'est rien de le dire.

— Mon pauvre Paulet ! C'est rare tout de même, de te voir turbiner. Quand on a comme toi un poil dans la main...

L'ouvrier ricana :

— Dites une chevelure, père Moche...

— Dis-moi, Paulet, où en est le travail ?

Le jeune apache, qui, ce matin-là, affectait l'allure du plus honnête des ouvriers, répliqua vivement :

— Le travail est terminé. Ah ! je vous jure que j'en ai mis un coup terrible depuis quatre heures que je m'occupe, jamais il ne m'est arrivé d'en fournir autant à des patrons.

Les deux complices qui, quarante-huit heures auparavant, avaient failli s'entre-tuer à propos du tragique assassinat du garçon de recette, étaient arrivés au sommet de la côte et s'étaient arrêtés un instant pour souffler derrière le parc des Buttes-Chaumont, à l'entrée de la rue Botzaris.

Le père Moche désigna un banc adossé à la palissade qui clôturait un terrain vague et dit à Paulet :

— Assieds-toi là, mon garçon, nous avons à causer. Paulet, je t'ai dit avant-hier que nous allions faire des choses épatantes si tu n'étais pas un froussard.

Paulet leva la main comme pour prêter serment.

— Jamais, fit-il, je n'ai eu froid aux yeux, et vous avez remarqué comment j'ai descendu le garçon de recette à coups de marteau sur la bobine... son affaire était faite en moins de temps que ça.

— C'est vrai, Paulet, tu sais travailler. Mais, puisque tu es si fort, es-tu capable d'embarquer un homme en lui faisant le coup de l'épileptique ?...

— C'est quoi, ça ?

— Il faut renverser son client, le ficeler proprement et le monter dans une roulante sans qu'il ait le temps de dire : Ouf !

— Ça, c'est pas bien terrible.

— Cela dépend de l'endroit où les choses se passent. T'imagines pas que je te propose de faire le coup dans un lieu écarté, la nuit, quand il n'y a personne... ce serait l'*a b c* du métier... Mon bonhomme, faut l'emballer en plein jour, dans le centre de Paris.

— C'est pas impossible, déclara Paulet.

— Je commence à croire que tu parviendras aux plus belles situations. Mais dis-moi donc un peu comment tu t'y prendrais ?

Paulet, qui avait trouvé très simple le problème que lui proposait le père Moche, parut un peu ennuyé.

— Eh bien, pour tout vous dire, père Moche, j'ai la bonne volonté de bien faire, mais je ne saurais pas comment m'en tirer.

— Ça n'a pas d'importance, mon garçon... Écoute bien ce que je vais te dire, car la combine dont je te « cause », on la fera cette après-midi. Voilà : nous allons donc jouer la grande scène de l'épilepsie. Tout à l'heure, après « le manger », on descend bien nippés, avec des allures de bourgeois, dans les quartiers des gens de la haute, censément vers les boulevards, les Tuileries... Il s'agira de prendre en filature l'homme que je te désignerai. Nous irons tous les deux derrière lui, sans nous dissimuler, de façon à ce qu'il nous remarque, et qu'il oublie de faire attention à deux autres copains qui cavalèrent devant nous. À un moment donné, je ferai un signe, et l'un des copains qui nous précéderont se retournera brusquement. Il viendra heurter le type, lui demandera pardon bien poliment, comme s'il se trompait. C'est alors, Paulet – toi qui te trouveras derrière – qu'il faudra jouer ton rôle. Un bon croc-en-jambe, et tu m'étaleras le bourgeois par terre.

À ton tour, faudra faire semblant de t'excuser, puis comme le type aura la tête en bas et les jambes en l'air, rapport à sa chute brusque, tu lui colles un bouchon dans la bouche...

— Un bouchon ? Comprends pas !

— Tu vas comprendre, poursuivait le père Moche, qui joignait la démonstration à la parole et tirait de sa poche une petite boule en caoutchouc grosse comme une noix :

— Quand le client aura ce marron dans la gueule, il ne pourra plus dire ni papa ni maman, car, vois-tu, Paulet, ça, c'est du caoutchouc extensible à volonté.

Le père Moche appuya sur un ressort.

Instantanément, la boule en caoutchouc tripla de volume ; et Paulet considérait avec stupéfaction ce surprenant objet de torture qui n'était autre qu'une poire d'angoisse.

Le père Moche poursuivait ses explications :

— Tu penses que, quand il tiendra ça dans le bec, le zigue va s'agiter comme le diable dans un bénitier... mais il pourra pas dire un mot, et pour que la blague soit mieux réussie encore, nous aurons le soin de savonner la boule de caoutchouc. Au contact de la salive, le savon mousse, et je te parie un litre de rouge que notre client, avec ses gestes désordonnés et l'écume qui lui barbouillera le museau, aura tout à fait l'air d'un épileptique... Il ne nous restera plus qu'à l'emporter dans une voiture, et, comme par hasard, la voiture dans laquelle on le fera monter, ce sera la roulante d'un copain. Tandis que je m'occuperai du véhicule, toi, Paulet, faudra dire à la foule qui nous aidera à l'embarquer – car tu peux être sûr que la foule nous aidera – tout l'ennui que tu éprouves de cette affaire. Tu crieras : « Ah ! ce pauvre ami... quel malheur !... un si gentil garçon... dire qu'il a tout le temps des crises comme celle-là... On va le ramener chez lui », et patati... et patata...

4 – LE COUP DE L'ÉPILEPTIQUE

Vers cinq heures du soir, un personnage affairé traversait d'un pas rapide le jardin des Tuileries.

Il portait trente-cinq ans environ, et sur son visage énergique se lisait le souci de nombreuses affaires.

L'œil était intelligent, vif, la démarche alerte, l'allure distinguée.

Assurément, ce devait être quelqu'un de connu, quelqu'un dont la physionomie était assez familière aux Parisiens, car certains passants se retournaient sur son passage, semblant chercher un nom à mettre sur sa figure.

D'autres faisaient un geste de surprise, puis saluaient.

Comme il arrivait à hauteur du ministère des Travaux publics, le marcheur pressé s'arrêta pour serrer cordialement la main à un vieillard décoré qui le salua très bas.

— Bonjour, monsieur le ministre, dit le vieillard.

— Mon cher Vauquelin, je vous félicite. Vous voici, n'est-ce pas, ingénieur en chef ?

— En effet, monsieur le ministre, mais c'est bien grâce à vous. Je vous assure que dans mon entourage on bénit le nom de Désiré Ferrand.

L'interlocuteur de l'ingénieur en chef, était, en effet, Désiré Ferrand, le ministre de la Justice.

Puis, M. Vauquelin s'étonna de rencontrer le ministre circulant à pied.

— Mon cher Vauquelin, j'ai un tempérament trop actif pour supporter une existence sédentaire. Il me faut aller, venir, marcher plusieurs heures par jour. Je vais chez des amis qui habitent au bout du boulevard Raspail, et c'est pour moi un plaisir que de m'y rendre à pied... et tout seul.

— Tout seul... protesta l'ingénieur en chef, c'est une façon de parler, monsieur le ministre, j'imagine que la Préfecture veille et que, selon l'usage, des agents de la Sûreté assurent votre sécurité.

— Mais pas du tout, protesta le ministre, je n'ai peur de personne, et je ne me fais pas accompagner.

M. Vauquelin ne répondit rien, mais, en prenant congé de Désiré

Ferrand, il hochait la tête, et, sceptique, désignait du doigt deux individus qui paraissaient suivre le ministre à respectueuse distance.

— Et ces gens-là ? interrogea-t-il.

Le ministre, certain qu'il n'avait pas donné d'ordres, nia avec obstination.

Finalement, il quitta son interlocuteur et reprit sa marche.

Désiré Ferrand, toutefois, depuis qu'il avait rencontré M. Vauquelin, était distrait, troublé. La réflexion que venait de faire l'ingénieur en chef l'agaçait. Le ministre trouvait abusif que la police se permît de le suivre, sous prétexte de le protéger... Tout en marchant, le ministre se retourna. Or, il se rendit compte qu'effectivement les deux individus dont la présence lui avait été signalée, s'attachaient à ses pas.

Les deux hommes, l'un, vêtu d'une longue redingote, coiffé d'un vieux chapeau de soie, avait une allure vulgaire, son compagnon, un jeune homme vêtu d'un veston clair assez élégant, d'une culotte courte et coiffé d'une casquette, réglaient leur pas sur le sien.

Quelques mètres avant le croisement de la rue de Rennes, Désiré Ferrand, s'arrêtant soudain, les apostropha :

— Que désirez-vous, messieurs ? demanda-t-il, pourquoi me suivez-vous ?

— Monsieur le ministre, nous sommes inspecteurs de la Sûreté, chargés de veiller à votre sécurité.

— Le préfet de police exagère. Je ne redoute rien. Veuillez cesser de me suivre, je prends la responsabilité de l'ordre que je vous donne, déclara Ferrand.

Les deux individus s'inclinèrent respectueusement et firent mine de rebrousser chemin.

Désiré Ferrand, tout en maugréant contre la sollicitude du préfet, s'arrêta au bord du trottoir, attendant que le passage des voitures fût moins rapide et moins nombreux pour traverser la rue de Rennes.

Il se trouvait à la hauteur de la sortie du Nord-Sud, au moment où, des entrailles du chemin de fer souterrain, surgissait une foule nombreuse, compacte.

Les deux individus que le ministre de la Justice avait priés de rebrousser chemin avaient, en apparence, obtempéré à son désir, mais ce n'était qu'une feinte.

Profitant de la foule qui sortait du Nord-Sud, ils se rapprochèrent

du ministre qu'ils n'avaient pas perdu de vue.

Paulet interrogeait le père Moche :

— Je ne croyais pas qu'on allait s'occuper d'un « mec » de la haute... un ministre, pardon ?

— Enfant, répliqua le père Moche, les ministres, c'est pas fait autrement que les autres, et je t'assure même...

Le père Moche s'interrompit brusquement :

— Attention ! murmura-t-il, voilà le coup qui commence.

Un grand diable aux mains noueuses, venait de faire un signe au père Moche, puis, involontairement sembla-t-il, il heurta brutalement Désiré Ferrand.

Le ministre, surpris, chancela.

Il lâcha, furieux :

— Faites donc attention, monsieur !

Mais, à ce moment précis, Paulet, prenant le ministre par derrière, lui donnait un violent croc-en-jambe.

Ce qu'avait prévu le père Moche se produisit.

Le ministre tomba à la renverse, heurta de la tête contre le trottoir, ce qui l'étourdit un peu. Paulet, alors plus vif que l'éclair, se jeta à genoux et, de ses mains nerveuses, écarta les mâchoires du ministre, introduisit la boule de caoutchouc. La poire d'angoisse se dilata aussitôt. Malgré ses efforts, l'infortuné ministre ne pouvait plus prononcer une seule parole. La foule s'attroupa.

Le père Moche s'était placé à l'écart. Des yeux, il cherchait anxieusement parmi les voitures qui maraudaient en quête de clientèle, un certain véhicule.

Cette voiture se présenta bientôt à lui.

Paulet cependant jouait son rôle à merveille. Aidé du grand aux mains noueuses, il faisait faire le cercle, écartait les curieux :

— Je vous en prie, mesdames, messieurs, allez-vous-en, c'est un malheureux... un malade qui vient de faire une attaque.

— Il a une attaque... c'est un malade... répétait Paulet.

Le ministre, en effet, gigotait comme un possédé. Une bave mousseuse coulait sur ses joues, sortant de ses lèvres. Ce n'était que la mousse de savon dont était enduite la poire d'angoisse, mais nul ne pouvait le savoir, sauf les auteurs de l'attentat. Le taxi-automobile choisi par le père Moche s'arrêtait au bord du trottoir. Aidant Paulet

et son complice, des personnes charitables hissèrent dans la voiture le ministre qui se débattait en vain.

Les deux bandits s'installèrent avec leur victime à l'intérieur du landaulet, puis, au moment où l'automobile démarrait, le père Moche, avec une agilité extraordinaire, sauta sur le marchepied et grimpa sur le siège à côté du mécanicien.

La superbe réussite !

Au Palais-Bourbon, dans la salle des séances, une extrême émotion régnait. Les députés allaient et venaient, échangeant entre eux des propos animés, sans se préoccuper le moins du monde de faire silence ainsi que le demandait le président en agitant sa sonnette.

Cependant, le calme se rétablit lorsque le premier ministre monta à la tribune et fit la déclaration suivante :

« Messieurs, mes chers collègues,

« ... J'ai eu le regret de vous annoncer tout à l'heure que, depuis hier soir, notre cher collègue M. Désiré Ferrand, ministre de la Justice, n'a pas reparu à son domicile.

« ... Je viens de recevoir à l'instant une lettre extraordinaire, si extraordinaire, même, que je suis tenté de croire qu'elle est l'œuvre d'un mauvais plaisant. Toutefois, je considère qu'il est de mon devoir de vous en donner connaissance... »

D'une voix qui tremblait, M. Monnier lut :

« Par ma volonté, Désiré Ferrand est détenu prisonnier depuis hier. Par ma volonté encore, il sera libre aujourd'hui à cinq heures.

En m'emparant du ministre de la Justice, en le tenant à ma merci, j'ai simplement voulu donner un aperçu de ma puissance pour déterminer le Parlement à traiter avec moi : j'ai besoin d'argent, il me faut un million. Que le Gouvernement décide de me le donner et je disparaîs. Dans le cas contraire, les pires malheurs sont à redouter, je commence par le ministre de la Justice, le Gouvernement tout entier y passera. »

La lecture de ce document détermina des mouvements les plus divers.

Certains députés riaient à gorge déployée. D'autres avaient des figures inquiètes, se demandant si le président du Conseil n'avait pas soudain perdu la tête.

D'un geste de la main, le président du Conseil réclama le silence, puis :

— C'est signé : *Fantômas*, dit-il.

La Chambre hurla.

Fantômas, son existence ne pouvait être mise en doute, mais la police l'avait découvert. Le bandit insaisissable n'était autre que l'inspecteur de la Sûreté, Juve... Et Juve était en prison depuis six mois...

Déjà, on mettait en avant des noms, celui de Jérôme Fandor surissait du murmure confus.

— C'est un scandale affreux ! hurla-t-on.

Soudain, un silence absolu. Cinq heures venaient de sonner. Or, on se souvenait de la lettre de Fantômas... Soudain, comme un coup de tonnerre, les applaudissements et les acclamations éclatèrent sur tous les bancs... Par le couloir du fond de l'hémicycle, Désiré Ferrand venait d'apparaître. Le ministre de la Justice, au beau visage énergique, gardait une attitude impassible, mais malgré son empire sur lui-même, on le sentait éprouvé.

Ce fut une poussée formidable vers le banc des ministres. Chacun voulait savoir ce qui lui était arrivé.

Celui-ci expliquait ce qu'il avait pu comprendre :

— C'est inimaginable, c'est fou... Une agression en plein jour, en plein Paris... En vain, je me suis débattu... on m'a fait monter de force dans une automobile. Sitôt dans la voiture, des bandits m'ont aveuglé d'un bandeau, lié pieds et poings. Le véhicule a roulé longtemps, longtemps... J'ai passé la nuit dans une cave humide. Un homme masqué me tenait sous la menace d'un revolver. Il exigeait de moi la promesse d'une rançon. Il exigeait un million...

— Fantômas, dit-on, c'est un coup de Fantômas.

Mais le ministre poursuivit :

— Ce matin on m'a apporté à manger. J'étais mort de faim. Puis, vers trois heures, mon geôlier, toujours masqué, qui s'était absenté quelques instants, est revenu. Il m'a bandé les yeux, m'a ligoté, enfermé dans une voiture automobile qui s'est mise en marche. Quand elle s'est arrêtée, on m'a annoncé que j'étais libre.

« J'étais au milieu d'un bois, au bord d'une route. La voiture est partie. J'ai marché, je me suis retrouvé à la lisière du bois de Viroflay.

Désiré Ferrand, nullement abattu par les aventures dont il venait d'être le héros, bondit à la tribune. Le garde des Sceaux allait parler. Ferrand était un jeune député méridional, très vite arrivé, homme énergique, de volonté et de travail.

— Messieurs, déclara Désiré Ferrand, la ridicule agression que vous connaissez n'atteint pas seulement un membre du Cabinet, elle affecte le gouvernement, la Chambre au complet, le pays tout entier. C'est une indignité, que vous ne devez pas tolérer. Plus que jamais, Paris est épouvanté par les méfaits de Fantômas ou de ses complices. En ma qualité de ministre de la Justice, je vous certifie que des instructions vont être données pour que les coupables de ces attentats, dont le dernier me visait particulièrement, soient recherchés, puis châtiés avec la dernière rigueur.

Tonnerre d'acclamations. De divers côtés, des cris éclatent :

— Les noms... Juve... Fantômas... La Police... Jérôme Fandor... À bas la presse...

À l'extrême-gauche, un député hurle :

— C'est un coup de la réaction.

Mais des protestations violentes partent alors des bancs de la droite, qui, pour la première fois peut-être, viennent d'applaudir le gouvernement. Les cris redoublent et dans la clameur on distingue les cris :

— Fandor est libre... Fandor a disparu... qu'on arrête Fandor... Fandor en prison...

Gillet-Plisson, chef du groupe des Centres, dépose sur le bureau de la Chambre la motion suivante :

« La Chambre, justement indignée, mais confiante dans les déclarations du Gouvernement, résolue à poursuivre énergiquement le ou les coupables de l'inqualifiable agression dont le ministre de la justice a été victime, adresse à celui-ci l'expression sincère de sa sympathie, et passe à l'ordre du jour. »

— Par 527 voix sur 527 présents, l'ordre du jour est adopté, annonce triomphalement le président. La séance est levée à dix-sept heures trente.

5 – FAUX ESPOIR

— Alors, ton acte de naissance est en ballade ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, monsieur Moche ?

— Oh ! moi ! ce que je t'en dis... t'es costaud, c'est tout ce qu'on demande. Tes papiers de noblesse, tu peux les laisser au clou si c'est là que tu les as mis, hein ?

— C'est là... et c'est ailleurs, monsieur Moche.

— Les prisons ont des greffes, pas vrai ?

— Faut pas parler de ça, monsieur Moche...

— D'accord... Enfin, pour les familiers d'la maison, pour Paulet, la gosse Nini et les copains, tu seras le Petit-Costaud... Et quand c'est qu'il viendra des clients, j't'appellerai d'un nom de cérémonie, ça colle-t-y ?

— Ça colle.

— J't'appellerai... « mon chef du personnel ». Ça leur en bouchera un coin.

— Probable, m'sieu Moche...

Dans le grenier Fandor n'avait pas passé une trop mauvaise nuit.

Jérôme Fandor s'était réveillé de bonne heure, car son lit, composé d'un tas de vieux habits, n'invitait guère à la paresse et il avait réfléchi.

Hier soir, avait songé Jérôme Fandor, j'ai entendu parler de Fantômas ; j'ai entendu cette phrase extraordinaire : « Fantômas, de la prison de la Santé, donne des ordres. » Bon ! je suis entré en qualité de clerc chez cet individu qui répond au nom de M. Moche, il convient que j'en profite pour m'introduire dans la bande qu'il fréquente, et qui semble avoir gardé des rapports avec l'insaisissable bandit... C'est le dieu hasard qui me protège...

Fandor, sifflotant, chantonnant presque, avait été rejoindre M. Moche.

— Alors, patron, vous avez du travail pour moi ?

— Du travail ? oui, jeune homme, oui, chez le père Moche il y a toujours du travail, seulement, comme il n'y a pas toujours de l'argent, faut que nous nous entendions sur les conditions. J't'offre le gîte, à bouffer le soir, et de temps en temps une pièce...

— Ça m'va...

Moche alors, avait procédé à un interrogatoire : Qu'est-ce que savait faire Fandor ? écrire ? oui ? bon ! Cela, c'était parfait. Il dessinait aussi ? alors il pourrait dessiner des signatures ? enfin, quoi... copier des signatures ? les imiter ? Oui, encore ? De mieux en mieux...

Moche avait alors demandé au jeune homme de lui préciser son identité.

— J'ai des copains, s'était borné à dire Fandor, qui m'ont surnommé Petit-Costaud. J'ai pas mal de force dans les bras et je ne crains pas de m'en servir...

Moche n'était pas l'homme des précisions exagérées. Et c'est pourquoi Moche interpella le jeune homme du surnom que celui-ci s'était choisi, aussitôt après :

— Dis donc, Petit-Costaud, je vais t'envoyer en course...

— Parfait, m'sieu Moche...

— En course chez une jolie fille...

— Ça va encore, m'sieu Moche.

— Mais tu sais, pas de bêtises... Très peu pour celle-là, mon garçon : ça va me faire une locataire...

— Vous êtes donc proprio, m'sieur Moche ?

— Oui, mon garçon, proprio, mais proprio à la manque... Enfin, j'ai une turne où la demoiselle dont il s'agit a loué un logement.

— Et c'est là que je vais, m'sieu Moche ?

— Non, Petit-Costaud, tu vas rue des Couronnes... ma maison, à moi, est rue de l'Évangile...

— Alors, j'comprends plus...

— C'est bon... Voilà l'affaire : donc la demoiselle m'a loué un logement. Seulement, comme je ne sais pas si elle me racquera régulièrement, j'voudrais que t'ailles voir un peu le meuble qu'elle possède, pour voir si ça peut me répondre du terme.

— Alors, faudrait un prétexte ?

— J'tai pas dit que je ne t'en fournirai pas un !... Tiens, regarde, là, sous le casier, tu vas trouver des échantillons de papier peint... tu les as ?

— Oui.

— Eh bien, prends-les, Petit-Costaud. Il y a déjà six mois qu'ils me servent au même truc. J'envoie comme ça un copain chez les ceusses qui veulent me louer. Il vient soi-disant pour offrir au locataire le choix du papier, et en réalité il me sert tout bonnement à inspecter les meubles qui doivent répondre du loyer... Car tu penses bien que je ne le paie jamais, le papier. Plus souvent... Du papier, ça s'offre, mais ça ne se donne pas.

— Et alors, m'sieu Moche, comment qu'elle s'intitule, votre poule ? et où c'est qu'elle reste exactement ?

— La poule, comme tu dis, Petit-Costaud, habite exactement au 142 ter de la rue des Couronnes. Et quant à son nom, il est assez connu, c'est la sœur d'un assassiné... tu dois t'en rappeler, elle s'appelle M^{lle} Élisabeth Dollon... tu retiendras ?

— Je me le rappellerai...

Dix minutes plus tard, Jérôme Fandor, bouleversé, suivait le boulevard dans la direction de la rue des Couronnes.

Il allait, lui, Jérôme Fandor, chez Élisabeth Dollon. Alors qu'il était pauvre, désarmé, réduit à vivre dans la compagnie de bandits, d'apaches, le sort lui offrait ce superbe dédommagement de l'envoyer ce matin chez qui ? chez Élisabeth Dollon...

— Mon Dieu, la voir, la revoir, lui expliquer qui je suis, ce que je suis, ce que je veux... la convaincre, lui expliquer la ruse de Fantômas... ah ! c'est trop de bonheur.

Rue des Couronnes, 142 ter, Jérôme Fandor trouvait une maison ouvrière et populeuse.

— Bon, la concierge n'est pas là...

Il appela :

— Y a quelqu'un ?

Mais sa voix ne portait pas, étouffée par le bruit qui montait d'une courette voisine.

Fandor se dirigea vers cette courette. Une matelassière, à grands coups de baguette, s'y occupait à extraire des volumes de poussière d'un matelas décousu.

— La concierge ?

— Quoi c'est-y qu' c'est que vous lui voulez ?

— Lui demander l'étage d'un locataire.

— Quel locataire ?

— M^{lle} Dollon, madame.

— M^{lle} Dollon ? qu'est-ce que vous lui voulez ?

— C'est à M^{lle} Dollon que je le dirai.

Mais la matelassière avait repris sa baguette.

— D'abord, affirmait-elle, vous ne lui direz rien du tout parce que vous ne monterez pas chez elle.

— Je ne monterai pas chez elle ? et pourquoi ça ?

— Rapport aux ordres qu'elle m'a donnés...

— C'est donc vous la concierge ?

— C'est moi, oui. Après ?

Jérôme Fandor comprit qu'il allait se faire mettre à la porte s'il n'obtenait pas les bonnes grâces de cette pipelette qui paraissait si fidèle à la consigne.

— Madame, fit-il de son ton le plus aimable, vous seriez infiniment obligeante de me dire pourquoi M^{lle} Dollon ne peut pas me recevoir... Je ne viens pas pour l'ennuyer, je viens lui faire choisir du papier pour l'appartement où elle emménage...

Fandor venait de trouver un excellent moyen d'adoucir son interlocutrice. Il l'avait appelée « madame », alors qu'on l'appelait « la mère », à cause de son embonpoint.

— Eh bien ! mon bon monsieur, répondait la grosse femme subitement charmée, je vas vous dire une bonne chose... V'nez dans ma loge. Je m'en vas voir, d'abord, vos papiers, et s'il y en a qui me plaisent, je monte les lui montrer ou vous montez vous-même... Elle et moi, nous avons le même goût...

— Je vous suis, madame.

— D'abord, pour que ça ne vous gêne pas, en me causant, j'vous donne mon nom : j'm'appelle M^{me} Doulenques... et puis, faut pas m'en vouloir si je vous ai mal reçu. C'est rapport que la demoiselle est encore malade de son aventure...

— Son aventure ?

— Mais oui, vous ne savez pas. Ah ! c'est juste, ils ne l'ont pas mis sur le journal. Eh bien ! figurez-vous, que ce pauvre agneau, hier soir, a été victimisée par des apaches...

— Ah ! mon Dieu ! mais pas gravement je suppose ?

— Non, pas gravement, à cause qu'elle a pu s'ensauver... Elle ne veut recevoir personne aujourd'hui.

— Je comprends. Mais elle me recevra bien, moi, puisque je viens pour une fourniture... C'est à quel étage qu'elle habite ?

— Au cintième, à gauche... mais attendez donc ! Figurez-vous que c'est boulevard de Belleville que ça y est arrivé, cette affaire...

— Boulevard de Belleville... hier soir ?

— Oui, hier soir...

— Ben ! qu'est-ce que vous avez ?

En effet, Fandor avait pâli.

C'est si bizarre, cette coïncidence, aussi : Élisabeth Dollon, la veille même, victime d'une agression, boulevard de Belleville, alors, sur ce même boulevard, lui, Fandor, protégeait une inconnue contre des policiers.

— Probable que c'est l'émotion ? et que vous habitez par là ? et que vous vous dites que le quartier n'est pas sûr ?... Enfin, ça ne fait rien, et le plus terrible de l'histoire, vous ne savez pas, m'sieu le peintre, c'est qu'elle le connaît, l'individu qui l'a attaquée... paraît que c'est un certain Fandor, une crapule qui l'a fréquentée dans le temps, et que même... eh bien ? qu'est-ce que vous avez ?

Pivotant sur ses talons, comme un fou, Jérôme Fandor avait abandonné la grosse M^{me} Doulencques.

Ainsi, c'était Élisabeth, l'ouvrière qu'il avait sauvée, la veille, de la poursuite des agents des mœurs ?

Et Élisabeth Dollon avait cru que Jérôme Fandor, qu'elle avait eu le temps de reconnaître, se trouvait au nombre de ses agresseurs.

Ah ! que lui faisait maintenant ce que pouvait ajouter M^{me} Doulencques !

Élisabeth habitait au cinquième. Il se précipita.

Jérôme Fandor carillonna.

Une voix, celle d'Élisabeth, demanda :

— Qui est là ?

— Mademoiselle Élisabeth Dollon ? de la part de M. Moche...

Il y eut un bruit de serrures, la porte s'entrebâilla...

— Vous me demandez, monsieur ?

Élisabeth Dollon, à la hâte, vêtue d'un peignoir – sans doute la

jeune femme se reposait-elle quand Fandor avait sonné – ouvrit prudemment sa porte.

À peine avait-elle jeté les yeux sur son interlocuteur qu'elle devint livide et se mit à hurler :

— Au secours ! Fantômas... Fandor... je suis perdue.

Fandor, instinctivement, se précipitait contre le battant de la porte.

— De grâce, suppliait-il, calmez-vous, oui... moi... Fandor... qui vous aime... écoutez-moi.

Mais, d'un effort, Élisabeth Dollon venait de refermer, non sans avoir jeté un nouveau cri de terreur :

— Au secours ! c'est Fantômas... c'est Fantômas.

Tout cela n'avait duré qu'un instant, et déjà Fandor se ressaisissait. Qu'Élisabeth Dollon l'ait pris pour Fantômas, c'était en somme de peu d'importance. Ce qui était plus grave, c'était l'insigne folie qu'il avait commise en quittant si brusquement M^{me} Doulencques.

Voilà que dans l'escalier un grand vacarme naissait. La voix perçante de la concierge se fit entendre :

— C'est un bandit, que je vous dis... ça doit être un de ceux qui l'ont victimisée hier.

Toute une troupe se précipitait...

Fandor perdit la tête. Au lieu de laisser tout bonnement la concierge et ses acolytes le rejoindre, puis d'expliquer la méprise, Fandor décida de fuir. Il grimpa jusqu'au septième étage de la maison, avec le vague espoir de trouver une cachette où se dissimuler. Par bonheur, le hasard le servit. Longeant le couloir qui séparait les logements du dernier étage de la maison, il eut la bonne fortune de découvrir le palier d'un autre escalier. Décider d'y descendre, s'y jeter, dégringoler les marches sans s'attarder à savoir ce que devenaient ses poursuivants, traverser la courette, gagner la rue, courir jusqu'aux boulevards extérieurs, ce fut l'affaire d'une seconde.

Fandor était hors de danger.

Mais cela n'empêchait pas le désespoir, bien au contraire.

6 – DANS UNE LANTERNE DE CHINE

Jérôme Fandor était rentré depuis près de trois heures.

Le journaliste, pourtant, ne dormait pas encore.

À genoux sur le sol, sa lampe placée devant lui, il lisait et relisait un journal du soir, *La Capitale*, qu'il avait acheté en sacrifiant l'un des trois sous offerts le matin même par son patron.

Fandor tremblait de tous ses membres, une expression d'horreur sur le visage. Il ponctuait sa lecture d'exclamations étouffées :

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ?... quelle audace !... c'est inimaginable... Est-ce que nous allons entrer dans une période de terreur ?... Et on a crié mon nom par-dessus le marché.

En caractères énormes, *La Capitale* annonçait :

Réapparition de Fantômas. Un ministre aux mains du bandit. Fantômas demande un million aux Chambres pour disparaître. Le Parlement vote la résistance...

— Au fond, c'est assez logique, dit-il, tout le monde croit que Juve c'est Fantômas. Or, Juve est à la Santé, donc le scandale est l'œuvre d'un de ses lieutenants. Et le lieutenant, c'est moi.

D'un bond, Fandor se dressa.

— Qui va là ?

« ... Pourtant, je n'ai pas rêvé ! murmura Fandor.

Mais il avait dû se tromper. Rien ne vint attirer son attention.

— Je deviens nerveux, murmura-t-il. Il est vrai qu'on le serait à moins.

Le jeune homme allait déjà reprendre sa lecture lorsqu'il eut à nouveau une étrange impression. Cette fois c'était certain, absolu... Jérôme Fandor venait de sentir comme un courant d'air, comme un souffle lui caresser le visage.

Et ce n'était pas une illusion, car le journal qu'il lisait s'était à moitié soulevé sur le sol, la flamme de sa lampe mal protégée, avait vacillé.

Fandor se redressa de nouveau. De nouveau il fit le tour du taudis dans lequel il se trouvait...

— Rien ! murmurait-il ! rien !

Mais comme, assez hésitant, il revenait au centre du grenier, la figure mauvaise, le front plissé, brusquement, avec un claquement sec, sa lampe s'éteignit, cependant qu'emportée par un vigoureux courant d'air, *La Capitale* voltigeait à travers la pièce...

Fandor traversa le grenier pour s'adosser à la muraille. Mais un râle étouffé s'échappa de sa gorge. Avec une violence inouïe, un lasso venait de s'enrouler autour de son cou. Il était renversé sur le sol, les membres paralysés, à moitié étranglé, à demi mort.

Alors, il vit :

La fenêtre, une fenêtre mansardée s'était ouverte sans bruit. Grimpée sur la barre d'appui, une silhouette se détachait sur le ciel.

Et cette silhouette était celle d'un homme habillé d'un maillot noir, collant, le visage recouvert d'une longue cagoule, les épaules sous un manteau noir.

Silhouette d'horreur, silhouette à la fois précise et indistincte, silhouette qui se mêlait à la nuit, disparaissait par moments, réapparaissait en tache obscure sur le fond clair de la muraille... la silhouette de Fantômas...

— Un guet-apens ! Fantômas me tient ! je suis perdu ! pensa Fandor.

Rapide et silencieux, Fantômas avait enjambé la barre d'appui de la fenêtre, sauté dans le grenier, couru à Fandor étendu sur le sol. En un tournemain il assura les nœuds de son lasso, bâillonna le jeune homme, puis, sinistre, il railla :

— Monsieur Fandor, Fantômas vous présente ses amitiés... Vous lisiez *La Capitale* ? vous connaissez donc les derniers événements ?... Intéressants, n'est-ce pas ?... À l'heure actuelle, la police vous recherche, vous traque, doit vous arrêter... Dommage, Fandor, je ne pouvais permettre cela. Vous m'êtes sympathique... Dans dix minutes, des agents vont envahir votre grenier pour vous arrêter. Si je suis ici, c'est tout bonnement pour vous soustraire à ces recherches. Fantômas vous doit bien sa protection contre vos amis les policiers ?...

Fantômas tirait, au milieu du grenier, un énorme escabeau, puis, cela fait, il montait jusqu'au dernier échelon, ce qui le mettait de niveau avec une vaste lanterne de Chine, une de ces énormes lanternes en fer forgé et en vitres de couleurs, telles qu'on en voit dans les rues de Pékin, telles qu'on en suspend parfois, rapportées de là-bas, dans les vestibules des maisons. À la suite de quels événements cette énorme lanterne se trouvait-elle suspendue au plafond du grenier du père Moche ? Fantômas, en tout cas, devait avoir, depuis longtemps,

noté sa présence. Il se pencha vers elle, il en ouvrit la porte, puis redescendit.

— Monsieur Fandor, déclara-t-il, vous serez là dedans aux premières loges pour tout voir... et j'ajouterai aux loges grillées, car j'imagine bien que l'on ne vous verra pas. On voit du dedans au dehors, mais pas du dehors au dedans.

Fantômas se débarrassa du long manteau qui l'enrobait, prit Fandor sur l'épaule, remonta sur l'escabeau et posa le jeune homme à l'intérieur de la lanterne.

— Monsieur le reporter, dit-il, je referme la porte, mais je vous autorise à regarder par les carreaux ce qui va se passer... Vous verrez à coup sûr, comment Fantômas se bat pour ses amis, et même pour vous.

Puis, le Maître de l'Épouvante poussa contre la porte, afin de renforcer le battant branlant, une énorme malle bourrée de paperasses. Il fit sauter la serrure au moyen d'un tournevis tiré de sa poche, et il s'agenouilla, un revolver à la main. Le canon nickelé scintilla au clair de lune. Il passa la gueule de son arme par le trou vide de la serrure... et il attendit.

— Je vais dégringoler, se disait, pendant ce temps, Fandor, en proie au mal des altitudes.

Mais la lanterne tenait bon.

Soudain, la détonation sèche du revolver, le bruit sourd d'un corps qui tombe, l'immeuble qui s'éveille en pleine nuit, une voix qui crie :

— Hardi les gars, défoncez la porte.

C'est l'affaire d'une seconde. Deux détonations, encore. Deux râles. La porte s'arrache de ses gonds, emporte l'obstacle.

Mais Fantômas disparaît par la fenêtre et Fandor l'entend crier :

— Hourra ! j'en ai eu trois !

Puis une troupe d'hommes, l'arme au poing, fait irruption dans le grenier. Les agents crient :

— Jérôme Fandor ! haut les mains ! ou tu es mort !...

Et puis ils fouillèrent le grenier, ils bouleversèrent tout, ils cherchèrent, ils le cherchaient...

Ce qu'avait voulu Fantômas ? Fandor le comprenait à présent. Le bandit ne l'avait épargné que pour faire tomber sur lui le poids de ses crimes...

— Que la lanterne craque, songeait Fandor, que je m'affale au

milieu des agents... je suis foutu. Ils me tueront... et ils auront raison.

— Le salaud ! hurla l'un des policiers qui venait de découvrir le cordage qui avait servi à Fantômas pour s'échapper par les toits, le salaud !

— Chef, dit Michel, regardez !

— C'était un petit objet brillant...

— C'est significatif, dit l'autre.

— Qu'est-ce qu'il y a, chef ?

— Une trouvaille extraordinaire ; regardez... Léon vient de ramasser un bouton d'uniforme comme en ont les garçons de recettes du Comptoir National !

Soudain, l'agent Michel n'y tint plus :

— Eh bien, dit-il, tout ce que vous voudrez ! il y a quelque chose que je ne comprends pas. Trois coups de revolver contre nous. Le bouton de la tunique du malheureux encaisseur, probablement assassiné... Et cela dans un grenier où nous cherchons Jérôme Fandor... non ! je ne peux pas y croire... C'est trop de preuves de la culpabilité de ce journaliste...

Mais des protestations unanimes s'élevèrent : Jérôme Fandor, mais c'était Fantômas, le Roi du Crime.

Un craquement sinistre faisait frémir, pendant ce temps, le malheureux jeune homme dans la lanterne. Dans le grenier, pourtant, Michel donnait des ordres :

— Inutile de le poursuivre sur les toits... C'est une affaire ratée... Demain matin nous fouillerons... Il n'y a pas de danger qu'il revienne. Dire que nous sommes venus à douze, que nous repartons à neuf, que trois sont restés sur le carreau...

Au bruit des coups de revolver, de la porte enfoncée, la maison s'était éveillée.

On s'interpellait d'étage en étage.

Et puis des plaintes, des gémissements... Et soudain Fandor tressaillit. Il venait de reconnaître la voix du père Moche.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? c'est abominable. Au secours !...

Puis une voix :

— Il s'évanouit... ah ! nom d'un chien... pauvre garçon... Plus grave que nous ne pensions...

Fandor, tout à son malheur et aux agents qui venaient de tomber,

avait oublié sa propre situation. Quand soudain, elle se rappela à lui : le fond de la lanterne de Chine venait de se détacher dans un bruit de locomotive, et le journaliste s'écroulait sur le sol.

Par bonheur, le plafond n'était pas très élevé, Fandor resta étourdi sur le plancher.

Quelques secondes, alors, le journaliste ne sut plus où il en était. Puis il se ressaisit.

— Bon Dieu ! songea-t-il, en s'écroulant, je viens de faire un bruit abominable. Si tout le monde n'est pas dehors pour aider au transport des blessés, on va se précipiter ici, on va me trouver...

Il lui fallait à toute force recouvrer la liberté.

— Ah ! songea-t-il enfin, je crois que du côté des jambes...

Quelques instants encore Fandor se démena, puis la corde se défit, il parvint à la desserrer tout à fait, à la dérouler... il fut libre de se lever, il put dégager l'un de ses bras, il put se déligoter.

— Qu'on monte, se répétait-il, qu'on me trouve, et je suis perdu !

Quelque souffrance que cela lui causât, Fandor se frictionna vigoureusement, se contraignit à des mouvements de gymnastique. De la sorte, petit à petit, la circulation se rétablissait dans ses veines. Il put se lever. Il put marcher.

Jérôme Fandor n'hésita pas. Il gagna la fenêtre, il se pencha par-dessus la barre d'appui...

— C'est bien cela, murmura-t-il ; les agents n'ont pas pensé à enlever le cordage, ou plutôt ils l'ont laissé pour les constatations qu'ils ont sans doute l'intention de venir effectuer... Bon. Où Fantômas a passé, Fandor passera bien.

7 – L'ULTIMATUM DE FANTÔMAS

— Vive Ferrand ! Vive le Garde des Sceaux !...

Ces exclamations chaleureuses tintaient encore à l'oreille du ministre de la Justice quand il regagna la place Vendôme, accompagné de son chef de cabinet.

Désiré Ferrand revenait du grand amphithéâtre de la Sorbonne, où il avait présidé un congrès.

Plein de fougue, de flamme et de feu, Ferrand, jeune et actif, échafaudait les projets les plus séduisants :

— Vous verrez, mon cher Navarret, déclarait-il, que nous ne tarderons pas à arriver à la Présidence du Conseil... Ce n'est pas que Monnier ne soit pas un premier ministre des plus respectables, mais enfin j'estime qu'il faut à la tête d'un gouvernement un homme actif, un homme aux idées neuves...

Le cocher du coupé ministériel, maintenant difficilement ses chevaux qui piaffaient, demanda d'une voix sonore l'ouverture de la porte d'entrée.

Quelques instants plus tard, la voiture s'engouffrait sous une voûte, s'arrêtait devant le perron des appartements du ministre.

Ferrand échangeait une poignée de main avec son collaborateur qui traversait le jardin pour regagner son domicile voisin des boulevards.

Le chef de cabinet avait fait sa carrière dans la magistrature assise.

Âgé de quarante-cinq ans, il était conseiller à Douai, lorsque son ami Ferrand l'avait appelé au ministère.

Désiré Ferrand était un tout autre homme.

Petit médecin de province, il s'était senti attiré et séduit, dès l'adolescence, par les charmes et les difficultés de la politique.

Sa profession de médecin, qu'il remplissait avec une générosité calculée, le mettait en excellente posture pour obtenir les suffrages de ses concitoyens. À trente-quatre ans, il était élu député. Dix-huit mois après, s'étant fait remarquer à la Chambre par la sagesse de ses vues et la maturité de son esprit, Monnier le prenait dans son ministère, en qualité de sous-secrétaire d'État, puis, peu à peu, par suite de démissions ou de départs, Ferrand obtenait le portefeuille de la

Justice, le premier des ministères après la présidence du Conseil.

Et, dès lors, il s'était lancé.

L'aventure survenue quelques jours auparavant avait accru sa popularité.

— Monsieur le ministre veut-il que je l'aide à se déshabiller ? demanda le vieux valet de chambre.

— Ma foi, oui, Baptistin, je ne demande pas mieux.

— La chemise de nuit de monsieur le ministre est préparée...

— Oh ! pas si vite, donnez-moi un veston, j'ai encore du travail à faire avant de me coucher... Baptistin...

— Monsieur le ministre ?

— Vous pouvez vous retirer, mon ami. N'oubliez pas de me réveiller à sept heures... Quant à moi, je ne sais pas à quelle heure je me coucherai...

D'un regard inquiet, le Garde des Sceaux considéra le tas de pièces dont il importait qu'il prît connaissance.

— Tout cela, se dit-il, est « urgent », et voilà plusieurs jours, pourtant, qu'il est quantité de documents que je n'ai point consultés... je me demande ce qu'il advient véritablement, dans un ministère, des choses qui ne sont pas « urgentes »...

À deux ou trois reprises, son front se plissa, il eut des gestes d'agacement :

— Encore, murmura-t-il, encore... c'est vraiment abuser...

De temps à autre, en effet, mêlée aux lettres, aux dossiers, dissimulés sous des liasses de documents, Désiré Ferrand découvrait une petite note, toujours la même, mais tirée à un grand nombre d'exemplaires.

Elle avait pour titre : *Le million*.

C'était un rappel discret et anonyme de la demande, pour mieux dire de l'ordre formulé par le soi-disant Fantômas, qui prétendait obtenir de la Chambre la rançon fixée par lui-même.

À la quatrième fois, Désiré Ferrand donna un grand coup de poing sur la table.

— C'est insupportable, cria-t-il à haute voix, si l'un de mes attachés s'est permis cette plaisanterie, je le flanque à la porte dès demain matin...

D'un geste rageur, il dépouilla son veston qu'il lança à l'autre bout de la pièce.

Au surplus, l'heure s'avançait, il importait de prendre un peu de repos.

Quelques minutes après, Désiré Ferrand avait éteint. Il était couché, il fermait les yeux, mais non, il venait d'entendre marcher.

Le ministre soudain bondit.

Mais il n'eut pas le temps de réfléchir.

Alors qu'instinctivement, ému par le bruit qu'il venait d'entendre, Désiré Ferrand se dirigeait vers l'extrémité de la pièce où se trouvait le commutateur, la lumière soudain se fit éblouissante à ses yeux déjà accoutumés à l'obscurité...

À quelques mètres se tenait un homme, le visage masqué, enveloppé d'un noir manteau, qui tenait à la main une matraque.

Désiré Ferrand esquaissa un geste.

— Désiré Ferrand, annonça l'homme masqué, l'heure est venue. Il faut vous décider... vous avez cinq secondes...

Le malheureux ministre, sans arme, pieds nus, en chemise, mit entre lui et son adversaire le grand bureau sur lequel gisaient, épars, ses nombreux papiers :

— Partez, ordonna-t-il... partez... ou je vous fais arrêter.

— On ne donne pas d'ordres à Fantômas, déclara l'homme au masque, une dernière fois, je vous le répète, j'exige un million.

— Un million, dit Ferrand, où voulez-vous que je le prenne ?... Vous êtes d'une audace...

— Incomparable, en effet, monsieur le ministre. Fantômas est unique. Les autres ne sont que de pâles imitateurs.

— Mais, reprit le ministre, si nous cédon, nous sommes ridiculisés, déshonorés. Nous n'aurons plus qu'à disparaître.

— Si je m'adresse à vous, c'est pour deux raisons, expliqua Fantômas, vous êtes ministre de la Justice, et je réproue vos circulaires, ainsi que vos ordres à la Sûreté sur la répression des crimes que je commets et dont il m'appartient seul d'apprécier le bien-fondé, c'est la première. L'autre, c'est que, sous prétexte de police, vous disposez de fonds secrets.

— Misérable ! dit Ferrand.

— Taisez-vous, dit Fantômas, en réalité, il vous est difficile de

céder... aussi, je vous propose un compromis : vous me versez mon million, prélevé sur les fonds secrets. Personne n'en sait rien, et moi, en échange, je disparaissais. Alors, c'est dit ?

Le ministre frémit, puis hurla :

— Abominable monstre ! Fuyez. La police entière va recevoir des ordres plus rigoureux encore. Je ne sais qui vous êtes, mais peu importe.

Fantômas se croisa les bras sur la poitrine.

— C'est la guerre, alors ? demanda-t-il... Réfléchissez ?

Désiré Ferrand ne répondit pas. Saisissant au hasard sur sa table de travail un coupe-papier d'argent, il le serra fiévreusement, prêt à défendre chèrement sa vie.

Fantômas avait compris que le ministre était incorruptible :

— Va donc pour la mort, s'écria-t-il.

À la manière d'une fronde, Fantômas, d'un geste brusque et rapide, fit tournoyer sa matraque, la lança au visage de Désiré Ferrand.

Mais celui-ci baissait la tête, le coup ne porta pas. L'arme alla donner contre un mur avec un bruit sourd.

— Au secours ! hurla Désiré Ferrand...

Fantômas lui barra le chemin...

La poursuite s'engagea.

Le ministre fuyait, s'efforçant de multiplier les obstacles entre le bandit et lui. Le bandit repoussait les objets et faisait place nette devant lui.

Soudain le ministre, nu-pieds, poussa un cri de terreur, puis un autre, un troisième. Il chancela, tomba à genoux, cria, essaya de se relever, vainement.

Le sang commençait à perler à la plante des pieds, aux cuisses, aux poignets, à l'avant-bras sur lequel il était tombé...

Le malheureux poussa un suprême gémissement. Profitant de cette défaillance de son adversaire, Fantômas avait assené un coup violent sur la tête du ministre, en poussant un cri de triomphe.

Fantômas, sans la moindre pitié, s'approcha, souleva le corps par les jarrets et les épaules, le porta sur le lit, l'étendu sur le dos.

La chemise de Ferrand baillait, ouverte sur sa poitrine. Fantômas palpa lentement la chair moite de la paume de la main, cherchant à localiser le cœur.

Tirant de dessous son manteau une longue et fine aiguille, le bandit l'enfonça sous le sein gauche.

Puis, au moyen d'un miroir, Fantômas s'assura que Désiré Ferrand ne respirait plus.

8 – QUI EST TOM BOB ?

— Encore un clou, Monsieur Havard, où avez-vous mis les autres ?

— Dans la petite sèbile de bois sur le guéridon, répondit le chef de la Sûreté, agenouillé sur le tapis, cependant que le professeur Ardel se redressait en se frottant l'échiné.

M. Casamajols l'interrogea anxieusement :

— Alors, votre diagnostic, monsieur le professeur ?...

— Parbleu ! monsieur le procureur, mon diagnostic est catégorique. M. Désiré Ferrand est décédé. Sa mort remonte à plusieurs heures.

M. Havard, défait, intervint dans la conversation :

— Mort... vous voulez dire assassiné ?

— Je veux dire assassiné, en effet. M. Désiré Ferrand, réveillé au milieu de la nuit, a été frappé à la tête par un instrument qui, certainement, l'a étourdi sans lui faire de blessures, une matraque sans doute.

— Je vois ce que c'est, dit M. Havard, un « saucisson »... oui, un sac rempli de sable, l'arme la plus meurtrière qui soit.

— La victime ainsi immobilisée, rien n'est plus facile que de lui transpercer le cœur avec une aiguille, nous en avons d'ailleurs trouvé une, sous le sein gauche.

— Au préalable, il a dû y avoir lutte, lutte terrible...

— Oui...

M. Havard l'interrompt :

— Lutte qui a d'ailleurs été interrompue brusquement lorsque le ministre est tombé sur le tapis... Il est évident que, pour s'en emparer plus facilement, son agresseur, profitant d'un instant propice, a vidé sur le tapis un sac plein de clous... de ces clous que nous ramassons à chaque instant...

— Vous avez raison, dit le professeur Ardel.

— Ah ! l'assassin avait tout prévu, il ne voulait rien laisser au hasard...

— L'assassin ? reprit M. Havard. Quel assassin ?

M. Casamajols crispa les lèvres, il considéra M. Havard avec un

regard sévère.

— Décidément, monsieur, la police n'a pas de chance en ce moment. Il est vrai, ajoutait-il, que si l'on en croit les affirmations de la Préfecture, l'insaisissable Fantômas est sous les verrous... mais que serait-ce alors s'il ne l'était pas. Je n'ose y penser...

M. Havard éclata :

— Eh bien ! non, monsieur le procureur général, je ne puis admettre que vous ayez une semblable opinion à l'égard de mes services. Parbleu, il est facile de faire toujours retomber toutes les responsabilités sur la police, mais si les magistrats avaient plus de poigne, condamnaient plus sévèrement les coupables, on arriverait peut-être à un résultat. M. Désiré Ferrand, comme tous les membres du gouvernement, était perpétuellement accompagné par quatre inspecteurs de la Sûreté, des agents discrets et perspicaces, ils l'ont entouré à cette manifestation de la Sorbonne, ils l'ont raccompagné jusqu'au ministère, deux d'entre eux sont restés de faction toute la nuit : l'un place Vendôme ; l'autre, rue Cambon.

— Il fallait surveiller l'intérieur du ministère.

— Je l'ai proposé à M. Ferrand, il a refusé.

Le professeur Ardel, gêné, demanda l'autorisation de se retirer.

— Ma présence, déclara-t-il, n'est plus nécessaire, malheureusement, et j'ai ailleurs des malades qui réclament mon concours...

Dans l'antichambre, le professeur Ardel se heurta à un jeune homme qui s'effaça pour le laisser passer.

Le jeune homme frappa un coup discret à la porte de la chambre tragique, pour annoncer sa présence.

M. Havard, très bourru, vint ouvrir :

— Qu'est-ce qu'il y a ? que voulez-vous ?

— Monsieur Havard, permettez-moi de me présenter : je suis le marquis Ange de Villars...

Le chef de la Sûreté connaissait de nom le personnage. C'était le sous-directeur de la Société anonyme des Pompes funèbres...

Comment ? il était informé du décès du ministre ?

— Mais, fichez-nous donc la paix, répondit Havard, incapable de dissimuler sa mauvaise humeur, nous avons autre chose à faire en ce moment...

...À sept heures du matin, M. Havard avait été réveillé par un coup de téléphone.

On l'appelait en toute hâte place Vendôme, et, un quart d'heure après, il interrogeait le personnel, examinait la chambre du ministre, ne découvrait rien.

Néanmoins, lorsqu'il avait fouillé dans les papiers éparés sur la table de Désiré Ferrand, il avait été surpris par la multiplicité des notes autographiées relatives au million de Fantômas... Cela, c'était voulu, c'était évidemment encore une fois la signature du criminel...

Fantômas, non... ce ne pouvait pas être Fantômas.

M. Havard, depuis six mois, avait la conviction absolue que Fantômas n'avait été qu'un masque inventé par l'inspecteur de la Sûreté Juve. Or, Juve était en prison.

Baptistin interrompt M. Havard dans ses réflexions. Il demandait au chef de la Sûreté :

— Je vais habiller, n'est-ce pas, ce pauvre M. Ferrand ? Dans quelle tenue ? costume de ville, redingote, ou alors habit de cérémonie ?

M. Havard, interloqué, ne savait quoi dire. Mais le marquis Ange de Villars, toujours là, gourmanda Baptistin :

— Ne dérangez donc pas M. le chef de la Sûreté, adressez-vous à moi, nous avons l'habitude...

Puis, mystérieusement, il s'approchait de M. Navarret :

— Le président du Conseil ?... demandait-il.

— Oui..., eh bien ?

— Il est prévenu ? mais quand doit-il venir ?...

— Je ne sais pas, dans dix minutes...

— C'est au sujet de la liste, monsieur... Il ne faut pas de signatures avant celle de M. le président du Conseil. Ensuite, on pourra accepter toutes les autres. Avez-vous pensé à donner des ordres dans ce sens ?...

— Mais non, gémit Navarret, on ne pense pas à tout...

Le marquis Ange de Villars se rengorgea :

— Je suis là pour cela, monsieur, fit-il... Fiez-vous-en à mon expérience. Vous verrez, nous ferons quelque chose de très bien...

Jusque-là, la nouvelle de la mort de Ferrand n'était guère sortie des milieux officiels. On la connaissait à l'Élysée, dans les ministères

mais le public l'ignorait.

Cela ne devait pas durer...

La clameur formidable des camelots, annonçant des éditions spéciales, éclata soudain place Vendôme. Les crieurs débouchèrent, en trombe, de la rue de la Paix, se répandirent sous les fenêtres du ministère.

L'édition spéciale de *La Capitale* parvint jusqu'aux appartements privés du ministre.

M. Havard, impatient de savoir comment on avait raconté le crime, ouvrit le journal et lut :

« *Assassinat du ministre de la Justice* »

Puis, ce sous-titre mystérieux :

« *Arrêtera-t-il Fantômas ?* »

L'article était ainsi conçu :

« *Du milieu de l'Atlantique, du bord du steamer La Lorraine, parti avant-hier de New York et en route pour Le Havre, on informe par la télégraphie sans fil que le détective américain Tom Bob, passager du paquebot en question, justement ému par les audacieux attentats commis ces derniers temps à Paris, a déclaré qu'il allait consacrer tout son temps et toute son énergie, sitôt arrivé en Europe, à poursuivre Fantômas, et à arrêter le terrible bandit.* »

M. Havard et M. Casamajols se regardèrent, interloqués.

— Croyez-vous que ce soit sérieux, cette histoire ? demanda Casamajols.

— Ma foi, répondit Havard, je suis bien obligé de reconnaître que ce Tom Bob existe et même qu'il jouit d'une certaine réputation dans la police de New York, mais c'est égal, s'annoncer ainsi...

9 – AU MARRONNIER BLEU

— Ah ! zut, c'est pas des manières pour aborder les gens. Ce qu'il m'a fichu le trac, cet animal-là...

Nini Guinon se retourna furieuse. Elle apostrophait quelqu'un qui venait de lui signaler sa présence en lui chatouillant les côtes avec une grâce un peu brutale.

La jeune femme considéra, méfiante, l'être qui la suivait sans mot dire.

— J'avais cru que c'étaient les « emballeurs ».

L'homme haussa les épaules :

— Penses-tu, fit-il, que j'en suis de la police, j'en ai tout de même pas l'air...

— Ça, reconnut Nini, c'est vrai. Mais fais voir un peu ta burette, qu'est-ce que ça signifie, cette mascarade ?

Obéissant au désir de la jeune femme, l'homme tourna vers elle son visage dont les joues étaient enveloppées d'un gros foulard jaune.

— C'est, murmura-t-il, rapport à mes dominos, j'y ai mal depuis trois jours...

— Et alors ? poursuivit Nini.

— Alors, j'ai la cosse aujourd'hui, surtout rapport à ce que c'est lundi, et je m'en vais en balade... si qu'on irait faire la bombe ensemble ?

— Rien à faire aujourd'hui, j'ai mon homme...

— Où c'est qu'tu vas ?

— Tout de même, t'es rien curieux... enfin, puisque monsieur veut le savoir, on a rendez-vous au « *Marronnier Bleu* ».

— C'est clair, mais j'y vas aussi...

— Alors, poursuivit Nini, cavale devant. Moi, je colle par derrière, j'aime pas qu'on ait l'air de me reluquer dans ce quartier-ci...

Docilement, l'homme obéit, prit quelques pas d'avance sur la jeune pierreuse et, tout en s'assurant par des regards furtifs lancés en dessous que celle-ci suivait bien le même chemin que lui, il se dirigea lentement dans la direction du *Marronnier Bleu*.

Le mystérieux personnage qui, quelques instants auparavant, avait

audacieusement pincé la taille de Nini, alors qu'elle franchissait paisiblement la porte de Paris, n'était autre, en réalité, que Jérôme Fandor.

Il avait fallu beaucoup de volonté et surtout beaucoup d'audace au journaliste, pour aborder la jeune femme, et surtout se décider à la suivre, à la précéder à l'endroit où elle se rendait.

Fandor, depuis quelques jours, menait une existence impossible.

Il se sentait plein de courage, il ne fallait pas qu'il abdiquât. Il était important qu'il restât libre, car le journaliste avait désormais la conviction qu'il était amorcé sur la bonne piste, et que d'ici peu il ne tarderait pas à faire éclater la vérité en démasquant les complices de Fantômas, et peut-être Fantômas lui-même. Le hasard ou la bonne chance l'avait en effet mis en relation avec une bande d'individus louches, au milieu desquels évoluait perfidement le père Moche.

— Je vais au *Marronnier Bleu*, avait déclaré Nini Guinon...

Fandor avait eu un tressaillement de satisfaction.

Depuis quarante-huit heures, le journaliste avait décidé de prendre la pierreuse en filature, afin de connaître ses tenants et aboutissants, et de parvenir à se lier, par son intermédiaire, avec les membres de la bande dont elle faisait partie. Or, voici que soudain ses espérances étaient exaucées.

Nini se rendait à l'endroit où tout le monde assurément serait réuni.

Vraiment, Fandor avait la chance pour lui.

L'établissement, ce lundi après-midi, était fort achalandé, les couples s'y pressaient nombreux, devisant joyeusement autour des tables sur lesquelles s'alignaient les bouteilles de vin. La gymnastique, le jeu de boule, fonctionnaient sans interruption, les amoureux s'embrassaient sous les ombrages.

Lorsque Nini pénétra derrière Fandor, on l'acclama.

Celle-ci, sans se préoccuper des hommages plus ou moins sincères, plus ou moins intéressés dont elle était l'objet, lança à la cantonade un tonitruant :

— Bonjour, vous autres.

Puis, sans s'arrêter, elle alla jusqu'à la maison occupée par le patron de l'établissement.

Ce patron n'était autre qu'un colosse, bien connu à Clignancourt,

pour avoir été maintes fois candidat à l'emploi de fort de la Halle, sans avoir jamais réussi à passer l'examen.

Il s'appelait Geoffroy la Barrique, il avait été longtemps employé comme plongeur au *Cochon de saint Antoine*, un cabaret de la Pointe-Saint-Eustache, et s'il était parti de cet établissement, c'est qu'il avait débauché la servante, maîtresse du patron, pour en faire sa femme de la main gauche.

Depuis lors – il y avait de cela cinq ou six ans – Geoffroy la Barrique présidait aux destinées du *Marronnier Bleu*, aidé de la grosse Marie, une brave femme, laide à faire peur, flanquée d'une demi-douzaine de marmots.

Nini s'approcha de Geoffroy la Barrique qui, les bras plongés jusqu'aux coudes dans un baquet d'eau sale, faisait le simulacre de nettoyer des verres :

— Ça va, Nini ? interrogea le colosse...

— T'as pas vu Paulet ?...

— Très peu de Paulet, répliqua Geoffroy la Barrique... il a dit comme ça qu'il passerait ce soir vers les neuf heures, pas avant... je crois bien qu'il y a des punaises dans la friture...

— C'que t'es gourde, Geoffroy, Paulet n'a rien à se reprocher...

— Possible, ce que j'en dis, c'est ma façon de penser, mais au fond, je m'en fous...

La conversation fut interrompue. On appelait Geoffroy la Barrique...

Fandor, qui s'était installé modestement au bout d'une table, s'efforçant de passer inaperçu, plongeait son nez dans un demi-setier de rouge, tout en écoutant ses voisins.

Si l'on pouvait s'exprimer ainsi, il se trouvait en pays de connaissance.

À côté de lui siégeait, en effet, un couple bien connu de lui : le Bedeau, apache notoire, et la grande Ernestine, une des reines du trottoir. En tiers dans leur conversation, s'immisçait la vieille receleuse, la mère Toulouche, plus repoussante, plus ridée que jamais.

Fandor quitta sa place pour lier conversation avec un nommé Œil-de-Bœuf que, deux nuits auparavant, il avait rencontré sommeillant entre des blocs de pierre, sur la berge du canal Saint-Martin.

— Ça va, le fiston ? interrogea Œil-de-Bœuf...

— Ça va, répliqua Fandor.

Les deux hommes n'avaient plus rien à se dire :

— On fait un nibé ? proposa Œil-de-Bœuf...

— Pourquoi pas ? répliqua Fandor... si t'as du pèze...

Négligemment, mais avec dignité, Œil-de-Bœuf montra au journaliste quelque menue monnaie qu'il étalait dans sa main.

Fandor appela :

— La mère Marie ?...

Et quelques instants après, la brave femme arrivait, tiraillée par ses mioches. Elle prit la commande des consommateurs.

Fandor surveillait son jeu de près. Il n'était pas riche. Il pouvait risquer cinquante centimes, c'était tout le bout du monde. Il ne tenait pas à perdre et se méfiait de son partenaire. Mais encore qu'il fût installé seulement depuis cinq minutes, Fandor s'ennuyait déjà. Il n'était pas venu là pour jouer aux dés avec un apache, mais bien pour enquêter.

Et Fandor se demandait comment il allait pouvoir se mêler à leur conversation, lorsque les circonstances le servirent. Un personnage bizarre venait d'apparaître, porteur d'une guitare. C'était Bouzille. Le chemineau Bouzille, l'homme à la barbe hirsute, à la face toujours épanouie, Bouzille, l'honnête rôdeur, l'incorrigible vagabond, dont la conduite frôlait toujours la correctionnelle, mais qui avait la sagesse et l'honnêteté de ne jamais participer au moindre vol.

Les femmes crièrent :

— Chouette, on va danser...

Bouzille, en effet, s'était installé sur une chaise. Il se mit en devoir d'accorder son instrument...

— C'est-y la Polka des gniafs qu'il vous faut ou alors préférez-vous que je vous chante : *La Môme aux dardants rouges* ?

— *La Sonneuse !... La Sonneuse !* cria-t-on, cependant que les regards se tournaient du côté du Bedeau, que les bras désignaient la grande Ernestine.

Lentement, les mains dans ses poches, et se dandinant, l'air satisfait, mais n'en voulant trop rien laisser paraître, le Bedeau apostropha la foule :

— Alors, c'est à nous que vous en voulez... faut encore qu'on vous la danse ?... eh bien ça biche !

Le Bedeau, la cigarette collée aux lèvres, la casquette enfoncée sur le coin de l'oreille, empoigna la grande Ernestine par la nuque, la fit

tournoyer deux fois sur elle-même pour la placer en face de lui, puis il lança :

— Vas-y, ma gerce, envoie-leur ça !

Bouzille alors entama la ritournelle, et le couple de danseurs se mit à évoluer. C'était d'abord une valse lente, sans rythme très précis, avec des attitudes équivoques, des poses alanguies, des étreintes aux allures passionnées. Puis, avec une brusquerie soudaine, le danseur projeta loin de lui sa danseuse, la rattrapa par les épaules, la jeta à terre, la releva, en passant son bras sous sa taille souple, puis il la souleva, l'appuyant sur sa poitrine, enfin, par trois fois, tandis que la grande Ernestine se laissait aller, le Bedeau, dans un geste à la fois d'hercule et d'acrobate, la retourna dans ses bras, et lui frappa la tête contre le sol.

Décidément, il n'y en avait pas deux comme le Bedeau et la grande Ernestine pour danser la Sonneuse...

— Fais donc attention, bougre d'imbécile ! hurla une voix rageuse, cependant que Beaumôme se heurtait à un minable individu, au moment où le jeune apache fuyait devant la colère de Nini... C'était le père Moche. Que venait-il faire là ? Il était plus sale et plus courbé que d'ordinaire. Fandor frémit rien qu'à le voir, mais ce n'était pas le moment de lâcher : la présence de Moche indiquait quelque chose d'intéressant.

Fandor n'avait pas conservé un bon souvenir de son séjour chez Moche, mais peut-être Moche lui en voulait-il aussi, peut-être le vieil agent d'affaires le croyait-il l'assassin des gardiens de la paix, peut-être pour s'assurer les bonnes grâces de la police n'hésiterait-il pas à livrer Fandor si l'occasion s'en présentait ?...

Le journaliste, donc se glissa subrepticement derrière Moche, pendant que celui-ci parlait à Beaumôme.

Il écouta leur conversation :

— Prête-le moi que je te dis, insistait l'apache, c'est pas pour la rigolade, c'est pour le turbin...

— Qu'est-ce que tu veux donc fiche ?

Beaumôme expliqua :

— Demain, c'est mardi, pas vrai... Eh bien, c'est mardi qu'arrive au Havre le transat de luxe... toute la clientèle riche des Amériques... alors, je vais aller faire ma quinzaine comme d'ordinaire, tu sais ma combine, pas vrai, père Moche ?

— Ma foi, pas trop, fit celui-ci, qui, sans doute, tenait à faire

préciser ses intentions à Beaumôme :

— C'est bien simple pourtant, poursuivait l'apache. La veille de l'arrivée du bateau, je me cavale au Havre, bien fringué, en gigolo à la manque, puis je me glisse dans le train spécial où sont les gonzesses de choix, et alors, pendant le trajet je m'occupe... c'est surtout les portemonnaie que je fais, quelquefois une bague, un bijou, un portefeuille...

Le père Moche approuvait d'un hochement de tête :

— Pas mal, disait-il, pas mal ! c'est bien d'avoir trouvé ça, Beaumôme, avec ton air bête et tes cheveux plats...

— Seulement, poursuivait l'apache, faut tout de même avoir son billet d'aller et retour, et justement, je suis fauché en ce moment...

— Ouais, murmura Moche...

Beaumôme insista :

— Allons, sois pas vache, refile-moi quatre thunes...

Le père Moche s'exécuta.

Toutefois, en bon commerçant, il convint avec Beaumôme que celui-ci, dès son retour, c'est-à-dire le surlendemain, lui rendrait trente francs.

Sitôt en possession de l'argent, l'apache s'éclipsa. Il bouscula, en partant, le terrible Bec-de-Gaz qui, levant son grand bras, déjà le menaçait de son poing énorme, mais Œil-de-Boeuf intervint :

— Laisse faire, Bec-de-Gaz, cria-t-il, Beaumôme va travailler, et le travail, c'est sacré !

La conversation fatalement devait évoluer :

— Alors ? demanda la grande Ernestine, c'est-y une blague ou pour de bon qu'on va chercher maintenant les flics en Amérique ?...

Le Bedeau haussait les épaules :

— Penses-tu que c'est sérieux, Tom Bob, qu'est-ce que c'est que ça ? Inconnu au bataillon.

Le père Moche intervint dans la conversation :

— Tu as tort de t'en fiche le Bedeau, on ne sait jamais ce qui peut arriver, et moins y en a des emballeurs, plus on est tranquille. Ce n'est pas que le Tom Bob en question me flanque plus la trouille qu'un autre, mais son arrivée va surexciter les vaches de chez nous.

— Parbleu, approuva la Panthère, il a raison le vieux singe, tout ça c'est des histoires qui sont faites pour embêter le pauvre monde.

Bec-de-Gaz haussa les épaules :

— Toujours des tours à la Fantômas, pardi...

— Fantômas est à l'ombre.

— Poireau, libre, que j'te dis, comme toi, comme moi...

— Fantômas, très peu, bouclé, et jusqu'à la gauche.

Fandor avait écouté tout cela, échangé lui-même quelques propos avec de vagues comparses.

De tout ce qu'il avait entendu, il ne retenait qu'une chose, le départ de Beaumême, et ne pouvait se dissimuler qu'il aurait, lui aussi, fort intérêt à se rendre au Havre. Mais hélas, il était sans le sou, et ne pouvait emprunter au père Moche, comme l'apache, car il ne saurait invoquer les mêmes motifs pour justifier son emprunt et obtenir ce prêt.

Et Fandor se creusait la tête pour trouver un moyen de réaliser son projet, lorsqu'il frémit soudain :

Une voix sourde chuchotait à son oreille :

— Saloperie, bandit, assassin... tu n'as pas honte... qu'est-ce que j'attends pour te faire ramasser !... veux-tu foutre le camp et tout de suite. Ah ! bon Dieu de malheur...

Fandor se retourna, abasourdi, étourdi par cette avalanche d'injures, ce flot de paroles.

Ses yeux s'écrouillèrent : c'était le père Moche qui l'apostrophait ainsi. Moche, les traits décomposés par la colère, Moche qui ne se contenait pas.

— Quand je pense que je t'avais recueilli, tiré d'affaire et que tu es venu assassiner les gens chez moi, commettre d'affreux crimes... ah ! tiens, bandit, je ne sais pas ce qui me retient...

Fandor, impassible, considérait son interlocuteur. Un instant, il avait eu l'idée de lui sauter à la gorge.

Mais il se rendit vite compte que, d'abord, l'indignation du père Moche n'était que simulée et qu'ensuite un geste de sa part à lui, Fandor, ne pourrait avoir que de fâcheux résultats.

Fandor, à l'injonction du père Moche et remettant à plus tard l'occasion de se venger, obéit. Il quittait quelques instants plus tard le *Marronnier Bleu* sans que son départ fût remarqué d'ailleurs de quiconque, même du patron de l'établissement qui s'inquiétait fort peu de voir sortir les clients, car il avait l'excellente habitude de se faire payer d'avance.

— Ça y est, ce doit être le train.

Sous le tunnel des Batignolles, venant de la gare Saint-Lazare, une locomotive s'engouffrait sous la voûte obscure.

Les pieds dans la boue grasse, le dos plaqué contre la muraille de pierre, Fandor, immobile au milieu du tunnel, attendait.

Le journaliste, au sortir du *Marronnier Bleu*, seul à seul avec ses réflexions et certain que désormais il connaissait la bande dans laquelle il fallait rechercher, non seulement l'assassin du garçon de recette, mais encore les auteurs de l'attentat du ministre et aussi, probablement, le meurtrier de Désiré Ferrand, s'était dit qu'il convenait au plus haut point, pour lui, de risquer désormais le tout pour le tout et de s'assurer un collaborateur.

Jérôme Fandor avait jeté son dévolu sur Tom Bob. Qu'était-ce que Tom Bob ? il ne le savait pas au juste.

Deux ou trois fois à peine avait-il entendu son ami Juve parler de lui.

Juve, cela était certain, tenait Tom Bob pour un policier adroit, capable, très imbu des idées modernes.

Fandor s'était dit en manière de conclusion :

— Il est, à l'heure actuelle, impossible de me montrer à la Sûreté française qui, stupidement, m'arrêterait avant de m'écouter, qui m'arrêterait même dans le cas où elle m'aurait écouté, quand ce ne serait que pour satisfaire l'opinion. Juve, lui-même, est en prison. Le malheureux ne peut rien pour moi... il m'appartient au contraire de le sauver et pour rester fort gardons-nous libre... Tom Bob, peut-être, ne sera pas fâché de m'avoir pour collaborateur discret et anonyme. Allons trouver Tom Bob.

La décision prise, il s'agissait de la réaliser. Or, Fandor, à huit heures du soir, avait encore un peu moins d'argent qu'à quatre heures de l'après-midi.

Mais le journaliste, après avoir noté l'heure du train, du dernier train qui pouvait l'amener au Havre avant l'arrivée du transatlantique, l'omnibus de 9 h. 45, s'était rendu compte que s'il était impossible pour lui de monter en wagon sans billet, peut-être était-il assez aisé de sauter dans le train au passage et de se faire transporter ainsi jusqu'à destination, à la condition, toutefois, de ne point s'afficher dans un compartiment de voyageurs, mais de se tenir modestement sur un marchepied, à califourchon sur un tampon ou encore étendu sur un toit de voiture.

À 9 h. 20, il prit un billet à la station des Batignolles, descendit sur le quai, puis, profitant de l'inattention des employés, gagna par la voie, en longeant les murs, l'entrée du tunnel et y attendit le train du Havre. Fandor avait réglé sa montre sur celle de la gare. Le train partait à 43. Il apparut dans le tunnel à 44 1/2.

Fandor, résolument, s'arc-bouta le long du mur, puis, en dépit de la fumée qui l'aveuglait, considéra le convoi qui défilait lentement devant lui :

— La machine, le wagon marchandises, un autre wagon marchandises, quelques voitures de troisième, un couloir, première, seconde... c'est mon affaire.

Fandor bondit sur la voiture qui se présentait devant lui. Son entreprise était périlleuse, un faux mouvement et il était précipité sur les rails, sous les wagons, mais le journaliste avait pour lui l'audace, la hardiesse et aussi l'habileté. Il réussit. Quelques secondes après, s'aidant des mains courantes et des montures de revêtement, disposées fort heureusement en saillie, Jérôme Fandor parvint à se hisser entre deux wagons d'abord, puis sur le toit d'un wagon.

Il s'étendit à plat ventre sur le sommet de la voiture, entoura de ses bras le chapiteau d'une lampe, puis, les jambes écartées pour assurer son équilibre, il ne broncha plus.

Fandor était à peine installé que le train, accélérant son allure, émergea du tunnel. Le journaliste respira l'air pur avec satisfaction.

— Satanée fumée ! murmura-t-il. On étouffait là-dedans.

Mais son bonheur ne fut pas de longue durée. La machine se mit à vomir des escarbilles et des torrents de vapeur grasse.

Le journaliste, pour ne pas être aveuglé, ferma les yeux et stoïquement, il attendit :

— Bah ! se dit-il à lui-même, ce n'est guère qu'une mauvaise nuit à passer... J'aurai peut-être un peu froid, je serai peut-être un peu sale, mais l'essentiel, c'est que j'arrive. Le Havre n'est pas si loin qu'on veut bien le dire, et j'imagine que déjà nous devons approcher du pont d'Asnières, car voilà que le train, selon ses habitudes, se met à ralentir.

Fandor, malgré sa position périlleuse, plaisantait pour se donner du courage. Mais soudain, il lâcha un juron.

Le train, contrairement à ce qu'on pouvait attendre, effectuait une courbe prononcée, les rails, très inclinés vers l'intérieur de cette courbe, penchaient les wagons et Fandor, qui ne s'y attendait pas, faillit glisser.

Quelques coups de freins brusques se produisirent, déterminant des chocs qui se répercutaient de wagon à wagon, puis le train s'arrêta...

Fandor ouvrit les yeux, regarda autour de lui.

Il était au milieu d'une gare. De part et d'autre de son train il découvrait des toits de wagons à perte de vue. Fandor ne comprit pas d'abord, puis brusquement la lumière se fit dans son esprit :

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! s'exclama-t-il.

Au lieu de prendre le train du Havre, Fandor était monté dans un convoi vide qu'une machine de service conduisait simplement à sa voie de garage...

10 – TOM BOB ARRIVE

Le remorqueur de la Compagnie Transatlantique était sorti du port, puis, après vingt minutes de marche accélérée au cours desquelles on avait forcé le feu des machines, le robuste petit vapeur s'était arrêté au milieu de la rade.

Quelques-uns des rares privilégiés que la Compagnie Transatlantique avaient autorisés à monter à bord pour venir au-devant du courrier d'Amérique consultaient anxieusement leur montre.

Le pilote avait dit, quelques instants auparavant :

— Si dans dix minutes *La Lorraine* n'est pas sur nous, il sera trop tard pour qu'elle puisse entrer dans le port et il faudra attendre la marée suivante.

On prévoyait alors toute une série de complications, le navire mouillant en rade jusqu'au flux prochain et faisant conduire à terre, par un va-et-vient, les passagers des premières et des secondes classes.

Une minute, puis deux s'écoulèrent. Soudain, on entendit un sifflement rauque en même temps que de l'horizon surgissait un point noir qui venait sur le remorqueur, grossissant à vue d'œil, s'approchant rapide, à la manière d'une scène de cinématographie. C'était *La Lorraine* dont les cheminées crachaient des océans de fumée. Le grand navire s'empressa d'arriver afin de pouvoir entrer dans le port du Havre avant que les eaux aient trop baissé. Cependant, le remorqueur avait répondu par deux coups de sifflet, brefs et stridents, et au bout de quelques secondes, le géant et le pygmée se trouvaient bord à bord.

Une passerelle fut vivement jetée sur le pont du remorqueur par la coupée du transatlantique. Le pilote et trois ou quatre des passagers venus du Havre au-devant du courrier s'élancèrent, grimpèrent aussitôt sur le pont de *La Lorraine*, et, la passerelle enlevée, l'immense transatlantique reprit sa marche.

Puis ce fut l'instant émouvant où les passerelles furent jetées de la terre ferme et mirent en contact le courrier d'Amérique avec le sol de l'ancien continent.

Ce fut sur le pont du navire une fourmilière de porteurs qui surgit. Tous ces hommes étaient montés par l'avant, cependant que, vers l'arrière, un courant contraire se créait et que, trébuchant dans les poutrelles de bois qui constituaient les marches de la passerelle, les

passagers quittaient le vapeur, un à un et dans l'ordre de la catégorie des places, voyageurs des cabines de luxe d'abord, de première, de seconde ensuite.

Sous le grand hall du bassin de l'Eure, c'était aussi une bousculade effroyable.

Le train transatlantique, train spécial pour les passagers de *La Lorraine*, attendait en effet ses voyageurs à l'extrémité du hall.

Les voyageurs s'engouffrèrent dans le train, celui-ci démarra lentement.

Le déjeuner commença.

— Quel superbe pays ! s'écria lady Marlston, une jeune et charmante Américaine.

Sir Carnevie, l'un des milliardaires américains les plus connus, qui se trouvait en face d'elle à la table du restaurant, moins épris de poésie que de gastronomie, à cette heure déjà tardive, insistait pour que lady Marlston s'intéressât un peu plus aux hors-d'œuvre.

Le sommelier passait.

— Quel vin pour ces messieurs et dames ? demanda-t-il ! saint-émilion... pommard... extra-dry ?

La voisine de lady Marlston hochait la tête négativement, répondant aux coups d'œil interrogateurs que lui adressait son vis-à-vis, un jeune Anglais, glabre, aux cheveux collés :

— Non, mon cher Ascott, assura-t-elle, maintenant que nous sommes arrivés, je ne veux plus de toutes ces boissons capiteuses. C'était bon sur mer... mais si je continuais, mon pauvre estomac n'y résisterait pas. Commandez-moi de l'eau minérale, voulez-vous ?

Ascott s'étant retourné, cherchait le sommelier, mais celui-ci était déjà à l'autre bout du wagon, qui enregistrait les commandes des autres tables.

— Excusez-moi, princesse, déclara le jeune Anglais, quand cet homme reviendra, je lui ferai votre commande. Préférez-vous une eau minérale gazeuse ou tout simplement...

La princesse Sonia Danidoff, à qui s'adressait cette question, eut un geste évasif :

— Mon Dieu, je ne sais pas, fit-elle, rien n'est embarrassant comme de choisir...

Gracieuse, la jolie femme se penchait vers quelqu'un placé non loin d'elle, à table contiguë.

— Merci, monsieur, fit-elle.

Ce personnage, fort poliment, venait de lui passer la carte, que la princesse, machinalement, consultait.

Cependant, M. Marlston, assis non loin de sa femme, l'interpellait.

Il avait déployé un journal français, le parcourait rapidement. Beaucoup de voyageurs d'ailleurs dans le wagon-restaurant fixaient avec curiosité les informations des journaux du matin.

On annonçait l'arrivée en France de l'Américain Tom Bob, et l'on disait que ce détective se trouvait à bord de *La Lorraine*, attendu le matin même au port du Havre.

— Est-ce possible ! s'écria en riant la princesse Sonia Danidoff, nous aurions voyagé avec Tom Bob ?

Lady Marlston interrogea :

— Mais c'est curieux, il ne s'est pas montré à nous.

— Un détective, conclut Ascott, ne se fait guère annoncer par des ambassadeurs, et généralement préfère que sa présence soit ignorée.

Le voyageur qui, quelques instants auparavant, avait gracieusement offert à la princesse Sonia Danidoff la carte énumérant toute la série des eaux minérales, se mêla à la conversation.

— Monsieur, déclara-t-il, a parfaitement raison, et je suis, en effet, de cet avis, qu'un détective, fût-ce même Tom Bob, doit, en certaines circonstances, tenir sa personnalité secrète. Dans d'autres cas, toutefois, il est bon qu'il se fasse connaître, et c'est ce qui explique pourquoi Tom Bob a cru devoir d'une part rester incognito à bord, alors que de l'autre il informait la presse française, par la télégraphie sans fil, de sa prochaine arrivée à Paris.

On regarda ce voyageur. C'était un des passagers de *La Lorraine*. Il portait une quarantaine d'années. Son teint brique ressortait d'autant mieux que ses cheveux étaient argentés. À la boutonnière, il arborait un drapeau américain en porcelaine émaillée.

On le considéra quelques instants, cependant qu'il s'était replongé le nez dans son assiette, sans faire attention à la curiosité qu'il provoquait.

Un voyageur qui se trouvait en face de lui, un jeune Français monté au Havre, lui adressait à ce moment la parole :

— Pardon, monsieur, dit-il, mais Tom Bob prétend opérer en France l'arrestation de Fantômas... c'est bien osé !

L'homme aux cheveux argentés considéra l'adolescent, puis il

répondit simplement :

— C'est américain, monsieur, et cela suffit.

— Bien parlé, monsieur ! s'écria un gros homme joufflu, Hamilton Gold, Californien richissime.

Sir Carnevie sourit silencieusement, cependant que lady Marlston, amusée par la conversation, suggérait :

— Peut-être Tom Bob était-il l'un des « stewards » du bar, ou cette vieille dame à perruque blanche, qui représenterait une couturière de Paris...

— Ou encore le capitaine... pourquoi pas ?... pendant que vous y êtes, chère madame ? dit Sonia Danidoff.

Puis, comme les cigares s'allumaient, la plupart des dames regagnèrent leur compartiment.

Ascott, Carnevie, Hamilton Gold avaient suivi hors du wagon lady Marlston et la princesse Sonia Danidoff. Puis, derrière eux, s'était levé l'homme aux cheveux argentés.

Les conversations continuaient dans les couloirs du train.

Sir Carnevie demanda la permission de fumer une cigarette.

Voyant que Sonia Danidoff allait en faire autant :

— Voulez-vous du feu ?

— S'il vous plaît.

— Ah ! sapristi ! s'écria le milliardaire, en voilà une malchance, je croyais avoir mon allumeur dans mon gousset, et je ne le retrouve plus... j'ai dû le laisser dans ma valise...

Une voix railleuse se fit entendre derrière lui.

— Ne vous l'aurait-on pas pris, plutôt, monsieur ?

Carnevie se retourna : c'était l'homme aux cheveux argentés.

Sans paraître se soucier de l'étonnement qu'il provoquait, le personnage poursuivit :

— Vous n'ignorez pas que les trains de luxe, comme celui-ci, sont fréquentés par des pickpockets, et que ceux-ci se font un plaisir de dépouiller les voyageurs, même des objets de peu de valeur, pour se faire la main...

Carnevie ne savait quoi répondre. Lady Marlston eut un rire nerveux. La princesse Sonia Danidoff, dont les lèvres tremblaient un peu, murmura :

— Bah ! nous ne devrions pas avoir peur puisque Tom Bob est avec nous... mais est-il vraiment avec nous ?

— Ah ! s'écria Gold, je suis prêt à parier que oui...

— Allez-vous nous le montrer ? demanda M. Marlston.

— Eh ! peut-être... pourquoi pas ?

Ascott désignait dans le compartiment des fumeurs, à l'extrémité du wagon, un voyageur qui sommeillait :

— Peut-être est-ce ce monsieur...

— C'est manquer de réflexion, déclara l'homme aux cheveux argentés. Un détective ne dort pas, en outre, c'est un Français, c'est un officier, je dirai même un officier de l'armée active...

— Et à quoi reconnaissez-vous cela, monsieur, demanda Sonia Danidoff.

— Rien n'est plus simple, madame. Voyez, d'abord, dans ce filet au-dessus de lui, ce paquet de cannes, de parapluies, où se trouve quelque chose de long dans un étui de serge verte : c'est un sabre, le sabre d'un officier... Les cheveux sont aplatis sur une ligne circulaire, ils se relèvent naturellement un peu en dessous, à la hauteur du haut de l'oreille... Ce monsieur porte d'ordinaire un képi... Considérez, enfin, indépendamment de sa moustache, seule barbe qu'il se permette, cette teinte bronzée de peau, qui s'arrête net au niveau du col... voilà un homme habitué à vivre au grand air ; je crois mon diagnostic exact, qu'en pensez-vous ?

— Moi, je pense, monsieur, déclara Gold, que pour camper un tel raisonnement, avec une netteté si précise, il n'y a qu'un homme au monde : Tom Bob.

— Vous avez raison, dit l'homme aux cheveux argentés, je suis Tom Bob...

Mais déjà Tom Bob, en parfait homme du monde, offrait ses hommages à la princesse Sonia Danidoff :

— Nous avons, disait-il, princesse, de bons amis communs, le comte et la comtesse Karenisky. Je les ai beaucoup connus pendant un séjour à Saint-Pétersbourg, j'ai même eu l'occasion de rendre un petit service...

— ... Au moment des nihilistes, n'est-ce pas ?

— En effet.

— J'habitais à Paris, à cette époque, déclara la princesse, et je n'y étais guère plus heureuse que ma pauvre amie...

— Je sais, murmura très bas Tom Bob, je sais...

Mais Hamilton Gold intervint :

— Alors, demanda-t-il, puisque vous nous connaissez tous, vous étiez vraiment à bord de *la Lorraine* ?

— En voulez-vous des preuves ? Vous habitiez la cabine de luxe N ° 127. La princesse Sonia Danidoff avait un appartement côté bâbord. Nous avons bénéficié d'une traversée excellente. Toutefois, le soir du deuxième jour, un gros grain est survenu vers six heures. On a craint le mauvais temps pour le lendemain. Est-ce exact ?

— C'est très exact ! s'écria Carnevie.

— Mon Dieu ! dit lady Marlston, si Fantômas était dans ce train ! s'il savait que vous vous y trouvez, monsieur Tom Bob, il nous ferait sauter.

— Ce serait assez naturel de la part de Fantômas, madame, dit Tom Bob, mais, pour certaines raisons, j'aime à croire que nous n'avons rien à redouter.

Le jeune Français qui, quelques instants auparavant, avait interpellé Tom Bob, revenait précisément du wagon-restaurant, un gros cigare aux lèvres, l'œil brillant, le chapeau sur le coin de l'oreille.

— D'abord, fit-il d'une voix narquoise, M. le détective a beau jeu, Fantômas est en prison. Mais puisque M. Tom Bob est si fort, il faut espérer qu'il le rencontrera tout de même et finira par l'arrêter...

— Ah ! mais c'est extraordinaire, interrompit Ascott, je ne peux pas retrouver mon portefeuille...

Tom Bob eut un tressaillement.

— Cherchez bien, monsieur, cherchez encore. Ce que vous venez de dire est trop grave. Il faut être sûr...

Ascott palpait son vêtement sur toutes les faces.

— Positivement, poursuivit-il, mon portefeuille a disparu. Ce n'est pas que j'aie beaucoup d'argent dedans, mais enfin c'est désagréable...

Tom Bob, négligemment, alluma une cigarette.

— Du moment qu'il est acquis que votre portefeuille a disparu, il ne va plus s'agir, monsieur, que de le retrouver. Ce n'est peut-être pas très difficile...

Les regards se tournèrent, très étonnés, vers Tom Bob.

Il continua :

— Un détective, surtout un détective américain, se doit de

découvrir dans une assistance quelle qu'elle soit, et dès le premier coup d'œil, les pickpockets.

Le jeune Français s'amusait énormément des propos sentencieux que tenait le détective américain.

— Et à quoi les reconnaissez-vous ? interrogea-t-il.

Tom Bob le toisa des pieds à la tête, resta quelques instants sans répondre.

— Aux chaussures, dit-il.

On s'esclaffa.

Décidément, Tom Bob était un compagnon de route original et distrayant.

Le détective américain pérorait :

— Les pickpockets des trains de luxe, déclara-t-il, ont cela de commun avec les agents de la Sûreté française qu'ils sont dans l'ensemble mal chaussés. Chez les uns, comme chez les autres, en général rien ne cloche dans la tenue. Chapeau sorti de chez le bon faiseur, vêtement d'une coupe irréprochable, cravate élégante, mains soignées : tout révèle l'homme du monde, mais il y a un détail, la chaussure...

Tom Bob s'interrompit et, s'adressant au jeune Français :

— Monsieur, voulez-vous me permettre de vous demander votre profession ?

— Monsieur, s'il me plaisait de ne rien vous dire, je ne vous dirais rien... Mais je n'ai pas à le cacher : je suis étudiant... étudiant en médecine, voilà !

Tom Bob, assurément, déplaisait à son jeune interlocuteur puisque celui-ci, brusquement, lui tourna la tête, quitta le compartiment.

Soudain le train fut plongé dans le noir, la voie, qui venait de longer la Seine aux environs de Bannières, s'engouffrait dans un tunnel.

— C'est extraordinaire que ce wagon ne soit pas éclairé..., dit la princesse.

— Prenez garde, mesdames, dit Bob, faites attention, messieurs... cette obscurité est absolument anormale, elle résulte sûrement de la volonté d'un malfaiteur. Protégez vos bijoux, surveillez vos poches...

Quelques minutes plus tard, le train réapparut en pleine lumière, poursuivant sa course à travers la campagne.

— Mon sac, gémit lady Marlston, qu'est devenu mon petit sac ? mais c'est épouvantable... véritablement cette France est une forêt...

— Je croyais que tout à l'heure Tom Bob plaisantait, mais je commence à comprendre que non..., dit Carnevie.

— Parbleu ! poursuivit Ascott, j'en sais quelque chose.

Le détective américain se mordait les lèvres, énervé ; machinalement il alluma une cigarette, puis la jeta, en alluma une autre.

Un contrôleur passa dans les compartiments.

— Les billets, s'il vous plaît, messieurs et dames, tickets, please...

Deux voyageurs ne pouvaient fournir leurs coupons : Ascott et lady Marlston.

Le groupe du couloir, qui connaissait la disparition bizarre du portefeuille de l'Anglais et du réticule de l'Américaine, apostropha l'employé de la Compagnie, se plaignit des vols, réclama la protection de la justice française, menaça des représailles les plus terribles... Le contrôleur n'y comprenait rien et ne retenait qu'une chose, deux voyageurs voyageaient sans billets.

La discussion menaçait de tourner mal. Tom Bob s'interposa :

— Monsieur l'employé, déclara-t-il, voulez-vous être assez aimable pour accorder quelques instants de répit à ce monsieur et à cette dame ? Leurs billets ne sont pas perdus, mais simplement égarés... égarés dans la poche de quelqu'un d'autre... il suffit, n'est-ce pas, que ces billets vous soient remis avant l'arrivée à Paris ?... Je vous garantis qu'ils le seront.

— Ça va bien, dit l'employé, nous verrons ça à Asnières.

Ascott allait presser Tom Bob de questions, mais celui-ci l'interrompait du geste :

— Attendez, fit-il, je crois que l'on ralentit.

Le convoi venait de s'engager dans la forêt de Saint-Germain. De part et d'autres, de grands bois bordaient la voie. Soudain, le détective bondit.

La portière qui faisait communiquer le couloir avec la voie venait d'être ouverte de l'intérieur du wagon.

Si rapide qu'avait été ce mouvement, vraiment suspect, Tom Bob l'avait prévenu, il appréhendait au collet celui qui allait sauter.

— Ah ça ! mon jeune ami, fit-il sans le lâcher, vous voulez nous fausser compagnie. Ce n'est pas gentil...

— Lâchez-moi, nom de Dieu ! lâchez ou je vous crève !

Mais Tom Bob eut un sourire.

— Me crever, dit-il, avec quoi ? avec votre revolver ?... fouillez donc dans votre poche de la main qui vous reste libre, mon brave petit monsieur, vous verrez que votre arme ne s'y trouve plus.

L'individu surpris par le détective américain eut un rôle d'épouvante. Obéissant machinalement, il fouillait sa poche. Tom Bob avait raison, son revolver ne s'y trouvait plus.

— C'est moi qui vous l'ai confisqué, dit le policier, vous êtes trop jeune pour vous servir de ces armes-là...

L'être arrêté dans sa fuite s'était jeté à terre, espérant se dégager ainsi de l'étreinte de Tom Bob.

Le détective, froidement, continuait à lui tordre le bras.

— Ah ! saloperie ! Bon Dieu de sort, jurait l'autre.

Au bruit de la lutte, quelques personnes accoururent. Carnevie, Ascott étaient au nombre des premières...

Dans l'espace d'un instant, ils avaient compris ce qui se passait et, d'un hurrah formidable, ils saluaient le beau geste que venait de faire leur compatriote qui, tout simplement, avec une perspicacité extraordinaire, avait découvert dans la foule des voyageurs, le coupable. On le reconnut : c'était le jeune Français qui s'était donné pour étudiant.

Un quart d'heure plus tard, le détective Tom Bob le dernier, descendait du compartiment avec sa capture.

Au commissariat spécial, on passa les écritures réglementaires pour l'arrestation du pickpocket.

— Monsieur le commissaire ?...

— Eh bien ! qu'y a-t-il, brigadier ?

— Il y a, monsieur le commissaire, que l'individu arrêté est connu.

— Par qui ?

— Par Noirot, l'agent des brigades des recherches...

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Un repris de justice, on ne sait pas comment il s'appelle, mais dans la pègre il est connu sous le nom de Beaumôme...

11 – UN MANIAQUE

Il y avait déjà quelques minutes que Tom Bob était entré dans le hall du Terminus. Il avait fait déposer ses bagages dans un coin, soldé le facteur qui s'était chargé du transport de ses colis, maintenant il hélait une des employées :

— La clef de la chambre 142, mademoiselle ?

— La chambre 142, retenue par M. Tom Bob ? répondit la préposée, vérifiant son livre.

— Oui, mademoiselle.

— Vous êtes M. Tom Bob ?

— Je suis M. Tom Bob.

La jeune femme, le doigt sur un timbre, appela l'un des valets de chambre.

— Menez monsieur à la chambre 142.

L'homme s'empressa, guida Tom Bob vers la cage de l'ascenseur.

— Si Monsieur veut monter ?

Tom Bob secoua la tête :

— Je ne prends jamais l'ascenseur, mon ami. Menez-moi par l'escalier.

Surpris, le valet de chambre se mit à grommeler. Tom Bob ajouta :

— Je ne prends jamais les ascenseurs, mon ami, parce que les ascenseurs sont dangereux... « pour moi ».

Cependant, le garçon, renonçant à comprendre la répulsion que semblait manifester ce monsieur pour un appareil d'usage courant, n'insista pas.

— L'escalier est par ici, monsieur, dit-il. Monsieur n'a pas besoin tout de suite que je monte l'un de ses colis ? Les gros bagages vont être apportés à Monsieur dans quelques minutes par le monte-charge.

— Je n'ai besoin de rien.

Précédé du domestique, Tom Bob traversa le hall. Il allait mettre le pied sur la première marche de l'escalier lorsqu'il s'arrêta.

Depuis quelques minutes, Tom Bob avait remarqué l'insistance avec laquelle un personnage, assez voisin de lui, le dévisageait. Or, au moment où il passait devant lui, il lui avait semblé que cet homme

avait esquissé un vague mouvement, comme s'il avait eu l'intension de l'aborder, et avait brusquement changé d'avis.

Tom Bob ne s'était pas trompé.

En se retournant, il vit que l'individu souriait, saluait, cette fois, puis s'avancait vers lui.

C'était un tout jeune homme, vingt-cinq, vingt-six ans, vêtu de misérables vêtements, coiffé d'une casquette plate, l'aspect en somme d'un pauvre bougre. Avec une correction parfaite, il s'approcha du détective et demanda :

— Monsieur Tom Bob, je crois ?

— Vous désirez ?

Le jeune homme sourit. Et, pourtant, il insista :

— C'est bien à monsieur Tom Bob, détective américain, que j'ai le plaisir de parler ? Je désirerais, monsieur, vous entretenir quelques minutes, et je désirerais avoir cet entretien avec vous le plus rapidement possible.

— Vous êtes ?

— Je suis un ami de quelqu'un qui vous connaît, qui a eu souvent l'occasion de m'expliquer quelques-uns de vos exploits, qui, je n'en doute pas, m'autoriserait à invoquer son nom pour obtenir l'entretien que j'ai l'honneur de solliciter de votre bienveillance...

— Je n'ai pas d'ami en France.

— Si ! un au moins : Juve.

— Venez, monsieur.

Puis, sans une parole de plus, tournant le dos au jeune homme, le précédant sans s'excuser, avec une incorrection tout américaine, il commença à monter l'escalier.

— La chambre 142... voilà, monsieur. Vos bagages, dans dix minutes, seront chez vous.

Tom Bob interrompt le garçon. Il lui posa la main sur l'épaule et déclara :

— Mes bagages dans une heure, et pas avant... je tiens à n'être pas dérangé.

— Ici, la sonnette pour appeler, poursuivit le garçon, un coup pour le garçon affecté au service de votre chambre, deux coups pour la femme de chambre... Le robinet d'eau froide, robinet d'eau chaude. Le

commutateur est à la tête du lit...

Alors, Tom Bob eut cette question bizarre :

— Depuis combien de temps, dites-moi, le voyageur qui habite la chambre située juste au-dessus de la mienne est-il descendu à l'hôtel ?

— Je n'en sais rien, monsieur, mais pourquoi ?

Tom Bob le poussa doucement dehors.

— Cela m'intéresse infiniment. Il est maintenant 7 heures 20, vous ferez en sorte de me donner ce renseignement à 8 heures 20, dans soixante minutes, quand on me portera mes bagages. Allez !

Et, le garçon parti, la porte refermée, Tom Bob, enfin, se retourna vers l'inconnu qui le regardait :

— Vous m'excuserez, dit-il, mais, avant de vous écouter, j'ai un petit travail à faire.

— Je vous répète, que ce que j'ai à vous dire est urgent.

Mais Tom Bob sourit et, lui coupant la parole :

— Il y a quelque chose de beaucoup plus urgent, monsieur Jérôme Fandor.

Puis, comme le journaliste sursautait en s'entendant nommer, Tom Bob, de la main, toujours calme, lui fit signe de ne pas l'interrompre.

— ... Quelque chose de beaucoup plus urgent, vous dis-je. Voulez-vous avoir la bonté de m'aider.

De plus en plus étonné, Fandor fit « oui » de la tête.

— Alors, poursuivit Tom Bob, voici ma façon d'opérer... Voyons, d'abord, j'enlève mon chapeau... oui... ensuite je mets ma chaise contre le mur... parfaitement. Je m'assois sur cette chaise... Vous avez un crayon, monsieur Fandor ?

— J'ai un crayon, monsieur.

— Très bien. Voulez-vous le prendre et faire un trait sur... sur la porte, tenez, à la hauteur exacte du sommet de mon crâne ?

Fandor s'exécuta, ahuri.

— Il est fou, pensait-il, archifou, ce bonhomme-là...

— C'est, voyez-vous, que je déteste les choses hautes...

Et, tandis qu'il prononçait ces mots, Tom Bob se levait, s'agenouillait sur le sol, renversait la chaise sur laquelle il s'était assis quelques minutes avant, puis tirait de sa poche un couteau de chasse.

— N'ayez pas peur, monsieur Fandor, je ne vais pas ouvrir la lame de ce coutelas... C'est la scie qui m'est nécessaire.

— Faites, monsieur, faites ! protestait Fandor. Ne puis-je vous aider ?

— Non pas, c'est l'affaire d'un instant...

Et, comme s'il accomplissait un acte des plus naturels, Tom Bob, toujours à genoux sur le parquet, se mit à scier les pieds de la chaise.

— J'ai horreur des choses hautes, c'est pourquoi je scie les pieds de celle-ci et la transforme en chaise basse. J'en serai quitte pour payer...

Tom Bob venait en effet de raccourcir de vingt-cinq centimètres environ les pieds de sa chaise. Il retournait le meuble, s'asseyait, vérifiait lui-même qu'il était d'aplomb, puis, se levant, toujours sans mot dire, allait prendre sur le lit, occupant l'un des côtés de la pièce, un oreiller et un traversin qu'il jetait sur le sol, près du mur.

— Vous êtes jeune, monsieur Fandor, dit-il alors, vous n'arrivez pas de voyage. Vous n'êtes pas fatigué comme moi... et puis, je ne veux pas démolir tout le mobilier de l'hôtel... Bref, vous serez assez aimable pour vous asseoir sur ces coussins improvisés ?... oui ? en tailleur, s'il vous plaît...

Jérôme Fandor, obéissant à l'extraordinaire invitation de son interlocuteur, vint s'asseoir par terre. Tom Bob avait pris place sur le siège tronqué.

— Monsieur, déclara le journaliste, le nom que j'ai prononcé tout à l'heure, le nom de Juve, a dû vous renseigner sur l'objet de ma visite. Vous devez deviner...

— Non ! je ne sais rien, je ne devine pas...

— Vous avez pourtant deviné mon nom.

— Nullement ! J'ai déduit que vous étiez Fandor du fait que vous invoquiez Juve comme protection auprès de moi et, qu'à mon sens, il n'y a plus qu'un individu, vous, Fandor, qui commette cette imprudence d'invoquer Juve comme recommandation, alors que Juve passe généralement pour être Fantômas.

— Ah ! monsieur ! criait-il ; merci pour vos paroles. Vous ne croyez pas, n'est-ce pas, que Juve est Fantômas ?

Tom Bob reprit d'un ton très sec encore :

— Je crois que je vous avais dit de vous asseoir par terre. Vous vous levez, vous avez tort ; il faut faire ce que je vous demande ! n'y a

pas de « mais », c'est ainsi. Toutefois, laissons cela. Vous n'êtes pas venu me voir, j'imagine, pour le plaisir de me contrarier en restant debout ? Vous êtes venu pour me dire quelque chose ?

— Vous avez raison, monsieur, je suis venu pour vous dire quelque chose. Oui, je suis Jérôme Fandor.

— Pardon, mais comment m'avez-vous reconnu ?

— Mon Dieu, avoua Fandor en souriant de façon assez simple, les journaux, en annonçant, l'autre jour, votre sensationnelle arrivée, ont publié votre portrait qu'ils avaient à coup sûr dans leurs réserves de clichés. Je savais, d'autre part, que vous débarquiez par la « Lorraine ». J'étais à l'arrivée du train transatlantique, je vous ai suivi du commissariat où vous êtes entré, je ne sais pourquoi, jusqu'à cet hôtel, et...

— Bien, bien... Donc, vous veniez me dire ?

— Monsieur, reprit Fandor, vous avez porté un défi à Fantômas. Fantômas est en train de terroriser Paris.

— Je connais son défi à la Chambre... Passez.

— Bon. Mais Fantômas a commis des crimes que vous ignorez. Hier, un ministre a été tué...

— Je sais.

— Déjà ?

— Déjà... les journaux achetés à Rouen.

— Vous savez, alors, qu'avant-hier, Fantômas assassinait trois agents en s'arrangeant pour faire croire que j'étais le coupable ?

— Non. Cela, je l'ignorais.

— Voici l'affaire, en ce cas.

Fandor raconta clairement, succinctement, son extraordinaire aventure. Il acheva son récit en disant :

— Ce qui fait, monsieur, qu'à l'heure actuelle, non seulement la personnalité de Fantômas épouvante Paris, mais encore que l'opinion m'accuse d'être complice de Fantômas, ou même d'être Fantômas.

— S'il vous plaît, couchez-vous donc plutôt sur le sol, au lieu de rester accroupi ?

Et comme Fandor le regardait, presque épouvanté, le détective expliquait :

— Ma manie... ma manie... Ne vous en inquiétez pas. Vous disiez, monsieur Fandor, que l'on vous prenait pour Fantômas ? Pourtant,

Fantômas est en prison, on croit communément que c'est Juve, je pense ?

— On le croit sans le croire, monsieur. Maintenant, en présence des faits nouveaux, on doute... Moi, je n'ai jamais hésité à cet égard. Je sais que Juve est Juve, monsieur Tom Bob, vous le savez aussi...

Tom Bob, approuva encore :

— Parfaitement. De réputation je connais très bien Juve. Mieux encore, j'ai eu l'occasion de faire quelques enquêtes, d'accord avec lui. Je sais qu'il n'est pas Fantômas... Si Juve était Fantômas, les crimes actuels ne pourraient se commettre... Mais que vouliez-vous me proposer ?

— C'est plus qu'une proposition, monsieur, que je venais vous faire... J'ai décidé de venir vous donner un moyen, dès votre arrivée, d'impressionner la police.

— Je ne vous comprends pas.

— Je m'explique... Réussissez une arrestation, monsieur Tom Bob, une arrestation difficile, dans les vingt-quatre heures de votre arrivée à Paris, et vous allez être immédiatement le roi du jour. On ne pourra plus, en haut lieu, affecter d'avoir à votre égard l'indifférence que va certainement manifester la police française, vexée que vous veniez à son secours. Une arrestation sensationnelle, créée, louangée par les journaux, vous imposera, donnera du poids à votre déclaration, lorsque vous viendrez affirmer ce que j'espère que vous affirmerez : Juve n'est pas Fantômas !

— Et cette arrestation, monsieur Fandor ?...

— Cette arrestation, je viens vous l'indiquer.

Tom Bob, rapide comme la pensée, quitta sa chaise, tomba à genoux, prit le journaliste par la taille et de force le renversa sur le sol.

— Mais restez donc couché, dit-il d'une voix de colère. Vous n'avez donc pas de nez ?

— Pas de nez ?..

Déjà Tom Bob s'était rassis sur sa chaise écourtée.

— Excusez-moi, fit-il, ma manie... Vous disiez ?

Fandor décida de ne plus s'étonner de rien, et surtout de ne plus bouger.

— Cette arrestation, reprit-il, cette arrestation sensationnelle qui est nécessaire pour vous imposer, je viens vous donner les moyens de

l'effectuer. Il y a quelques jours, un malheureux garçon de recette a été assassiné dans la maison de M. Moche. Cette maison, où, je viens de vous le raconter, j'ai été moi-même victime d'une attaque. La police, à l'heure actuelle, n'a pu retrouver encore ni le corps de la victime, ni son assassin. Son assassin, je le connais, ce ne peut être que M. Moche...

— M. Moche ?

— Oui.

Fandor fit, en détails, le récit de la façon dont il avait connu le mystérieux agent d'affaires.

— Il y a d'ailleurs une charge accablante. Tandis que j'étais emprisonné dans la lanterne où Fantômas m'avait couché, j'ai vu les agents retrouver dans le grenier un bouton de la livrée du garçon de recette disparu.

Tom Bob hocha la tête.

— Ce que vous dites est intéressant, fit-il, très inté...

Mais, lui coupant la parole, nette encore qu'assez sourde, une détonation éclata dans la chambre !

Des fragments de plâtre, des morceaux de boiserie se détachèrent du mur criblé de trous... Dans la pièce, une fumée intense, âpre, une fumée à odeur de poudre se répandit en lentes volutes bleuâtres...

Puis une seconde, un silence. Tom Bob, très calme, acheva le mot commencé :

— ... Très intéressant, ce que vous me racontez... Maintenant, monsieur Fandor, vous pouvez vous lever.

À la porte de la chambre, pourtant, des coups retentissaient. Un garçon s'informait :

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? Un accident ?...

— Non, déclarait Tom Bob sans ouvrir, un incident... En me faisant la barbe, je viens de faire éclater un réchaud... Dites qu'on monte mes bagages dans une heure et demie seulement.

La voix du détective était si calme que le garçon n'insista pas.

Aussi bien, dans le brouhaha de l'hôtel, la détonation avait dû passer presque inaperçue.

Le garçon parti, Tom Bob reprenait en se levant :

— Vous comprenez pourquoi je tenais à ce que nous soyons assis aussi bas que possible ?

— Je ne comprends rien du tout, dit Fandor.

— Eh bien ! regardez le trait de crayon...

Fandor retint mal une exclamation :

— Fichtre ! ce trait est juste dans la zone d'explosion de cette bombe...

— Ce n'est pas une bombe.

— Pas une bombe ? quoi donc, alors ?

— Un coup de fusil de Fantômas.

Le calme de Tom Bob était si merveilleux, sa tranquillité si imperturbable, que Fandor eut presque honte d'être lui-même encore dans une extrême nervosité.

— Ah ça ! Vous aviez donc deviné ?...

— Je n'ai rien deviné, dit Bob. Je ne devine jamais, je déduis...

— Mais qu'aviez-vous déduit ?

— ... Et... j'observe...

— Mais, bon Dieu, quoi ?

— Était-il oui ou non logique que Fantômas fût ennuyé de mon arrivée ? Était-il oui ou non logique d'admettre que, sachant, comme tout le monde le sait, grâce à mes dépêches sans fil, que je me prépare à l'arrêter, était-il logique de supposer qu'il allait essayer de m'assassiner ?

— Logique, oui, mais comment avez-vous deviné ?

— J'ai induit que Fantômas, voulant m'assassiner, le ferait le plus rapidement possible. Qu'en conséquence, si je voulais échapper à ses manœuvres, il convenait de lui tendre un piège. Ce piège a consisté à retenir une chambre ici. Fantômas l'a su. Moi, d'autre part, je savais, en venant au Terminus, que j'allais être victime d'un attentat. Lequel ?... je me suis méfié de l'ascenseur... En entrant dans cette chambre, retenue d'avance, j'étais à peu près certain qu'il allait se passer quelque chose... quoi ? je me méfiais d'un gaz insufflé pendant la nuit, et c'est pourquoi j'ai questionné le garçon sur le locataire de dessus. Monsieur Fandor, je vous ai dit que vous n'aviez pas de nez ? C'est que je m'étonne que vous n'ayez pas senti, comme moi, dans cette pièce une vague odeur de brûlé, une odeur d'amadou brûlé...

— J'ai parfaitement senti cette odeur de brûlé, mais...

— Mais vous n'en avez rien induit ? J'ai induit, moi, qu'une mèche d'amadou brûlait... où ? le chercher était dangereux. Un mouvement

pouvait précipiter l'aventure... je me suis dit, monsieur Fandor : le geste naturel d'un voyageur qui entre dans une chambre est de s'asseoir. Donc, il est plus que probable que, si un coup de revolver doit être tiré, un coup de revolver ou un coup de fusil, ce coup de fusil doit être pointé à la hauteur de la tête d'un personnage assis sur une chaise... J'ai raccourci ma chaise pour être en dessous de la ligne de tir. Je vous ai fait asseoir par terre pour vous éviter d'être atteint.

— C'est digne de Juve.

— En effet, ce n'est pas trop mal. Maintenant inspectons le haut de cette armoire... Tenez !... qu'est-ce que je disais ?

Du chapiteau de l'armoire à glace, Tom Bob, grimpé sur une chaise, détachait une sorte de mitrailleuse faite de six canons de fusil maintenus les uns à côté des autres, et dont les gueules, disposées en éventail, menaçaient la pièce.

— Vous voyez, concluait le détective, c'est simple comme boujour...

Et comme Fandor demeurait muet, saisi d'admiration pour le flegmatique Américain qui venait ainsi d'échapper à un terrible assassinat, qui lui avait en même temps évité une mort abominable, Tom Bob reprenait :

— Passons aux choses sérieuses. Vous m'affirmiez tout à l'heure que M. Moche était coupable du meurtre du garçon de recette ? hum ! c'est douteux... Voyons, monsieur Fandor, parlez-moi un peu de son entourage.

— L'entourage de Moche est déplorable : je vous cite, tout d'abord, des bandits connus : le Barbu, le Tonnelier, le Bedeau, Émilet... des filles aussi, la grande Ernestine, la Panthère, la petite Nini, qui, je vous le disais tout à l'heure, a pour amant de cœur le souteneur Paulet, soi-disant maçon, travaillant même... à ses moments perdus... puisque je sais que Moche lui a fait faire récemment diverses besognes, Beaumôme, une autre crapule, une receleuse, la Toulouche...

Tom Bob, tout d'un coup, interrompit le journaliste :

— Je suis brisé de fatigue, dit-il, et je tombe de sommeil.. Ecoutez, monsieur Fandor, mon avis est qu'une enquête s'impose avant de rien décider... Je vous promets d'enquêter.

12 – UNE IDÉE DU PÈRE MOCHE

Ce matin-là, c'est-à-dire trois jours après l'arrivée de Tom Bob à Paris, le père Moche, aussi sale qu'à son ordinaire, était arrivé de fort bonne heure à son bureau de la rue Saint-Fargeau, où il n'avait pas paru depuis plusieurs jours. Ce qui, d'ailleurs, n'était pas fait pour étonner la concierge, le père Moche étant homme à caprices.

Le vieil agent d'affaires semblait guilleret.

Ayant dépouillé sa longue redingote pour enfiler un veston, et remplacé sur la perruque qui recouvrait son crâne son chapeau haut de forme par une calotte de velours, il se mit à trier son courrier.

Moche retint une lettre et lut :

« *Monsieur,*

« Je vous informe que je viens d'arriver à Paris et que je me présenterai mercredi matin à votre bureau. Vous m'avez obligé il y a quelque temps en me faisant une avance de fonds. Je viendrai donc vous rembourser... »

— Hé ! s'écria le père Moche, voilà une agréable surprise... pour une fois qu'un débiteur s'annonce sans se faire tirer l'oreille... Parbleu ! s'écria-t-il, c'est mon jeune ami Ascott... Ascott, l'Anglais neurasthénique, dont je n'avais plus entendu parler depuis fort longtemps, mais qui ne m'inspirait aucune crainte... Parbleu ! je savais bien qu'il était à Paris depuis quarante-huit heures.

Le père Moche ouvrit son coffre-fort, prit un registre qu'il feuilleta :

— Ascott, c'est bien cela... voici un an et demi que je lui ai prêté quinze mille francs. Si je ne me trompe dans mes calculs, il doit m'en rendre aujourd'hui vingt-deux mille... ah ! l'affaire n'était pas mauvaise...

Moche reprit la lettre :

— Ça, par exemple, c'est embêtant, murmura-t-il, maintenant qu'il n'a plus besoin de moi, il me méprise... il désire que nous rompions toutes relations... il se propose de ne plus jamais me revoir... ah ! mais non, pas de ça, Lisette... c'est au moment où la poularde devient grasse que j'irais me séparer d'elle ? Pas souvent !

Le vieil agent d'affaires en était là de ses réflexions, lorsqu'un coup violent frappé à sa porte le fit tressaillir.

— C'est Ascott, pensa Moche, dépêchons-nous...

Le bonhomme se précipita, tourna la clef dans la serrure, ouvrit toute grande la porte.

À sa surprise, il vit entrer, non pas l'élégant gentleman, mais une petite femme vêtue d'un peignoir à fleurs, les cheveux défaits, les pieds nus chaussés dans de vieilles sandales, Nini Guinon :

— Eh bien ! s'écria la gamine. Vous pouvez dire que vous jouez la Fille de l'Air... toujours sorti.

— Nini, tu pourrais être plus polie.

Nini Guinon bondit :

— Vous en avez un culot, vous !... n'empêche que si vous n'aviez pas barboté tout l'argent dans la sacoche du macchabée, c'est moi qui aurais le pèze à c'te heure-ci ; et comment que je me serais cavallée !...

« C'est pas tout ça, reprit la pierreuse, il faut me tirer d'affaire, père Moche... d'ailleurs, c'est bien simple : si vous ne marchez pas, je m'en irai casser le morceau aux « curieux » de la Préfectance...

— Tu ne feras pas ça, Nini t'es bien trop gentille...

— Je ferai comme je vous le dis.

— Mais enfin, de quoi qu'il retourne ?

— De quoi qu'il retourne ? reprit la pierreuse, c'est clair comme de l'eau de Seine... J'ai le trac d'être poissée, et on va l'être sous peu si ça dure... D'abord j'en ai assez de vivre avec le Paulet... il me fait peur, c't'homme-là ! Depuis que je l'ai vu démolir le garçon de recette, j'ai la crainte qu'il me fasse mon affaire... Il finira mal... Si jamais les flics l'interrogent un peu serré, il n'aura pas assez d'aplomb pour les endormir... et alors nous sommes tous frits.

— Hélas ! murmura hypocritement le père Moche, que veux-tu que j'y fasse, Nini ? Ces histoires-là, ça ne me regarde pas... Vous avez assassiné un homme, l'argent volé a disparu, tu entends bien, disparu, personne ne peut dire où il est... Par conséquent, débrouillez-vous !

Mais Nini ne l'entendait pas ainsi. Elle s'approcha du père Moche et, de son poing menu, menaçant la figure ridée du vieil homme :

— Aussi vrai que je m'appelle Nini, jura-t-elle, si jamais on se fait ramasser pour cette affaire-là, je te jure bien, père Moche, que tu y laisseras toutes les plumes de ton sale plumage... au lieu que, si on s'arrange...

— Si on s'arrange ?...

— Eh bien ! si on s'arrange en cas de vilaine histoire, nous serons deux, vous et moi, à dire que nous ne sommes pour rien et que c'est

Paulet qui a fait le coup tout seul... Voilà !

— Mais, au fait, ton idée n'est pas mauvaise, ma petite Nini. Seulement, que vais-je faire de toi ?

Les yeux au plafond, Nini rêvait tout haut :

— J'ai comme l'impression qu'avec toutes les affaires nouvelles, Paulet va écoper. D'abord, c'est le journaliste Fandor qui attire l'attention sur la maison. Puis on trouve le bouton de la livrée du macchabée dans le grenier... Fandor disparaît. Tom Bob arrive... Conclusion de tout cela... la petite Nini en a soupé, il faut qu'elle se débine, et à cent à l'heure... et il faut que le père Moche, qui est loin d'être une foutue bête, lui trouve une situation, de préférence dans la haute, pour la mettre à l'abri des embêtements futurs... Ça colle ?

Moche allait répondre, lorsque soudain le carillon de la sonnette retentit.

— Qui vient là ?

— Il est neuf heures, dit Moche, c'est sûrement un client qui m'a donné rendez-vous... Je vais le faire entrer dans le salon. Tu te débines pendant que je le reçois.

Moche ne s'était pas trompé.

En allant ouvrir, il se trouvait, en effet, en présence d'Ascott.

— Si milord veut se donner la peine de passer dans mon salon de réception ? dit le père Moche.

— Je ne suis pas lord Ascott, monsieur Moche. Je suis Ascott, tout court, le titre de lord appartient à mon père.

— Hé ! hé ! un père... ça peut mourir un jour !

— Je vous interdis de parler de mon père, monsieur, et, d'ailleurs, je suis cadet dans ma famille... le lord, ce sera mon frère aîné.

— Mais supposez qu'il vienne à mourir aussi...

M. Ascott frappa du pied nerveusement et, foudroyant du regard le vieil usurier :

— Il suffit, monsieur, réglons nos comptes.

Le père Moche, toutefois, s'était éclipsé.

— Permettez-moi, cher monsieur, noble seigneur, respecté gentleman, de vous imposer l'ennui d'attendre quelques instants, mais j'ai dans mon bureau un très gros client... Il faut que j'en termine avec lui... de grâce, permettez-moi...

— Finissez, déclara Ascott, et dépêchez-vous.

Le vieux bandit retourna aussitôt dans le bureau, où se tenait toujours Nini qui, respectant la consigne, n'avait pas bronché.

Moche revenait vers elle avec un air rayonnant.

Il l'appela à voix basse :

— Viens ici, petite...

Moche soudain, prenant Nini aux épaules, la regarda dans les yeux, l'air inspiré :

— Nini ! s'écria-t-il, j'ai une idée lumineuse et, pour peu que tu ne sois pas trop maladroite, nous allons faire à nous deux quelque chose d'épatant. Nini, j'ai là à côté une poire mûre... c'est ton affaire... va s'agir de la cueillir... seulement, écoute bien, je te donne dix minutes pour aller te nipper, non pas comme une grue, mais comme une fillette pure... Tire tes cheveux, ne mets pas de chapeau, prends ta robe la plus simple, baisse les yeux, prends un air modeste et rappelle-toi de ce que tu étais, il y a un an : une brave petite fille sage qui habite chez sa mère, et vient tout juste de terminer son catéchisme de persévérance...

— Ça colle, dit Nini.

Puis, souple et légère, elle s'envola. Moche, alla chercher son client et le fit entrer dans le bureau.

— Moche, déclara Ascott, voici vos vingt-cinq billets de mille francs. Vous allez me donner un reçu.

— Mais certainement, mon noble seigneur.

Moche faisait l'ignorant.

— Est-ce donc vingt-cinq mille francs ?

— Vingt-cinq mille, oui, répétait Ascott.

En réalité, c'était trois mille de moins, mais le vieux bandit se gardait bien de le rappeler.

— Je me suis laissé dire, déclarait le père Moche, que vous veniez de vous rendre acquéreur d'un délicieux petit hôtel, rue Fortuny ?

— Comment le savez-vous ?

— Peuh ! fit Moche, on sait à peu près tout ce qui se passe...

— Vraiment ! fit Ascott, peu convaincu.

— C'est sans doute pour faire un joli nid à une maîtresse de luxe que vous avez acheté cette merveille d'hôtel... j'ai entendu dire qu'un certain M. Ascott, ici présent, était fort épris d'une certaine princesse russe, nommé Sonia Danidoff, et avec laquelle il a fait la traversée

d'Amérique à bord de la Lorraine...

— Moche, vous êtes extraordinaire de tout savoir, mais vous retardez cependant, mon ami... Oui, je le reconnais, j'ai été très amoureux de la princesse Sonia Danidoff et j'espérais qu'en France elle consentirait enfin à m'accorder ses faveurs...

— Pauvre monsieur Ascott, murmura le père Moche.

Il ajoutait :

— Dire que cette princesse vous préfère un détective...

— Ah ça ! s'écria-t-il, ah ça ! mais vous savez donc tout ?

— Tout, non... mais des petites choses... Je tiens la princesse Sonia Danidoff pour n'avoir pas plus de cervelle qu'un oiseau. Il faut qu'elle ait l'esprit bien mal tourné pour vous préférer ce mouchard.

Ascott poursuivit d'un ton persifleur :

— Sans doute qu'elle espère qu'avec un amant policier elle sera guérie de sa crainte des cambrieurs... Quant à moi, je suis guéri aussi, voyez-vous ! Moche, je renonce aux grandes dames... Moi, je suis pour la vie tranquille, honnête, sérieuse...

Moche l'interrompit soudain :

— Je vous demande pardon, on a frappé.

Le vieil agent d'affaires alla ouvrir. Ayant ouvert, il simula une surprise sincère.

Levant les bras au ciel et s'exprimant assez haut pour être entendu d'Ascott, il s'écria :

— Ah ! par exemple, quelle bonne fortune ! Te voilà, ma petite Nini ?... comment va ma chère sœur, ta mère ? M'apportes-tu de bonnes nouvelles ?

En comédienne consommée, Nini se dressa sur la pointe des pieds, passa ses bras autour du cou du vieux bandit et lui baisa le front, avec une tendresse respectueuse.

La maîtresse de Paulet avait fort bien compris les instructions du père Moche. Elle avait une mise modeste et décente : le cachet et le charme, jeune, frais et pur, d'une honnête petite ouvrière parisienne, comme il en pullule dans la Capitale.

Du ton d'un père, fier de sa progéniture. Moche se tourna vers Ascott :

— Permettez-moi, dit-il, monsieur et cher client, de vous présenter ma jeune nièce Eugénie Guinon... une bonne petite ouvrière qui gagne

actuellement ses trois francs par jour. C'est à peine si elle a seize ans... mais elle est grande, n'est-ce pas, pour son âge ?

Ascott s'inclina et murmura :

— Elle est charmante.

Moche poursuivait :

— Voyons, ne sois pas intimidée... Dis bonjour au monsieur... tends-lui la main.

Nini baissa les yeux et laissa Ascott emprisonner sa menotte dans ses doigts nerveux qui la conservaient un instant, peut-être plus que de raison.

Mais le père Moche, en brave oncle, avait souci de ne point faire perdre de temps à sa nièce.

— Ma chère petite enfant, déclara-t-il en faisant claquer un gros baiser sur sa joue, je suis bien content de t'avoir vue... mais tu as du travail à faire ?

— Oui, poursuivit Nini d'une petite voix flûtée, il faut que j'aille livrer un corsage à une dame du troisième et puis que j'aille ensuite aux assortiments dans le quartier de la Bourse, mais je venais te demander, mon bon oncle, de venir dîner ce soir à la maison...

Nini, en se retirant, esquissa une révérence, cependant qu'Ascott, les yeux brillants, s'inclinait très bas.

— Monsieur Moche..., dit Ascott, après un silence.

— Monsieur et cher client ?...

— Monsieur Moche, poursuivit en hésitant Ascott, vous avez là une nièce... qui est joliment gentille.

— Hé ! hé ! elle a de beaux yeux, mais c'est l'âge ingrat... quand elle se sera faite, sa digne mère et moi nous lui trouverons un bon mari...

— Moche, interrompit Ascott, faites-moi connaître votre nièce.

— Mais, vous la connaissez, puisque je vous l'ai présentée.

— Vous êtes un peu bête, monsieur Moche, ou alors trop intelligent... Ce n'est pas de cette façon-là que je veux la connaître, moi... votre nièce me plaît. À l'heure actuelle je n'ai pas de maîtresses...

L'agent d'affaires bondissait en arrière, feignait l'indignation la plus outrée :

— Ah ! monsieur... monsieur... s'écria-t-il, monsieur et cher

client... non, véritablement, je n'aurais jamais cru cela de vous... Certes, je ne suis pas riche et la petite Nini n'a pour tout capital que sa vertu et sa beauté... mais, sur le bon Dieu, je vous le jure, jamais je ne consentirai à un marché pareil...

Ascott insista :

— Je vous prends, monsieur Moche, pour quelqu'un d'intelligent... Allons, voyons, moi ou un autre... qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

— Mais, monsieur... monsieur et cher client, pas plus vous qu'un autre. Ma nièce est une enfant, et honnête, sage, vertueuse, je ne voudrais pour rien au monde...

— Voyons, combien ?

Moche parut écrasé par l'injure :

— Mais qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour qu'il permette qu'on me traite de cette façon ? Je ne suis qu'un pauvre avocat, et ma petite nièce n'est qu'une humble ouvrière, mais nous sommes des gens dignes du plus grand respect...

À travers ses doigts écartés, le vieux bandit n'avait pas perdu un seul des mouvements d'Ascott.

Or, celui-ci, le laissant égrener son chapelet de lamentations, avait brusquement quitté la pièce dont il refermait avec fracas la porte derrière lui.

C'était bien ce qu'espérait Moche.

Il comptait que l'Anglais, voyant qu'il n'y avait rien à faire avec l'oncle, allait s'efforcer de rejoindre la nièce, avant qu'elle quittât la maison.

Moche, étouffant le bruit de ses pas, alla jusqu'à l'entrée de son logis, entrebâilla la porte donnant sur le palier, et qu'Ascott venait de fermer.

Moche, désormais, prêtait l'oreille, son visage se réjouissait, il se frottait les mains.

Penché sur la rampe d'escalier, Ascott, qui, au moment où il descendait, avait aperçu Nini Guinon à l'étage en dessous, l'appelait d'une voix toute blanche d'émotion :

— Mademoiselle !... psttt !... mademoiselle !... psttt !... mademoiselle Eugénie ! Écoutez donc !

Puis c'était la voix flûtée de Nini Guinon qui, sur un ton de parfaite innocence, répondait :

— Qui m'appelle ?... est-ce vous, mon bon oncle ?

Ascott, atténuant le ton de sa voix, poursuivait, s'empressant, cette fois, de descendre à grands pas l'escalier :

— C'est-à-dire, mademoiselle, ça n'est pas tout à fait votre oncle... mais c'est moi... son ami... le monsieur qui était tout à l'heure dans son bureau... Écoutez... j'aurais quelque chose à vous dire... Voulez-vous me permettre de vous accompagner ?

13 – LE MUR QUI SAIGNE

Élisabeth Dollon, installée depuis la veille dans son nouvel appartement de la rue de l'Évangile, était en train de ranger ses affaires.

C'était dimanche.

Prudente à l'excès, elle avait recommandé à M^{me} Doulenques, la concierge de la rue des Couronnes, de ne donner sa nouvelle adresse à qui que ce fût.

Élisabeth Dollon, installée depuis quarante-huit heures dans son nouveau logis, n'attendait donc la visite de personne.

C'est pourquoi elle fut troublée lorsque soudain, vers deux heures de l'après-midi, un violent coup de sonnette retentit à sa porte.

Élisabeth Dollon se rassura un peu en entendant la voix de la concierge qui lui criait à travers la porte :

— Ah çà ! mam'zelle ! c'est-y que vous dormez, ou bien c'est-y alors que vous êtes devenue sourde ? Voilà bien cinq minutes qu'on carillonne.

Élisabeth Dollon allait ouvrir et, sur le palier de l'étage, se trouvait en présence non seulement de la concierge, mais encore d'un homme d'une quarantaine d'années environ, à la figure sympathique et joyeuse. Cet homme, vêtu d'une longue blouse blanche, portait sous un bras une demi-douzaine de rouleaux de papier, tandis que de l'autre il tenait un long pot à colle.

L'ouvrier salua d'un signe imperceptible de la tête la jeune fille au moment où elle ouvrit.

— Pardon, excuse, mam'zelle, fit-il, mais c'est moi l'ouvrier peintre et je m'amène de la part du proprio pour coller du papier sur votre mur. Paraît que vous en avez besoin ?

— Certainement, répliqua la jeune fille, il y a toute une chambre qu'il faut tapisser à neuf.

Elle ajoutait :

— Mais je n'ai pas le droit de choisir le papier ?

L'ouvrier souriait en hochant la tête :

— Si, mam'zelle, je vous apporte précisément des échantillons.

La concierge, voyant que sa présence n'était plus nécessaire,

s'excusa de partir :

— Je vous laisse, dit-elle, moi je m'en retourne à ma loge.

Élisabeth Dollon avait introduit l'ouvrier peintre dans son petit appartement. Elle le conduisit directement à la pièce qu'il convenait de garnir. C'était la chambre la plus éloignée de l'entrée, celle dans laquelle M. Moche, le propriétaire, avait fait rétablir la cloison enlevée par le locataire précédent pour réunir deux appartements en un seul.

L'ouvrier peintre ne semblait guère disposé à travailler et, curieusement, il furetait partout.

— C'est gentil, chez vous, fit-il, un vrai nid d'amoureux.

Élisabeth Dollon s'efforça de sourire.

— Oh ! fit-elle, vous vous trompez, monsieur ; l'amour n'est pas un bonheur que je puisse espérer.

L'ouvrier eut un sourire complaisant.

— Ce doit être de votre faute, alors, affirma-t-il, car une jolie fille comme vous ne doit pas manquer...

Élisabeth Dollon détourna adroitement la conversation :

— Comment se fait-il que vous travailliez un dimanche ?

— Parce que je fais la noce le lundi... mais assez blagué, pas vrai, mam'zelle, au travail !

L'ouvrier posa sur le plancher les rouleaux de papier qu'il avait apportés. Il les étala les uns après les autres, demandant à la jeune fille de choisir.

— Des bleu ciel, des rose pâle, des vert d'eau, en voilà de toutes sortes. C'est joyeux, c'est jeune, c'est frais... comme votre teint, mam'zelle.

Élisabeth Dollon arrêta sa préférence sur le bleu clair, puis comme l'ouvrier semblait bien plus disposé à bavarder qu'à travailler :

— Je vais dans la pièce à côté ranger différentes choses. Vous m'appellerez si vous avez besoin de moi.

Élisabeth Dollon songea soudain :

— Monsieur, demanda-t-elle, j'ai là un grand tableau bien lourd pour moi, si cela ne vous dérange pas, soyez donc assez aimable pour l'accrocher au mur.

— Mais ce sera avec le plus grand plaisir, mademoiselle.

La jeune fille se retira dans la chambre voisine et ferma la porte de

communication. Puis, elle entendit un bruit sourd suivi d'un juron épouvantable.

Élisabeth Dollon se précipita. Mais le colleur de papier l'empêchait d'entrer.

— Ouvrez-moi, criait Élisabeth.

— N'entrez pas, mademoiselle, n'entrez pas, criait l'ouvrier.

— Mais enfin, que se passe-t-il ?

— Peu vous importe, n'entrez pas.

— Je vous en prie, monsieur, c'est insensé... je suis chez moi... ouvrez.

Puis l'ouvrier donna un tour de clef. Élisabeth Dollon s'alarma.

— Monsieur, ouvrez... D'où est venu ce bruit ?

— Je n'ouvrirai pas, dit l'homme, je vous l'ai déjà dit. Faites ce qu'il vous plaît.

Élisabeth Dollon, exaspérée, n'hésita plus. Elle sortit de l'appartement, se pencha sur la rampe de l'escalier et, cria de toutes ses forces :

— Au secours !... au secours !

Des voisins apparurent, la concierge, attirée par le tapage, se décida à monter.

— Quoi qu'il y a, ma fille ? interrogea-t-elle.

Élisabeth le lui dit. La concierge se mit à frapper la porte fermée :

— Ouvrez ! ouvrez !

— Je n'ouvrirai pas !

— Si vous n'ouvrez pas, on ira chercher les agents !

Et l'ouvrier de répondre :

— Allez chercher les agents !

Quelques minutes plus tard, les agents arrivaient.

— C'est les agents, crièrent-ils, voulez-vous ouvrir, oui-z-ou non ?

Ils attendirent quelques secondes. La clef tourna dans la serrure, la porte s'entrebâilla.

Le visage de l'ouvrier peintre apparut, l'homme déclara au brigadier :

— Donnez-vous donc la peine d'entrer, monsieur... Il se passe ici des choses curieuses, votre présence est nécessaire.

Il ajouta en désignant le gardien de la paix :

— Monsieur ne sera pas de trop... Mais il faut éloigner les dames... car ce n'est pas un spectacle pour elles.

Le brigadier, cependant, suivit l'ouvrier peintre dans la pièce. Le peintre conduisit l'agent à la paroi de la muraille qui avait été depuis peu reconstruite sur les ordres du propriétaire.

— Que voyez-vous là ?

— Une tache, dit le brigadier, une tache brune ou rouge... Est-ce que vous vous moquez de moi ? D'abord, pourquoi n'avez-vous pas ouvert la porte à cette demoiselle quand elle vous le demandait ?

L'ouvrier peintre haussa les épaules.

— Il ne s'agit pas de cela, que pensez-vous de cette tache ? Je dois vous dire qu'elle est apparue dès que j'ai enfoncé un clou dans le mur.

— Tout ça, dit le brigadier, c'est inutile... Mais que je vais vous conduire au poste, pour avoir inutilement dérangé l'autorité.

— Inutile vous croyez ?

L'ouvrier prit un marteau et, frappant la muraille autour de la petite tache brune, le plâtre s'en détacha par plaques légères qui s'effritaient et tombaient en poussière sur le sol. Soudain, une brique tomba, et le brigadier, qui considérait ce travail avec des yeux stupéfaits, bondit en arrière, poussa un cri d'horreur, cependant que l'ouvrier peintre eut un léger sursaut d'étonnement.

Derrière le plâtre, dans le mur, apparaissait une tête humaine aux traits violacés, marbrés.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le brigadier.

— C'est un mort, muré dans ce mur.

— Il faut prévenir le commissaire.

— Absolument de votre avis. La présence du commissaire me paraît indispensable.

Le brigadier, affolé, courut à l'entrée de l'appartement, à la porte duquel son subordonné montait la garde.

— Japuzot ! courez vite au poste et ramenez le patron ! je viens de découvrir un crime, je viens de m'apercevoir qu'il s'agit d'un assassinat !

L'agent obéit.

Élisabeth Dollon, demeurée terrifiée dans la première pièce de son appartement, avait voulu venir voir ce qui se passait.

Le brigadier l'en empêcha.

— Restez là, mademoiselle, ordonna-t-il, ça n'est pas un spectacle pour vous.

Puis, comme le brave homme ne voulait pas laisser envahir l'appartement par les curieux, ni perdre de vue l'ouvrier peintre, il ferma la porte d'entrée. Celui-ci s'était assis par terre, la pièce manquant de sièges. Il avait allumé une cigarette. Fort paisiblement il en offrit une au brigadier.

— Cela sent mauvais, c'est le cadavre. Voulez-vous fumer ?

Le brigadier, abasourdi par le calme de cet homme, en présence d'un événement aussi dramatique, ne parvenait pas à allumer sa cigarette. Il s'y reprit à trois fois.

On sonna. Le commissaire – un gros homme essoufflé, ventripotent, petit, s'élança dans la pièce.

Ses yeux s'arrêtaient d'abord sur la tête encastrée dans le mur.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Qui êtes-vous ?... quel est cet homme ?... Comment se trouve-t-il là ?

— Hé... voilà !

— Quoi, voilà ? reprit le commissaire.

— Voilà, ce que vous désirez savoir.

— Quoi ? qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que vous faites là ?

Le peintre, qui s'était levé, objecta :

— Je vous ferai remarquer, monsieur le commissaire, que ce n'est pas à moi, mais bien à vous, qu'il appartient de découvrir tout ça. Néanmoins, je veux bien vous prêter mon concours.

L'ouvrier s'approcha du mur, et à petits coups rythmés fit tomber le plâtre environnant la tête du sinistre cadavre.

Le peintre expliquait à mesure :

— En enfonçant un clou, j'ai vu sortir des gouttes de sang... Un mur qui saigne, ça n'est pas ordinaire... J'ai fait appeler la police... Sitôt l'arrivée de votre brigadier, j'ai mis à découvert la tête de ce malheureux. Nous vous avons, attendu, par respect pour votre personnalité, avant de continuer l'enquête... Mais puisque vous voilà arrivé, monsieur le commissaire, je crois que rien ne s'oppose plus à ce que nous mettions à découvert le reste du corps.

— Continuez votre travail, dit le commissaire.

Le cadavre apparut, sous les coups du peintre. Visiblement, la victime avait été enduite de chaux vive. Elle portait la longue redingote bleue à boutons d'argent des encaisseurs de banque.

L'ouvrier se pencha pour lire l'inscription qui figurait sur les boutons :

— Comptoir National ! s'écria-t-il, cet homme est le garçon de recette assassiné il y a dix jours, rue Saint-Fargeau.

— Et comment ça se fait qu'on le retrouve rue de l'Évangile ? demanda le Commissaire.

— La maison de la rue Saint-Fargeau et celle-ci, appartiennent au même propriétaire... à l'agent d'affaires connu sous le nom de M. Moche.

— M. Moche, je vais le faire arrêter.

— Vous auriez tort.

— Pourquoi ?

— Parce que, si M. Moche était l'assassin, il n'aurait pas commis l'imprudence de venir dissimuler le corps de sa victime dans un immeuble qui lui appartient. D'ailleurs il y a d'autres suspects.

— Qui donc ?

— Peut-être l'individu chez lequel l'encaisseur a encaissé en dernier. Le nommé Paulet ?... et l'ouvrier maçon qui a construit ce mur...

— Qui est-ce ?

— Ce n'est pas à moi de vous le dire...

Le commissaire demeurait perplexe. L'ouvrier poursuivit :

— Il y a encore un certain individu, suspect à bien des points de vue, individu hospitalisé quarante-huit heures par M. Moche dans son grenier de la rue Saint-Fargeau et qui en a profité pour tuer deux agents de la Sûreté qui venaient l'arrêter.

— Vous accusez Jérôme Fandor ?

Le peintre haussa les épaules.

— Je n'accuse personne, je formule des hypothèses...

Le commissaire, exaspéré, s'approcha soudain de l'ouvrier et, lui mettant les deux mains sur les épaules :

— Tout cela est bien mystérieux, déclara-t-il, et... d'abord, vous

allez me dire ce que vous faites ici.

— Vous le voyez, je suis ouvrier peintre, je venais poser des papiers.

— Poser des papiers, un dimanche ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Un dimanche... ça n'est pas clair... Et d'ailleurs, vous m'avez l'air d'une forte tête... Ce crime est extraordinaire... il ne vous étonne pas. Et puis vous parlez trop bien.

— Faut-il être imbécile parce qu'on est un ouvrier ?

— Je ne veux pas dire cela, mais enfin je vous trouve bizarre. Vous arrivez ici, voici une heure à peine... vous enfoncez un clou... le mur saigne ; vous faites tomber le plâtre qui recouvre la maçonnerie et le cadavre apparaît. Vous attendez l'arrivée de la justice pour expliquer le crime... Qu'avez-vous à dire ?

— Rien !

— J'ignore ce qui m'empêche de vous arrêter.

— Ce qui vous empêche de m'arrêter ? déclara-t-il. Rien encore... Mais ce qui vous empêchera de le faire, je vais vous le dire...

— Parlez.

— Voilà.

le mystérieux ouvrier, à ce moment, d'un geste brusque enlevait sa blouse et, sous ce vêtement de travail, il apparut habillé d'un complet bleu marine, cravate de foulard, col blanc. Enlevant la casquette qui jusqu'alors était enfoncée sur les oreilles, il découvrit un front large, intelligent, ses cheveux appliqués sur les tempes étaient blonds, pâles, semés de fils d'argent.

Sans paraître se soucier de la surprise qu'il provoquait, l'étrange individu tira un mouchoir, épousseta soigneusement ses bottines, saupoudrées de poussière de plâtre. Puis il déclara :

— Je suis Tom Bob, venu d'Amérique pour arrêter Fantômas... L'occasion m'est heureuse à vous rencontrer, Monsieur le Commissaire.

Mais le Commissaire n'était pas encore remis de sa surprise que Tom Bob avait disparu.

14 – AUX FOUS, AUX FOUS

De l'autre côté de la double porte capitonnée qui séparait l'antichambre des appartements ministériels, il régnait une activité de ruche.

Le nouveau ministre, arrivé depuis sept heures du matin, Landais, le député du Rhône, que le président du Conseil avait prié d'accepter le poste rendu vacant par l'assassinat de Désiré Ferrand, s'installait et, entouré de secrétaires et de collaborateurs, il cherchait à se familiariser avec ses nouvelles fonctions. L'honorable parlementaire, avait beau se réjouir d'être devenu ministre, il n'en éprouvait pas moins comme un pincement au cœur, à la pensée de la disparition tragique de son prédécesseur.

Mais pour l'instant, ce n'était ni Fantômas ni la pompe des hautes fonctions qui préoccupaient le ministre, mais le stylographe égaré au cours du déménagement. Le fidèle stylo auquel il était habitué depuis de longs mois, son compagnon de travail, avec lequel il rédigeait ses rapports, apostillait les demandes de faveur de toutes sortes formulées par ses électeurs, avec lequel il entendait donner ses premières signatures de ministre, au moyen duquel il laisserait sur les parchemins ou même sur les simples lettres, le souvenir grandiose des arabesques dont il enjoliverait sa signature de démocrate plébéen.

Et toute besogne cessante, les attachés, les secrétaires particuliers et les chefs du Cabinet, Landais lui-même fouillaient les coins et recoins du bureau réservé au Garde des Sceaux dans l'espoir de retrouver parmi les documents épars que l'on venait d'apporter là, l'outil privilégié du ministre.

De l'autre côté de la double porte capitonnée, on attendait toujours.

Attendaient notamment dans le petit salon réservé aux visiteurs de marque, le conseiller Marescaux, de la cour de Nancy, M. Delisle, président à Perpignan, et une troisième personne, un grand vieillard distingué qui portait à la boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur...

Sans doute c'était encore un magistrat et les trois personnages en présence avaient lié conversation...

Soudain, s'arrêtant devant le président Delisle, le grand vieillard déclara :

— Mon cher collègue, je peux bien vous le confier..., nous sommes

entre nous, entre gens du même monde..., eh bien, je viens voir le ministre pour une affaire de la plus haute importance, pour un fait extraordinaire, inouï, formidable. Vous qui vieillissez sur le siège d'un tribunal, qui passez votre existence à écouter les plaidoiries des avocats et les réquisitoires des procureurs, vous allez être abasourdi de la révélation que je vais vous faire..., car elle est de nature à perturber singulièrement tout le corps de la magistrature.

— Ah ça, mais de quoi s'agit-il donc ?

— Le Code, s'écria-t-il, avez-vous lu le Code ?

— Mais certainement, assura le président Delisle...

— Je veux dire, attentivement lu ?... minutieusement lu ?

Le président du tribunal de Perpignan allait répondre, mais son interlocuteur ne lui en laissa pas le temps :

— Non, monsieur, vous ne l'avez certainement pas lu ainsi qu'il le fallait... sans quoi vous auriez constaté comme moi... que l'article 27 n'existe pas. On passe, par suite d'une impardonnable omission du législateur de 26 à 28... n'est-ce pas épouvantable ?

Le conseiller Marescaux intervint et avec une nuance d'incrédulité interrogea :

— En êtes-vous bien sûr, monsieur ?...

— Je ne me trompe jamais, hurla le grand vieillard. Vous jugez, messieurs, des perturbations que cette formidable erreur, lorsqu'elle sera connue, va provoquer dans nos jugements. Plus une seule décision judiciaire ne pourra être considérée comme valable... Il va falloir réviser toutes les procédures depuis 1804 jusqu'à nos jours, c'est un travail de géant auquel la Cour de Cassation ne suffira pas... songez donc, annuler les jugements, de tous les tribunaux, les arrêts de toutes les cours d'appel, rejuger ces causes, c'est inimaginable...

Le président Delisle et le conseiller Marescaux se regardaient, stupéfaits, mais le jurisconsulte, officier de la Légion d'honneur, sans paraître s'occuper de leur présence, poursuivait :

— Eh bien, messieurs, j'ai trouvé la solution qui permettra de tout arranger. Depuis le plus humble greffier jusqu'au premier président de Paris, tout le monde, bénéficiant d'un décret que va signer tout à l'heure le ministre, sera nommé Conseiller à la Cour de Cassation, et toutes les Cours ainsi créées en France casseront... casseront... passeront leurs jours et leurs nuits à casser... avec autant de vigueur et de rapidité que je casse en ce moment, messieurs, le bras de ce fauteuil, le pied de cette chaise, le globe de cette pendule !

Et joignant le geste à la parole, le jurisconsulte se mit à briser le mobilier du salon d'attente, cependant que le président Delisle et le conseiller Marescaux, affolés, se précipitaient dans l'antichambre du ministère, et criaient à l'aide... Mais à ce moment précis, la porte du cabinet du ministre venait de s'ouvrir à grand fracas, le Garde des Sceaux bondissait hors de chez lui, levant les bras au ciel, hurlant :

— Arrêtez-le... arrêtez-le... le procureur général de Versailles a voulu m'assassiner.

Dans le plus grand désordre, huissiers et visiteurs pénétraient dans le cabinet de Landais, où les secrétaires et les attachés maintenaient à grand peine un individu qui avait l'écume aux lèvres, les yeux hors de la tête, un couteau de cuisine à la main... Un garde municipal demandait le Garde des sceaux.

— C'est moi, cria Landais, qu'est-ce que l'on me veut ?...

Le militaire, rectifia la position, puis récita :

— Ordre du ministre de l'Intérieur... on vient d'arrêter, place Beauvau, un fou qui s'est jeté sur M. le président du Conseil et a essayé de l'étrangler...

— Ah ça ! gémit Landais, mais moi aussi on a voulu me tuer !... c'est la révolution !... que se passe-t-il ?...

Soudain un cliquetis de verre brisé.

Le bruit provenait du petit salon d'attente.

L'homme qui voulait casser tous les jugements, venait de se jeter par la fenêtre.

La sonnerie du téléphone retentissait sans interruption dans l'antichambre. M. Arthur de Boulaingrain, le jeune attaché au cabinet de la Justice, était pendu au récepteur. Il communiquait avec la Sûreté...

— Allo... allo... c'est la Justice... oui... d'urgence envoyez quelqu'un... M. Havard, lui-même... le ministre le demande... c'est impossible... vous dites qu'il est à la Guerre ? un attentat ?...

— Eh bien ?... eh bien ?... interrogea Landais.

— Eh bien, monsieur le ministre, je n'y comprends rien ! déclara Arthur de Boulaingrain. On m'annonce que M. Havard vient d'être appelé au Sous-Secrétariat de la Guerre pour procéder à l'arrestation d'un personnage qui se prétend Maréchal de France...

Un mouvement de foule s'était fait soudain vers l'escalier intérieur qui reliait les appartements ministériels avec les bureaux des

fonctionnaires de la Justice.

Les employés s'empressaient autour d'un personnage à l'allure fort distinguée, à la tenue élégante et qui arrivait là sans chapeau, la figure harassée, le visage défait :

C'était un chef de division fort connu au ministère, M. Nadal-Pauquet :

— Qu'y a-t-il ? interrogeait-on... d'où venez-vous ?...

— Je viens, commençait le chef de division en haletant... ah ! mon Dieu, c'est extraordinaire... je viens de la rue de Varennes... de chez nous... c'est inouï... invraisemblable, figurez-vous... Monsieur le ministre... monsieur... je viens ici demander de l'aide... des ordres, figurez-vous que le Pape...

— Eh bien, quoi, le Pape ?... expliquez-vous ?...

M. Nadal-Pauquet fit un effort suprême :

— Eh bien, le Pape est à l'Agriculture... il se croit à l'Archevêché, il nous menace d'un concile... que faire, monsieur le ministre ?... que faire ?...

Landais ne répondait pas, épouvanté. Le ministre bondit sur son téléphone particulier !

Cependant les agents du poste voisin accourus en toute hâte, rétablissaient l'ordre.

Ils s'étaient emparés de l'agresseur du ministre et poursuivaient dans les couloirs et les bureaux d'actives recherches, guidés par le personnel que ces incidents avaient abasourdi...

Enfin, M. Havard parut. L'estimable Chef de la Sûreté était dans un état lamentable : chapeau cabossé, cravate défaite, col de chemise à moitié arraché. Aphone, il demanda :

— Le ministre... conduisez-moi au ministre...

Landais courait déjà au-devant de M. Havard :

— Protection, monsieur le Chef de la Sûreté... cria-t-il... accordez-nous votre protection...

— Mais que se passe-t-il encore ici ? interrogea M. Havard absolument atterré... ici, vous en avez eu ?... mais c'est épouvantable, des fous... des fous, il y en a partout... il en pleut... à la Guerre, j'en trouve un qui se croit maréchal de France... à l'intérieur, un insensé veut étrangler le président du Conseil... j'appréhende à l'Agriculture un énergumène habillé en pape...

— Protection, monsieur ! hurlait toujours Landais.

M. Havard, sans souci du protocole, se laissa crouler comme une masse sur un canapé...

— Je vous demande pardon, monsieur le ministre, balbutia-t-il, mais je n'en peux plus, je fous ma démission...

La porte du cabinet s'ouvrit à nouveau.

— C'est un agent cycliste, annonça l'huissier, il voudrait parler à M. le chef de la Sûreté ?

— Qu'il entre, fit Landais.

— M. le chef de la Sûreté, déclara l'agent, tous les fous ont été conduits au Dépôt, mais il paraît qu'il y en a d'autres ici... à la Justice, que doit-on faire ?

Havard ne répondit pas.

D'ailleurs dans le cabinet ministériel venait de pénétrer un inspecteur de la Sûreté.

— C'est vous, Michel... pourquoi ?... quelles nouvelles ?...

— Chef, annonça l'inspecteur, j'arrive de la Préfecture pour vous communiquer un renseignement important...

— Parlez... parlez...

L'inspecteur Michel poursuivait :

— Je viens vous informer qu'au milieu de la nuit un grave incendie s'est déclaré à l'hospice de Ville-Évrard. L'incendie est dû certainement à la malveillance... on a vu des gardiens s'enfuir avec des fous, les faire monter dans des voitures... on en a rattrapé quelques-uns, mais une demi-douzaine d'entre eux n'ont pu être retrouvés... peut-être que ce sont les individus que nous venons d'arrêter.

— C'est de plus en plus extraordinaire, c'est bouleversant au possible, véritablement je n'y comprends rien... monsieur le Garde des Sceaux, la Sûreté est impuissante à protéger le pays dans des conditions semblables...

— Qui peut avoir provoqué une telle perturbation ?

— Chef ?

— Eh bien ? fit Havard...

— Chef, j'oubliais de vous dire que dans les poches du fou de l'Intérieur on a retrouvé la carte...

— Mais, sacré bon Dieu, la carte de qui ?

— La carte de Fantômas, monsieur le ministre.

15 – NAUFRAGE AU BOIS DE BOULOGNE

Il était près de dix heures du soir. Il faisait une nuit splendide et, somme toute, Jérôme Fandor n'aurait pas été à plaindre de se trouver dans le bois de Boulogne» en train d'effectuer une jolie promenade, si, comme encore il l'avait noté, cette promenade n'avait dû le conduire à passer la nuit dans un des fourrés du Bois. La situation du journaliste ne s'était pas améliorée en effet.

Après son entretien avec Tom Bob, il n'avait plus eu l'occasion de revoir le détective américain qui, très fêté par la société parisienne, lui avait fait l'effet d'être, somme toute, assez dangereux à fréquenter en raison des relations qu'il entretenait avec les personnages officiels.

Fandor vivait maintenant de menues besognes. Il se risquait à ouvrir des portières devant les églises à l'occasion des mariages élégants. Le soir, il criait les journaux. Par moments encore, il trouvait aux Halles de menus travaux qui lui permettaient de gagner les quelques sous nécessaires à sa nourriture.

Fandor pourtant ne se fût pas inquiété outre mesure de sa situation précaire, si l'opinion ne s'était petit à petit ralliée à la thèse invraisemblable qui le représentait, lui, Fandor, comme l'un des principaux complices du bandit, détenu à la Santé.

— Que l'on me pince, se répétait-il, et l'on me bouclera sans la moindre indulgence !

Cela faisait qu'il n'osait guère aller coucher dans les maisons réservées aux indigents, dans les hôtels « à la corde », aux Halles ou place Maubert.

Mais que faisait exactement Tom Bob ? Comment orientait-il ses recherches contre Fantômas ? Fandor ne le savait pas au juste.

Au même titre que le public ordinaire, il avait appris par les journaux la sensationnelle découverte du cadavre dans l'appartement d'Élisabeth Dollon.

— Si ce gaillard-là procède de cette façon, s'était dit Fandor, Fantômas n'a qu'à bien se tenir.

— Hé ! là ! l'individu !

— M'sieu ?

— Qu'est-ce que vous faites à vous promener ? Vous avez des

rentes ?

— Non, m'sieu, je me promène parce que...

— Ça va bien !... Voulez-vous gagner six sous de l'heure ? Vous savez tenir une pelle ?

— Oui, m'sieu... oui, je veux bien.

— Suivez-moi, alors.

L'homme qui venait de héler Fandor, comme le journaliste, achevant son tour de lac, arrivait à la hauteur de l'enclos du Racing-Club, devait être un cantonnier de la Ville de Paris. Il en portait la casquette plate galonnée d'argent, il en avait la démarche lourde, et la bonne humeur.

— Si je vous embauche, c'est rapport à des travaux pressés... pour la fête de demain. Je manque de bras.

— Il y a une fête demain ?

— Une fête et une chic, mon vieux ! Une fête sur le lac en l'honneur de je ne sais trop quelles bonnes gens de Hollande qui font une tournée officielle à Paris... Paraît qu'on va les promener en bateau. C'est la municipalité qui leur offre ça... Alors, comme j'ai été prévenu juste à temps, j'ai pas pu réunir mes hommes et maintenant je suis bien content de trouver des irréguliers.

— Il s'agit de quoi faire ?

— Vous allez voir... Ce n'est ni compliqué, ni fatigant. À la hauteur de la route qui vient du Pré-Catelan – vous savez, la route qui rejoint le tour du lac ?... là-bas ? – nous enlevons les fils de fer qui séparent de l'avenue la pelouse qui entoure le lac... Nous enlevons aussi la bordure du trottoir... On dépique l'herbe, on la repique autour... on fait comme qui dirait une route qui va jusqu'au bord de l'eau, histoire que les officiels puissent débarquer de voiture juste au pied de l'endroit où c'est qu'ils embarqueront en canot.

Fandor suivit le chef cantonnier jusqu'au chemin qu'il s'agissait en effet de prolonger jusqu'au bord immédiat du lac du bois de Boulogne.

Là, à la lueur de lampes acétylènes, fixées sur des trépieds, une équipe s'affairait.

— Attention ! cria le chef cantonnier, je vous amène encore un camarade, trouvez-lui de l'ouvrage facile.

Un autre chef d'équipe accourut :

— Vous n'êtes pas cantonnier ?... non ?... Vous ne connaissez pas le jardinage non plus ? Tant pis !... Je m'en vais vous employer au

bouchage de la route, alors. Venez par ici.

L'homme conduisit Fandor au centre de la chaussée qui entoure le lac.

— Voyez, expliquait-il, pour prolonger la route nous enlevons à coups de bêche, des coups de bêche très réguliers, de façon à ne pas l'abîmer, le gazon de la pelouse. Nous allons sabler, pilonner, donc créer un bout de route jusqu'au lac, mais, comme les voitures arriveront du Pré-Catelan où le thé sera offert à cinq heures, c'est pas la peine, n'est-ce pas, de laisser intacte la route qui fait le tour du lac... Alors, nous prenons le gazon qu'on enlève là-bas et nous le mettons tout en travers de la route du lac. Comme les morceaux sont enlevés régulièrement, un coup d'arrosage demain et ils seront verts... Ça donnera l'impression que la route du Pré-Catelan continue directement jusqu'au bassin.

Fandor demanda :

— Alors, moi, je m'en vais prendre les tas de gazon et venir les disposer côte à côte en travers de la route qui tourne autour du lac ? pour prolonger la pelouse ?...

— C'est ça... et tâchez de gratter vite...

Il y avait dix minutes que Fandor travaillait. Quelqu'un venait de sortir d'un fourré, sans doute un ingénieur. Il avait appelé l'un des chefs d'équipe :

— Vous avez assez de monde, en fin de compte ?

— Hum ! c'est juste ! Surtout qu'il faut avoir fini à minuit ! J'ai dû embaucher au hasard... des types qui s'apprêtaient à coucher au bois... Mais ça n'a pas d'inconvénient ?

— Montrez-les moi !

Quelques secondes après, le contremaître qui avait engagé Fandor s'approchait du journaliste qui travaillait avec ardeur, à l'écart des autres cantonniers.

Le contremaître le regarda en silence.

— Vous ne savez pas travailler, mon garçon !... finit-il par dire, c'est fichu comme quatre sous.

— Mais, monsieur !...

— On m'appelle : chef !

— Eh bien, chef, je fais comme je peux...

— Alors, vous ne pouvez pas très bien... Ça ne marche pas... Non, ça ne marche pas du tout. Et puis le chef vient de m'engueuler parce que j'avais embauché. Tenez, voilà quarante sous, foutez-moi le camp.

Il n'y avait rien à répondre.

Au surplus, Fandor, du moment qu'il avait touché ses quarante sous, se souciait assez peu du travail.

— Entendu, chef, je m'en vais ! dit-il, merci bien.

Ayant glissé la pièce dans son gousset, Fandor s'éloigna.

À peine le journaliste d'ailleurs avait-il disparu que l'ingénieur, celui qui bien évidemment avait enjoint de le renvoyer, sortait à nouveau de l'ombre. Il s'approcha du bord du lac, et à la rive, il donna un coup de sifflet strident, sec, bref, puis demeura immobile, attendant.

La nuit était sans lune, sans étoiles, sombre.

L'homme n'attendit pas longtemps.

On distingua bientôt un canot de caoutchouc démontable, comme en ont les explorateurs. Un homme était à bord qui ramait en silence, sans le moindre bruit. Le canot entra dans la zone éclairée par les lampes acétylènes. Le mystérieux canotier se leva.

L'homme qui se dressait dans cette embarcation mystérieuse, ce canotier qui arrivait sur le chantier improvisé, sortant de l'ombre impénétrable du lac, était entièrement vêtu d'un maillot noir, collant, le gantant des pieds à la tête. Ses épaules étaient drapées dans un sombre manteau, son visage était invisible sous une cagoule noire.

La silhouette de Fantômas qui, dans la nuit, venait inspecter les travaux des cantonniers occupés à préparer la fête du lendemain.

L'heure était exquise, une de ces heures d'élégance, à la fois charmante et discrète, luxueuse, de bon ton.

Le Pré-Catelan est depuis quelques années le rendez-vous de la Mode, des élégants les plus délicats. Des fêtes superbes s'y donnent, on y soupe dans un restaurant des mieux renommés, on y goûte même, parfois, le plaisir champêtre et parisien du théâtre en plein air.

Ce soir-là, le restaurant était brillamment illuminé. Les journaux avaient d'ailleurs annoncé la fête qui y avait lieu : à l'occasion d'un traité de commerce, signé la semaine précédente, l'ambassadeur d'Angleterre traitait son collègue l'ambassadeur de Russie.

Le dîner diplomatique était servi par petites tables. Il était minuit

passé, il s'achevait, les conversations n'en étaient que plus joyeuses.

Or, à l'écart des invités, à une table éloignée des autres, se tenait, dînant toute seule, une femme fort belle, infiniment élégante.

Les garçons la nommaient entre eux, respectueusement : Son Altesse la grande-duchesse Alexandra...

Il semblait que la grande-duchesse eût quelque raison secrète de désirer n'être pas vue des membres de la société parisienne.

Non contente d'avoir choisi une table fort reculée et tout entourée d'ombre, elle avait encore éteint la petite lampe électrique posée devant elle.

Déjà la grande-duchesse songeait à s'en aller, lorsque soudain, comme attirée par un spectacle extraordinaire, elle se dressa à demi, puis, d'un mouvement brusque, se rejeta dans l'ombre, comme effrayée, comme tenant encore plus qu'avant à se dissimuler.

Se courbant en saluts gracieux et profonds, un homme svelte, mince, élégant, venait d'apparaître dans le cercle formé par les dîneurs officiels.

Son nom circula de bouche en bouche. On l'accueillait avec des exclamations à la fois amicales et admiratives, parfois nuancées de quelques railleries :

— Tom Bob... vous arrivez bien tard, cher ami... Avez-vous cherché jusqu'à cette heure l'insaisissable Fantômas ?

Mais, tandis que le nom vibrait dans la tranquillité du soir, lugubre, tandis que la grande-duchesse Alexandra (lady Beltham en réalité) frémissait d'entendre ainsi nommer son amant, la gaieté déjà reprenait parmi les soupeurs.

Il eût été amusant pour un Parisien averti de visiter les différentes tables de ce souper diplomatique. Il n'en était pas une où l'on ne pouvait reconnaître quelques célébrités du boulevard, de la finance, de la politique ou de l'industrie.

— Ma chère amie, déclarait une grande jeune femme aux allures tant soit peu excentriques, une Russe, mêlée, disait-on, à quelque scandale fort divertissant, ma chère amie, vous êtes triste ?

La princesse Sonia Danidoff, à qui s'adressait ce discours, hocha la tête en souriant.

— Vous vous trompez, je réfléchis...

— Et à quoi ?

À la petite table où les deux jolies femmes causaient ainsi se

trouvaient, entre plusieurs secrétaires d'ambassades, M. Ascott. Ce fut lui qui prit la parole :

— Princesse, dit-il, nous ne saurions souffrir plus longtemps, en effet, que vous soyez à ce point absorbée, au cours d'une fête si charmante.

Une moue railleuse se dessina sur les lèvres de Sonia Danidoff. Avec une nuance d'impatience, un rien de moquerie, elle riposta :

— Hé, monsieur, si vous pouvez m'empêcher d'être triste, je vous en donne la permission... mais j'ai grand-peur qu'il ne vous soit difficile de m'égayer.

— Cela dépend, dites-nous, s'il est possible, le souhait que vous formez. Dussions-nous tenter l'irréalisable, nous mettrons tout en œuvre pour vous donner satisfaction. J'aperçois, même, au sourire de mon ami Tom Bob, qu'il n'admet pas que, pour vous plaire, rien ne soit irréalisable...

La princesse Sonia Danidoff allait répondre. Son amie l'en empêcha.

— Messieurs, disait-elle, j'imagine que Sonia me pardonnera d'être indiscrete si je vous livre le secret de ses soucis : Sonia Danidoff, immensément riche, jolie à rendre jalouse toutes les femmes de la terre, Sonia Danidoff, messieurs, s'ennuie... Sonia, je le sais, trouve la vie plate, bête, stupide. Sonia rêve de grandes amours ! d'amours romantiques... comme il n'en existe guère à notre époque, comme elle n'a guère de chances d'en faire naître... Et cela donne à Sonia une nostalgie profonde... Vous voici avertis ?

De sa main blanche et fine, la princesse protesta :

— Ne croyez pas cette folle ! disait-elle. Je ne suis pas si... romantique.

On avait ri à la déclaration de la jeune Russe, on écoutait maintenant une chanson napolitaine.

Tom Bob, pourtant, ne prêtait aucune attention à la musique.

Quittant sa place – il était près de deux heures du matin, et depuis longtemps le souper s'était achevé, les hommes grillaient des cigarettes orientales – il était venu s'appuyer au dossier du fauteuil de la jolie femme.

— Princesse, disait-il, pourquoi vous défendez-vous de chercher un amour un peu plus original, ce qui veut dire un peu plus réel. Je ne trouve pas cela si ridicule.

Les yeux merveilleux de la princesse Sonia Danidoff brillaient

soudain, illuminés d'un regard profond et velouté.

— Monsieur, répondit la princesse, vous tenez d'étranges propos. Vous croyez donc à l'amour ?

— J'y crois, répondit Tom Bob, d'autant plus profondément, madame, que ce soir même, j'ai été témoin de la naissance de deux sentiments, l'un à façon d'amour, l'autre certainement amoureux...

— Il n'y a pas de quoi être triste, monsieur ?

— Si, madame, car j'ai grand-peur que ces deux sentiments ne soient tristement vains...

— Vous parlez par énigmes.

— Vous ne me comprenez pas, madame ? reprenait-il. Vous m'étonnez !.. J'imagine que vous n'avez pas été sans remarquer la vive attention que vous prêtait M. Ascott ? M. Ascott a fait ce soir, comme il le fait d'ailleurs habituellement, les plus grands efforts pour arriver à vous plaire.

— Ces efforts ne vous semblent pas avoir été couronnés de succès, monsieur. Vous jugez que ma conquête n'est pas faite ?

— Je ne juge pas, madame... j'espère...

Et sur ce petit mot qui, certes, signifiait bien des choses, qui équivalait à la plus formelle des déclarations, Tom Bob salua la princesse et s'éloigna.

— Je vais faire avancer la voiture, dit-il.

On se levait de table, en effet. On allait partir, et partir tous ensemble, afin de revenir en commun jusqu'à la grille de la porte Dauphine, où les adieux définitifs seraient échangés. Partir tous ensemble ? Non pas... Il y avait au restaurant une soupeuse, au moins, qui n'entendait pas se mêler à la foule joyeuse.

La grande-duchesse Alexandra ne manifestait pas la moindre envie de quitter la table où elle était demeurée isolée, depuis le commencement de la soirée.

Il fallait pourtant partir ; la grande-duchesse appela le chasseur :

— Faites avancer ma voiture, ordonna-t-elle, mais prévenez mon chauffeur que je le prie soigneusement d'éviter de revenir avec les autres soupeurs... Qu'il prenne par les allées détournées du bois... Je ne tiens pas à être obligée de saluer toutes ces personnalités qui, par bonheur, ne m'ont, jusqu'ici, ni aperçue, ni reconnue...

Le chasseur s'était incliné. Il revint quelques instants après :

— Le chauffeur de Son Altesse, dit-il, fait prévenir Son Altesse

qu'un accident vient d'arriver à sa voiture ; il s'occupe à réparer, mais la réparation demandera une bonne demi-heure... Son Altesse la grande-duchesse ne veut pas que je fasse avancer une voiture de remise ?

La grande-duchesse Alexandra, plutôt lady Beltham, parut hésiter.

Elle jeta un regard haineux, chargé soudain d'une sombre colère, dans la direction des derniers soupeurs qui montaient en voiture, puis soudain :

— Non ! je ne suis pas pressée. Dites au chauffeur qu'il répare, et prévenez-moi sitôt qu'il sera prêt.

— Vous êtes mille fois aimable, madame, de m'avoir offert de me rapatrier jusque dans Paris. Au lieu de prendre, triste et solitaire, une voiture de remise, c'est un grand bonheur pour moi de pouvoir voyager en votre compagnie.

Au moment où Sonia Danidoff regagnait sa limousine, au bras du détective Tom Bob, l'élégante princesse s'était en effet aperçue que celui-ci allait être obligé de regagner seul Paris. Elle avait proposé :

— Montez donc... Vous me raccompagnerez jusqu'à la maison, puis on ira vous déposer chez vous...

Tom Bob, bien entendu, s'était empressé d'accepter. Maintenant, la princesse et lui causaient, cependant que leur voiture filait dans le bois de Boulogne, désert, au long de la route qu'éclairait, à dix mètre en avant, la projection des phares à acétylène, posés sur le capot.

— Vous avez une voiture merveilleuse, remarquait Tom Bob, comme le chauffeur de la princesse, après une savante manœuvre, prenait la tête du cortège que composaient les différentes voitures. Nous allons être arrivés... Je le regretterai, madame.

— Vous le...

Mais, au moment même où Sonia Danidoff allait répondre au galant détective, un cri d'horreur, d'angoisse affolée, s'échappa de ses lèvres, cependant que, de son côté, Tom Bob retenait à peine un juron. Qu'arrivait-il ?

Il eût été difficile aux occupants des voitures de le deviner dans l'affolement de la minute.

Quelle erreur avait commise le chauffeur pour provoquer cet accident ?

Brusquement, sans diminuer de vitesse, sans même qu'un coup de

freins eût ralenti leur marche, les quatre premières voitures automobiles qui suivaient la route du Pré-Catelan venaient de s'engloutir dans le lac du bois de Boulogne.

Tom Bob, merveilleux de présence d'esprit, superbe de sang-froid, ne perdit point la tête.

Au moment où la princesse s'interrompait pour crier, folle de terreur, au moment où lui-même sentait le sol se dérober sous les roues de la voiture, il comprit ce qui arrivait.

Il crut d'abord que le mécanicien de la princesse, trompé par l'obscurité, avait mal pris son virage, il cria :

— Nous versions.

Mais la limousine était, elle-même, heurtée brusquement par la voiture qui la suivait.

Tom Bob et la princesse, lancés en avant, se meurtrissaient aux parois. Cependant que Sonia s'évanouissait, l'eau, bouillonnante et noire, du lac, s'infiltrait par les portes brisées. La limousine sombrait...

Tom Bob hurla :

— Malédiction.

Puis, rapide, empoignant la princesse par un bras, il ouvrit la portière, en dépit de la résistance de l'eau... il plongea.

Quelques instants après, lui et son précieux fardeau abordaient à la rive.

Sur les côtés du lac, le plus grand désordre régnait.

Les quatre premières voitures avaient culbuté les unes sur les autres. Par bonheur, les voitures suivantes, marchant à quelque distance, avaient pu freiner, s'arrêter à temps.

Aux cris poussés par les chauffeurs, chacun s'était précipité, chacun était descendu. Maintenant on s'appelait, on se comptait, on s'exclamait. L'affolement était indescriptible.

Et c'était, en effet, une véritable chance que l'on n'eût eu aucun accident mortel à déplorer.

Marchant la première, la voiture de Sonia était la seule, à vrai dire, qui eût, en raison de sa vitesse, roulé assez loin dans le lac pour s'y engloutir à demi. Les mécaniciens des voitures suivantes, témoins de sa chute avaient, plus ou moins embardé, plus ou moins bloqué leurs freins, et, grâce à leur allure réduite, étaient parvenus, certes non pas à éviter l'accident tout à fait, mais à en restreindre les conséquences.

Les voitures s'étaient immobilisées contre le bord même du rivage.

Une demi-heure après la catastrophe, on pouvait tenir pour certain qu'elle n'aurait point de suites graves, à part toutefois les complications que pouvait comporter l'émotion violente ressentie par tous, à part aussi les contusions douloureuses éprouvées par certains naufragés.

Toutefois, seule, la princesse Sonia Danidoff, prise dans une voiture qui avait complètement sombré, avait couru un risque de mort.

Mais la vaillance de Tom Bob et sa présence d'esprit l'en avaient fait échapper.

Aussi, le premier affolement passé, s'empressait-on, dans un grand brouhaha, auprès de la jeune Russe, cependant que Tom Bob, le front soucieux, entraînait quelques hommes en arrière et leur montrait les causes de l'accident :

— C'est inimaginable ! dit-il : regardez... c'est une tentative criminelle... On a masqué le virage de la route en plantant sur dix mètres de long un faux gazon, et l'on a prolongé la route en ligne droite jusqu'au lac... Le trottoir est coupé. Les fils de fer enlevés. Même on a peint à la craie le terreau, pour qu'il fût aussi blanc que la route... Certes, il n'y a rien à dire à notre chauffeur : dans la projection des phares il devait se tromper, ne pas s'apercevoir du piège tendu et tout naturellement continuer jusqu'à la chute...

Soudain un cri. Tom Bob se précipita. Il se précipita vers un groupe entourant la princesse Sonia Danidoff, encore étendue, respirant des sels.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ?

L'ambassadeur d'Angleterre répondit au détective américain :

— C'est abominable, la princesse Sonia Danidoff vient de s'apercevoir qu'elle a été victime d'un vol...

— Hein ? fit-il, qu'est-ce que vous dites ?...

— Je dis, cher monsieur, reprenait l'ambassadeur, que la princesse Sonia a été dépouillée de tous ses bijoux... tous ses bijoux, vous m'entendez ?... bagues, bracelets, colliers, aigrette de cheveux. Il y en a pour plusieurs centaines de mille francs...

— Mais c'est inimaginable ! s'écria-t-il, c'est impossible !... Quand est-ce arrivé ?... Comment ?...

Il s'élança vers la princesse. L'ambassadeur termina sa phrase à l'adresse d'un jeune attaché :

— Pour moi, toute cette catastrophe n'avait qu'un but : ce vol. Il a dû être commis pendant que la princesse était évanouie et que Tom Bob l'avait abandonnée pour aider au sauvetage... Tom Bob, tout policier qu'il est, n'y a vu que du feu !

Le jeune attaché hochait la tête.

— Vous devez avoir raison, monsieur, dit-il, mais qui a pu combiner cette audacieuse affaire ?

Très bas, d'une voix étouffée, l'ambassadeur répondit :

— Qui ? ma foi, je crois qu'il n'y a qu'un homme au monde... et vous savez qui ?

— *Fantômas* ?

16 – LE CABINET PARTICULIER

— Encore un verre, Bec de Gaz ?

— Un verre ? Très peu, père Moche, très peu pour moi.

— Comment, tu ne prends rien ?

— C'est pas ça que je veux dire, mais, si cela ne vous faisait rien, ça n'aplatirait pas votre porte-monnaie de commander deux autres mominettes, sans compter la vôtre ?

— Ça fera trois, observa le père Moche, et nous sommes en tête à tête. Attends-tu donc quelqu'un ?

Bec de Gaz eut un gros rire, qu'il prolongea indéfiniment, car il s'amusait fort de l'étonnement de M. Moche.

Il expliqua, très satisfait de sa trouvaille :

— J'attends personne, père Moche, mais, avec votre permission, je m'en vas tout de même siffler deux mominettes... c'est une habitude... c'est la conséquence d'un vœu... Chaque fois que l'on paye à boire à Bec de Gaz, faut aussi que l'on rince la dalle à sa gerce... même des fois qu'elle ne serait pas là, comme ce matin... Ça lui fera plaisir tout de même, à la Panthère...

Bec de Gaz, dont l'intelligence était médiocre, s'esclaffa longuement encore de la plaisanterie. Le père Moche, ce matin-là, était généreux.

Trois verres furent versés.

Moche, toutefois, n'avait certainement pas convoqué Bec de Gaz uniquement pour lui payer l'apéritif. Depuis un bon quart d'heure déjà qu'ils étaient en tête à tête, le vieil agent d'affaires avait expliqué à l'apache le service qu'il attendait de lui.

Dès le début, le père Moche, en lui serrant la main lorsqu'ils se disaient bonjour, avait glissé entre les doigts nouveaux de Bec de Gaz un joli billet de cinquante francs.

— Alors, c'est dit, Bec de Gaz, on peut compter sur toi ?

— C'est selon...

— Que veux-tu dire ? interrogea Moche étonné.

Bec de Gaz reprit :

— C'est selon. Savoir pour qui on travaille... Moi, vous comprenez, depuis toutes ces histoires, je commence à avoir la puce à l'oreille...

La bande à Fantômas, être de sa bande, c'est très joli... mais, sûr comme je suis ici en train de boire à votre compte, ça ne peut pas durer et ça finira mal.

— Je ne te comprends pas, interrompit le père Moche.

— Vous allez piger, fit-il, c'est pas sorcier... D'abord, il en rajoute, le Fantômas en question. Paraît que c'est encore lui qui est allé lâcher des fous dans les piaules des huiles du gouvernement... J'ai lu cela sur les journaux.

— Fais pas ta sainte Nitouche, reprit sévèrement Moche, tu connais l'histoire aussi bien que les journaux, mieux même puisque tu as travaillé dans l'affaire...

Bec de Gaz écarquilla les yeux.

— Ah ça ! fit-il, comment le savez-vous ?

— Peu importe. Je sais une bonne chose, Bec de Gaz, c'est que tu étais de ceux qui ont embarqué les fous dans l'automobile et les ont conduits jusqu'à la porte des ministères... Gros malin, je sais même que c'est toi qui étais chargé du Pape...

— Ah ! bon Dieu de sort ! jura Bec de Gaz, en frappant un coup de poing sur la table, c'est pourtant vrai, ce que vous dites là... même qu'il m'a fait joliment rigoler, ce particulier-là, avec ses inventions de piqué... Il voulait coller la bénédiction à tout le monde et nous entendre en confession... Mince alors, qu'est-ce qu'on lui aurait envoyé comme boniments !

— ... Et l'affaire du bois de Boulogne ?... la route truquée pendant la nuit ?... Est-ce que tu te figures par hasard, Bec de Gaz, que j'ignore que tu étais embauché dans la bande ? que tu étais un soi-disant gardien du bois ?

— Père Moche..., des fois, je suis tenté de croire que vous êtes de la police, ou alors le diable... C'est pas possible que vous sachiez toutes ces choses-là.

— Peu importe... Est-ce vrai ?

— Oui, c'est vrai, là... là... Mais puisque vous savez tout, père Moche, expliquez-moi donc où c'est qu'il veut en venir, Fantômas, avec tous ces trucs ?

— C'est simple, sans connaître exactement les intentions de Fantômas, je me rends compte que cet homme-là veut coller une frousse terrible à tous les puissants, à tous ceux qui commandent Paris. Il a besoin de galette, c'est sûr, il emploie tous les moyens pour en obtenir. Il exige un million du gouvernement. Il compte bien l'avoir

en faisant peur... et il est question d'ouvrir une souscription, de réunir de l'argent et de le lui donner pour qu'il s'en aille...

— Ma foi, ce ne serait pas à regretter, observa Bec de Gaz, car, jusqu'à présent, nous sommes toujours verts dans les combines... du père, on n'en voit pas souvent. M'est avis que le Fantômas cherche à nous monter le coup...

— Comment veux-tu qu'il raque en ce moment, puisqu'il est à l'ombre ?

— À l'ombre... à l'ombre... faut croire qu'il en sort quelquefois, puisque avant-hier, au bois de Boulogne, c'est lui qui menait la danse, la gueule dissimulée sous sa cagoule... J'aimerais bien savoir un jour comment qu'il a le nez, cet homme-là...

— Ne t'y risque pas. Fantômas n'aime pas les curieux, d'où qu'ils viennent... Mais laissons cela.

— Oui, parlons de notre affaire.

— Tu as bien compris... je compte sur toi ce soir... Maintenant, il faut être deux de ton côté, par conséquent dégrouille-toi cet après-midi pour trouver un aminche à la coule...

— Je ne vois guère qu'Œil de Bœuf qui puisse convenir...

— C'est cela, va t'entendre avec Œil de Bœuf.

— Il vaut mieux que Paulet... ce pauvre Paulet, qu'est-ce qu'on est en train de lui passer en ce moment !

— Le fait est, qu'on est en train de lui planter sur la tête des cornes aussi longues que la Tour Eiffel.

Mais Moche redevenait sérieux :

— N'oublie pas d'apporter tous les accessoires, de la corde un peu solide... un bon foulard...

L'apache, visiblement, hésitait à poser une dernière question.

Enfin, ne pouvant plus attendre, voyant que le père Moche se disposait à partir, il demanda :

— C'est-y pour votre compte, père Moche, ou pour le compte de Fantômas ?

— Pour mon compte, Bec de Gaz, mon compte personnel.

L'apache eut un soupir de soulagement.

— Eh bien, pour être franc, j'aime mieux cela.

Moche, ayant constaté qu'il était onze heures et demie, se savait

en retard. Il serra précipitamment la main de l'apache et disparut.

Parvenu aux boulevards extérieurs, il sauta dans un fiacre et dit au cocher :

— Conduisez-moi au restaurant de la *Timbale d'Argent*, place de la Bastille...

En arrivant au restaurant de la *Timbale d'Argent*, le père Moche prit à part le patron, qu'il paraissait connaître de longue date.

— Il faut, lui dit-il à l'oreille, me réserver ce soir le petit salon rose. J'y viendrai dîner vers huit heures avec de la clientèle de luxe. Mets-nous, pour servir, un garçon discret.

— Vous pouvez y compter, monsieur Moche, vous aurez votre affaire et vous serez tranquille... D'ailleurs, la saison tire à sa fin, et nous ne faisons presque plus de dîners en cabinets particuliers... Vous pouvez compter que l'étage vous sera comme réservé.

— L'habit, le smoking ? que va mettre Monsieur, ce soir ?

— Ni l'un ni l'autre, John, préparez mon veston.

— Monsieur ne sort donc pas ? Monsieur n'a pas commandé à dîner ?

— Je ne dîne pas à la maison et je vous demande mon veston, voilà tout.

— Monsieur m'excusera de lui parler de la sorte, mais que Monsieur me permette de lui dire que depuis quelques jours Monsieur se néglige... Comment, Monsieur va sortir en veston et dîner dehors dans cette tenue ? Ce n'est ni à New York, ni à Londres, que Monsieur oserait commettre une pareille incorrection...

— Je me permets ce qui me plaît, John, et il faut vous le rappeler !

— Que Monsieur me pardonne... Ce que j'en dis, c'est à cause de l'intérêt que je porte à Monsieur.

— M^{me} la princesse Danidoff n'a pas téléphoné cet après-midi ?

— Non, monsieur, voilà même plusieurs jours que nous sommes sans nouvelles de M^{me} la princesse.

— Eh bien ! John, grommela Ascott en se retournant tout d'une pièce vers son domestique, je veux croire que cette situation durera longtemps...

— Monsieur a bien raison, ces grandes dames-là, ça donne toujours plus de soucis que de plaisirs, et si j'avais un conseil à donner

à Monsieur...

— Donnez toujours.

— ... Eh bien ! ce serait de prendre tout simplement, comme maîtresse, une de ces jolies actrices comme il y en a tant à Paris, ou encore de faire la connaissance d'une brave petite jeune fille, douce et modeste.

— Ma parole, John, qui vous dit que je ne vais pas suivre vos conseils, précisément ?

— Monsieur connaît une jeune fille du monde ?

— Du monde ?... Hum ! pas du grand... mais enfin du monde qui est honnête, tranquille et sincère... Oui, peut-être... Et je commence à croire que je suis mêmejoliment amoureux.

— Monsieur va me raconter cela...

— John, donnez-moi mon chapeau.

— Bien, monsieur.

— Ma canne...

— Voilà, monsieur.

— John, je rentrerai peut-être tard dans la nuit...

— Bien, monsieur... Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, John.

Place de la Bastille, deux personnages, assis au fond du bureau des omnibus, se parlaient à voix basse.

C'étaient le père Moche, toujours coiffé de son haut de forme aux poils défraîchis, solennellement drapé dans sa longue redingote, et la petite Nini Guinon, modestement vêtue d'une jupe bleu qui lui descendait à peine aux chevilles et coiffée d'un chapeau de paille, orné de fleurs des champs.

À voir ce couple, on l'aurait volontiers pris pour des gens de la petite bourgeoisie. Le père, un brave employé de commerce. La fille, une pensionnaire.

— C'est dégoûtant, depuis que l'on a supprimé les correspondances, les bureaux d'omnibus se font de plus en plus rares et deviennent de moins en moins bien fréquentés. C'est le diable si j'ai pu tout juste trouver celui-ci pour donner notre rendez-vous.

— Pourquoi c'est-y, interrogea Nini, gouailleuse, qu'on n'est pas

allé l'attendre au bistro du coin ? On aurait toujours pu s'enfiler quelques mominettes à son compte...

— Vaurienne, tu ne seras jamais sérieuse... J'ai toujours le trac que tu lâches une bourde en sa présence.

— Une bourde qui lui ferait comprendre que je ne suis pas précisément un ange descendu du ciel avec sa couronne de fleurs d'orangers sur la tête, prêt à se pâmer dans ses bras... C'est ça qui te fout le trac.

— Au fond, vois-tu, non... j'ai pas peur, tu es bien trop maligne...

Puis regardant Nini avec complaisance, il ajoutait :

— C'est que pour un peu je m'y laisserais prendre, à ta tournure... à tes grands yeux innocents...

Mais soudain le père Moche cessa de plaisanter :

— Attention, dit-il, fixe... v'là le pigeon, arrange-toi pour rougir, ma nièce.

— Soyez tranquille, mon bon oncle.

Devant le couple, à l'entrée du bureau d'omnibus, Ascott apparaissait, tiré à quatre épingles, élégant, pommadé, rasé de frais. Il portait dans ses bras une énorme botte de fleurs.

Moche avait présenté au riche Anglais sa pseudo nièce à un moment excellent. Ascott avait fait une cour assidue à la princesse Sonia Danidoff, mais la princesse lui préférait Tom Bob.

Blessé dans son amour-propre, heurté dans sa passion, le jeune Anglais s'était fait une raison, avec d'autant plus de facilité, d'ailleurs, qu'il sentait naître, croître et embellir une juvénile passion pour la gentille fillette qu'il prenait pour la nièce de son usurier, le père Moche.

Lorsqu'il avait accompagné Nini en quittant la maison de la rue Saint-Fargeau, Ascott s'était aperçu que peut-être il ne déplaisait pas à la fillette, mais que celle-ci, sage et obéissante, avait le plus grand respect pour son oncle.

Et Ascott s'était dit qu'il convenait d'abord de faire la conquête du vieil homme pour s'assurer les bonnes grâces de l'enfant.

Ascott alors avait invité le père Moche à déjeuner, en tête à tête. Malgré la répulsion instinctive qu'il éprouvait pour cet homme, il avait dû conclure que c'était un joyeux compagnon, qui ne manquait ni d'esprit, ni d'anecdotes amusantes.

Fort habilement, Ascott avait orienté la conversation sur la petite Nini, s'intéressant à son avenir. Il s'était jugé très fort lorsque, après d'interminables circonlocutions, il avait fini par décider le père Moche à dîner avec lui et sa fillette... un prochain soir...

Ascott était donc arrivé au rendez-vous au bureau des omnibus de la place de la Bastille, la bouche en cœur, l'esprit en joie, les bras chargés de fleurs.

Le repas s'achevait gaiement.

Le père Moche avait pétillé d'esprit, en vain, Ascott n'écoutait pas.

Moche était assis en face des deux jeunes gens qui avaient pris place sur un divan étroit.

Ascott, par discrétion, avait, au début du dîner, conservé les distances, mais peu à peu s'enhardissant, sous l'œil indulgent du père Moche qui paraissait commencer à s'enivrer, l'amoureux s'était rapproché de Nini.

De temps à autre, sous la table, il lui caressait la main, lui prenait la taille... La fillette s'effarouchait, affectait des mines confuses, parfois même scandalisées, mais entre temps elle jetait au riche Anglais de longs regards en coulisse, très prometteurs et pleins de passion contenue.

À un moment, comme il se penchait derrière Nini, sous prétexte de ramasser quelque chose, et en réalité pour effleurer de ses lèvres brûlantes la nuque fraîche de la fillette, Ascott ne put s'apercevoir que le père Moche, avec une rapidité de prestidigitateur, saupoudrait la mousse pétillante de sa coupe de champagne d'une poudre blanchâtre.

On en était au dessert. Mais, tandis que Nini, grignotant des fraises, se refusait à boire encore, Ascott, qui avait de plus en plus soif, fit déboucher une quatrième bouteille de champagne ; il s'en adjugea le tiers dans un grand verre qu'il absorba d'un trait.

L'ivresse de l'Anglais s'accroissait.

Désormais, il ne se gênait plus du tout pour lutiner Nini, qui, à deux ou trois reprises, jouant à merveille son rôle, lui administra quelques bonnes claques sur les mains. Même elle se leva brusquement, faisait mine d'aller se réfugier auprès de son oncle.

Le père Moche se donnait les allures d'un homme auquel les fumets d'un vin pétillant font entrevoir l'existence sous un jour enchanteur.

À un moment donné, toutefois, le père Moche, ayant

subrepticement regardé sa montre, constata qu'il était onze heures et demie.

Il se leva de table, tituba.

Ascott éclata de rire.

— Ah ! sacré bon Dieu, mon cher Moche, s'écria-t-il d'une voix pâteuse, j'aime à croire que vous êtes ivre.

Moche exagéra encore les oscillations de son corps.

— Ivre ? jamais de la vie ! Je suis gai, simplement... comme nous le sommes tous... tenez ! regardez plutôt si je suis saoul... ma main ne tremble pas.

Moche prit un verre plein, leva majestueusement le coude et s'efforça d'arrondir son geste. Son état ne le permettait pas sans doute, car le verre, après avoir terriblement oscillé, se renversa soudain, répandant tout son contenu sur le tapis du cabinet particulier.

Cela détermina chez Ascott un fou rire inextinguible.

Ah ! décidément le père Moche était terriblement ivre... Bientôt, la joie du riche Anglais fut à son comble, car le vieil agent d'affaires déclarait :

— Décidément, je ne me sens pas très bien, et la tête me tourne un peu... Permettez que je prenne l'air un instant... mais ne faites pas de bêtises en m'attendant...

Le père Moche s'éclipsa.

À peine était-il sorti qu'Ascott triomphant de son ivresse parvint à se lever du divan où il était effondré. Il alla à la porte du cabinet particulier, en poussa le verrou d'un geste mal assuré, puis, en dépit des prières hypocrites de Nini, il éteignit l'électricité.

— Monsieur... monsieur... s'écria la fillette que faites-vous ?... ah ! mon Dieu... laissez-moi... Maman !

Cependant, à peine le père Moche était-il dans le couloir des cabinets particuliers qu'il retrouvait tout son calme.

Moche constata, avec satisfaction, que les salons voisins étaient vides. La saison, en effet, était avancée.

Moche s'assura que personne n'épiait.

Le patron de la *Timbale d'Argent* savait qu'il ne convenait pas de déranger les convives.

Sans doute, vers une heure du matin, le garçon monterait prévenir qu'on allait fermer la maison. Mais, d'ici là, on pouvait être assuré

d'une tranquillité absolue.

Moche, par l'escalier particulier qui, de l'entresol, conduisait directement à la rue, gagna rapidement celle-ci.

Il fit quelques pas sur le trottoir, puis, ayant sifflé, il écouta.

Un sifflet répondit. Il s'avança, et, sous un angle de porte, découvrit deux gaillards qui se dissimulaient. C'étaient Bec de Gaz et Œil de Bœuf. Non loin d'eux se trouvait une voiture automobile.

— C'est à vous, ce tacot-là ?

— C'est-à-dire, observa Bec de Gaz, c'est la roulante d'un aminche... on l'a choisi parce qu'il est muet comme la tombe et qu'il n'a pas des yeux derrière la tête... C'est trois louis pour sa nuit.

— Bien, attention ! Lorgnez-moi la fenêtre de la piaule d'où je sors. Quand je montrerai mon chapeau par la croisée, faudra vous amener en douce... c'est que le pigeon dormira. La pigeonne vous suivra sans rouspétance, soyez-en certains... En cours de route, faudra lui mettre les ficelles et le foulard... des fois qu'on serait surpris, la mise en scène doit être toute préparée pour que rien ne rate... C'est compris ?

— Compris !

Moche leur remit à chacun un billet de cinquante francs.

— Vous voyez, que je paie toujours bien...

— Oui, dit Œil de Bœuf, c'est pas comme Fantômas... c'est moi qui lui prêtais la main dans l'affaire du lac, lorsqu'il s'est évanoui sur la bijouterie de la princesse... Eh bien ! c'est juste si j'ai ramassé une pierre ou deux, et encore, c'est parce qu'il ne m'a pas vu...

— Ça va bien, il ne s'agit pas de Fantômas, attention, soyez prêts... je remonte.

À la porte du cabinet particulier, le père Moche, reprenant son rôle, heurta discrètement :

— Non, mais quoi ?... alors, vous vous êtes enfermés ?... Sûr que c'est rigolo, mais c'est pas des blagues à faire... Allons !... allons !... ouvrez !... soyez un peu sérieux... Et puis, vous savez... moi, j'ai encore soif... je veux finir la bouteille.

Moche s'arrêta de parler, il écoutait.

Nul bruit ne venait de l'intérieur de la pièce. Moche frappa deux fois, d'un coup plus sec et nerveux. La porte s'ouvrit. Nini parut, dépeignée, les vêtements en désordre.

— Qu'est-ce qu'il m'a fait prendre ! mince, mon vieux, quel

tempérament...

— Et maintenant ?

— Maintenant, il roupille comme un bienheureux ! Faut croire que c'est la poudre que tu lui as collée dans son champagne. Il en a pour jusqu'à demain matin, quoi qu'il arrive...

Moche s'assura que Nini disait vrai. Il considéra Ascott étendu sur le divan. Le vieil usurier le secoua par le bras, lui tira les cheveux.

Moche, sans rallumer l'électricité, courut à la fenêtre, agita son chapeau au dehors, puis, rentrant dans la pièce, il déclara joyeusement à Nini :

— Il y a du bon, la gosse, du très bon... L'affaire m'a l'air d'être dans le sac.

Les deux complices se turent un instant, puis, ils prêtèrent l'oreille.

Dans l'escalier, des bruits de pas furtifs. Œil de Bœuf et Bec de Gaz montaient.

17 – L'AUBE AMÈRE

Ascott se réveilla tard. Il avait soif.

Mais John avait oublié de laisser un verre d'eau sur la table de nuit. Et ce mal à la tête !

Il lui fallait absolument boire un verre d'eau.

Lentement, péniblement, avec des gestes d'automate, Ascott s'assit sur son séant, étreignit son front moite, puis il glissa une jambe hors des draps, l'autre ensuite.

Ascott ouvrit la porte du cabinet de toilette, mais, au lieu d'avancer, il s'arrêta sur le seuil, stupéfait.

La pièce, si soigneusement rangée d'ordinaire, se trouvait dans un désordre incroyable : fioles débouchées, brosses éparses, serviettes jetées au hasard. Et, sur la bergère Louis XVI où il venait s'étendre après son bain, une femme, demi-vêtue, les cheveux défaits, qui dormait d'un sommeil agité.

Ses vêtements, sa jupe, son corsage, gisaient sur le plancher. Ses bottines lancées au hasard de la pièce, étaient l'une dans un angle, près d'une bouillotte de cuivre, l'autre juchée sur une étagère. C'était Nini Guinon ! la nièce du père Moche, la jeune fille avec qui il avait dîné la veille au soir en cabinet particulier... qui, à l'issue du festin, par suite du départ du vieil oncle, était restée en tête à tête avec lui, dont il avait fait sa maîtresse...

Qu'était-il donc arrivé, depuis le moment où il s'était trouvé seul avec Nini Guinon ? Ascott avait tout oublié.

Un coup discret venait d'être frappé à sa porte.

Contrairement à la tradition établie, aux usages jusqu'alors respectés, la porte de la chambre, sans que l'autorisation en ait été donnée, s'entre-bâilla.

Une tête apparut, une tête bouleversée : celle de John.

— Que Monsieur m'excuse, murmura-t-il, jamais je n'aurais osé pénétrer dans la chambre de Monsieur sans être appelé, mais il y a quelqu'un qui veut...

— Vous êtes fou, John, vous savez bien que je ne reçois jamais à cette heure-ci.

— Monsieur m'excusera, c'est important...

— Rien n'est assez important pour me réveiller.

— C'était le vieux bonhomme qui vient quelquefois voir Monsieur... l'agent d'affaires, l'avocat de Monsieur, le père Moche... Que Monsieur m'excuse, mais...

— Je ne reçois pas, et si le bonhomme insiste, qu'on le foute à la porte.

Ascott avait à peine prononcé ces mots, que forçant la consigne, M. Moche apparut.

— J'ai à vous parler, monsieur, déclara-t-il, à vous parler seul à seul.

Ascott se résigna.

— Allez, John, fit-il laissez nous.

La porte était à peine fermée, que Moche se précipitait vers Ascott, et, d'une voix qu'étranglait l'émotion, interrogea :

— Monsieur... où est ma nièce ?

— Votre nièce ? fit-il, mais j'ignore... Suis-je chargé ?...

Moche l'interrompit.

— Vous mentez, monsieur. Vous avez odieusement abusé de ma confiance... oh ! n'essayez pas de nier, je sais... tout d'abord, profitant d'un moment d'inattention de ma part, vous vous êtes enfermé avec Nini, dans le cabinet particulier où nous avons dîné tous les trois, et vous avez abusé de ma nièce... la pauvre enfant... Qu'est-elle devenue ? Nous avons passé, monsieur, une nuit épouvantable, moi frémissant d'angoisse... sa pauvre mère aux abois. Nini n'est pas rentrée... Où est-elle, vous seul pouvez le dire... et vous le devez. Qu'est devenue Nini ?... qu'en avez-vous fait ?... répondez, monsieur... répondez.

Ascott, cependant, tressaillit.

Il venait de prêter l'oreille et, malgré le tapage que faisait le père Moche, il avait entendu, venant du cabinet de toilette voisin, de légers bruits.

Nini parut.

Elle était pâle, ses yeux brillaient d'un éclat étrange, ses lèvres s'agitèrent d'un tremblement nerveux à la vue de son pseudo oncle, et comme si elle était surprise par son apparition, Nini Guinon fit mine d'hésiter.

S'étant avancée, elle recula.

Puis, brusquement, elle se précipita vers Moche, se jeta dans ses bras, et, dissimulant son visage sur son épaule, elle sanglota et cria :

— Mon bon oncle... mon bon oncle...

Mais la scène ne faisait que commencer.

Nini s'arracha des bras de son parent pour se tourner vers Ascott, elle murmura.

— Monsieur... monsieur... qu'avez-vous fait ?

— Vous l'avez déshonorée, dit Moche, puis il se réfugia dans un silence emphatique.

Sur ce, John entra en coup de vent dans la pièce :

— Monsieur... monsieur... c'est la fin de tout !

— Que se passe-t-il, John ? Que voulez-vous ?

— Monsieur, la justice...

— La justice ! s'écria Ascott ; vous êtes fou, John ?

— Non, monsieur, non, je ne suis pas fou.

Ascott allait être édifié. On entra.

Ils étaient trois. L'un précédait les deux autres. C'était un homme d'une quarantaine d'années environ, gros, court, l'air jovial, la moustache noire et épaisse.

Il tira de la poche une écharpe tricolore qu'il fourra sous les yeux ahuris d'Ascott.

— Je suis le commissaire de police, monsieur, dit-il. C'est bien à M. Ascott que j'ai l'honneur de parler ?

— En personne.

— Vous m'avez fait demander, monsieur ?

— Moi, s'exclama Ascott, jamais de la vie.

Le père Moche intervint :

— C'est moi, monsieur le commissaire, qui me suis permis de vous faire demander, d'accord avec les deux messieurs qui vous accompagnent ?

— Je n'y comprends rien, dit Ascott.

— Vous allez comprendre.

— Reconnaissez-vous ce monsieur ? demanda le commissaire de police aux deux personnages qui le suivaient.

Bec de Gaz déclara :

— Eh bien, oui, c'est le particulier qui nous a embauchés hier soir, vers les minuit, à la *Timbale d'Argent*...

Le commissaire interrogeait Ascott :

— Vous dîniez bien, n'est-ce pas, dans un restaurant de la place de la Bastille, avec Monsieur, ici présent, et Mademoiselle ?

— Oui, fit Ascott, ne comprenant pas où on voulait en venir.

— Êtes-vous disposé à nous avouer les propositions que vous avez faites à ces deux messieurs ?

— Mais je ne les connais pas.

— Parlez ! dit le commissaire à Bec de Gaz, répétez à Monsieur la déposition que vous êtes venu faire dans mon cabinet.

— Bon ! voilà ! On était comme ça tous les deux, Œil de Bœuf et moi, en train de se baguenauder hier soir, comme qui dirait près de la Bastille, lorsqu'à un moment, on voit descendre par l'escalier du bistro de luxe, l'Anglais qui est ici présent... Il avait l'air un peu mûr pendant qu'il causait ; il nous a dit comme ça :

— Y a 20 francs à gagner si vous donnez un coup de main pour descendre une personne qu'est censément malade et la ramener à son domicile. Seulement, des fois qu'elle voudrait faire du pétard, faudrait pas la laisser causer.. Nous autres, n'est-ce pas, monsieur le commissaire, on n'est pas riches, et deux louis, ça ne se refuse pas. Ça colle, qu'on dit à l'Anglais. Et nous voilà embarqués dans l'escalier du bistro... l'Anglais nous conduit dans un cabinet particulier, où qu'était une môme en train de chialer... voilà qu'elle se met à pousser des cris terribles lorsqu'elle nous voit, mais l'Anglais lui colle une serviette sur la figure, censément pour faire un bouchon. Puis il nous dit :

— Allez, cavalez... grouillez-vous... c'est encore 20 francs de plus si vous faites vite. Ça faisait quatre louis, pensez si on en a mis, monsieur le commissaire. Dès lors on descend la gonze, on la colle dans une automobile, puis, à nous quatre, on cavale jusqu'ici, dans le coucou mécanique. La môme ne bougeait plus... sur les ordres de l'Anglais, on l'avait ficelée. Il nous a payés, on s'est barré aussitôt. Mais voilà-t'y pas qu'en retournant place de la Bastille, nous deux Œil de Bœuf, on a commencé à avoir les foies... on s'disait que peut-être bien on avait prêté la main à une sale besogne !... Précisément, comme on rappliquait sur la place en sortant du dernier métro, comme on se ramenait près de la *Timbale d'Argent*, histoire de voir ce qui s'était passé, voilà-t'y pas que l'on rencontre le gros monsieur qui est assis là sur le fauteuil, celui qu'on a su depuis qu'il s'appelait le

père Moche... ah ! il faisait une musique ! Sa nièce, qu'il disait, avait disparu, avait été enlevée par un satyre. Il se désolait, il ne savait pas où ce qu'elle était... Alors Œil de Bœuf s'approche de lui. C'est-y pas une petite brune après qui vous criez ? qu'il lui demande. Si... qu'il fait, est-ce que vous sauriez des fois où s'qu'elle est ? Des fois, ça se pourrait bien, qu'on lui dit.

Œil de Bœuf commençait à flancher, monsieur le commissaire, et moi-même, tout Bec de Gaz que je suis, je n'étais pas rassuré... on venait de faire un sale coup, mais peut-être y avait moyen de parer à la bêtise... alors on a mangé le morceau... Le père Moche s'est aggriché à nous toute la nuit, on est revenu dans le quartier où s'qu'on avait amené la gonzesse, on a cherché pour reconnaître la maison, finalement on l'a retrouvée. Et alors le père Moche nous a dit : — Faut venir avec moi au commissaire, mes garçons, et dire la vérité, toute la vérité, sans quoi vous pouvez être certains que vous aurez plein d'embêtements. Et voilà, monsieur le commissaire, quoi t'est-ce qu'on a fait...

Bec de Gaz s'interrompt, puis soudain, il eut un geste superbe.

Prenant dans son gousset quatre billets de dix francs, il les étala au creux de sa main et, s'avançant d'un pas vers Ascott :

— Ça vous ferait-y rien, monsieur, de reprendre votre argent ? « Elle » nous brûle les doigts !

Avec dégoût, Bec de Gaz lança sur les genoux du jeune homme, les quatre billets, qui s'en allèrent voltiger sous le lit.

Le père Moche intervint :

— Voilà les faits, monsieur le commissaire. M. Ascott d'ailleurs ne les nie pas. D'ailleurs la présence chez lui de ma malheureuse nièce, une fillette, monsieur, de seize ans à peine et dont il a odieusement abusé, en est assurément la meilleure preuve...

Moche n'achevait pas...

Ascott enfin s'était ressaisi, désignant la porte au commissaire :

— Sortez, monsieur, dit-il.

— Modérez vos paroles, monsieur, déclara le commissaire, n'oubliez pas que vous vous adressez au représentant de l'autorité... J'obtempère d'ailleurs à votre désir, considérant comme terminée ma mission chez vous...

Le commissaire se tournait vers les deux voyous :

— J'invite également les témoins à se retirer en bon ordre et en silence.

Le magistrat s'adressa ensuite à M. Moche :

— Si mademoiselle votre nièce veut partir, monsieur, elle trouvera une voiture à la porte.

Moche se confondit en remerciements, cependant que Nini qui, depuis quelques instants, était passée dans le cabinet de toilette, achevait en hâte de se vêtir pour quitter l'hôtel.

Resté seul. Moche pensa au geste superbe de Bec de Gaz restituant à Ascott, l'argent maudit.

— Par exemple ! se disait Moche, en guise de conclusion, Ascott gagne quarante francs dans l'affaire... quarante francs qu'il faudra que je rembourse.

Quant à Ascott, il se demandait s'il n'était pas le jouet d'une illusion, d'un cauchemar, d'un rêve épouvantable. Certes, il se souvenait du dîner de la veille si joyeusement commencé. Il était obligé de s'avouer qu'à la fin du repas, profitant de l'absence du père Moche, il avait abusé de la petite Nini qui, d'ailleurs, ne lui opposait pas une résistance farouche. Mais Ascott ne se souvenait de rien de ce qui avait pu se passer après.

Le jeune Anglais se demandait après tout quelle importance tout cela pouvait bien avoir et pourquoi on menait tant de bruit autour de l'aventure. Il ne tarda pas à le comprendre.

— De tout ceci, monsieur, je vais dresser procès-verbal, dit le commissaire, vous n'ignorez pas que la situation dans laquelle vous vous êtes mis est des plus graves ; elle relève de la Cour d'assises, car il s'agit d'un détournement de mineure aggravé de viol et de rapt... Je devrais vous arrêter. Sachez-moi gré de ne pas le faire et restez à la disposition de la justice.

— Qu'est-ce que vous dites, monsieur ?

Mais le magistrat s'inclinait silencieusement devant l'Anglais.

Une seconde, celui-ci resta seul dans la pièce mais. reprenant brusquement ses esprits, il bondit jusqu'à l'entrée de l'antichambre.

— Moche... monsieur Moche, appela-t-il.

Le vieux bandit rentra dans la chambre.

— Que désirez-vous, monsieur ?

— Monsieur Moche, combien ?

— Plaît-il ?

— Je vous demande : combien voulez-vous ?... C'est un chèque que j'ai là... que je suis prêt à vous signer, fixez vous-même la somme,

et que toutes ces histoires finissent...

Le père Moche feignit l'indignation la plus grande :

— C'est une honte, monsieur. Vous m'insultez. Après ce que vous avez fait de ma nièce, vous m'offrez de l'argent... Non, monsieur, je ne mange pas de ce pain-là, l'affaire suivra son cours !

— Moche, nous sommes amis...

— Nous l'étions, monsieur.

— Moche !... Moche, je ne veux pas de scandale...

— Nini Guinon, ma nièce, monsieur, est déshonorée...

— Moche, comment arranger cela ?

— Il n'y a qu'un moyen, monsieur : réparer.

— Le mariage ?... reprit Ascott. Vous voulez que j'épouse Nini Guinon ?... Moi !

— Ce n'est pas vous Lord Ascott, c'est votre père...

— Je suis son fils, son descendant...

— Fils cadet, monsieur, ce n'est pas la même chose ! et rien ne vous empêcherait d'épouser une honnête fille que vous avez détournée de ses devoirs.

— Moche, mon ami Moche, il y a bien d'autres moyens d'arranger... je suis riche, je ne regarde pas à l'argent...

— Il suffit, je vous ai dit, monsieur, ce qu'un homme d'honneur, n'hésiterait pas à faire un seul instant.

Majestueusement, le père Moche sortit, et sur le pas de la porte, d'une voix éclatante, il jeta en ultime menace :

— Et nous nous retrouverons, monsieur... à la Cour d'assises.

18 – FANTÔMAS CONTRE FANTÔMAS

Dans les allées du Parc des Princes, ordinairement désertes pendant la soirée, dans les allées qui partent des fortifications et joignent Paris à Boulogne, allées bordées de somptueux hôtels particuliers, de villas élégantes, de maisons luxueuses, c'était ce soir-là un va-et-vient inaccoutumé d'automobiles, de coupés, voire de démocratiques taxi-autos.

Ces voitures s'engouffraient par la grille grande ouverte d'une demeure, située juste au centre de la grande avenue qui longe les serres de la Ville de Paris, face au Bois.

Là habitait depuis quelques mois la grande-duchesse Alexandra. Personne du Tout-Paris qui ne connût la grande-duchesse. Elle jouissait d'une renommée de parisianisme qui n'était pas usurpée, à coup sûr.

La grande-duchesse Alexandra donnait ce soir-là un bal costumé.

Il était onze heures du soir, les voitures se succédant devant le perron de la villa... On ne dansait pas encore. On applaudissait les déguisements les plus ingénieux.

Aussi bien la soirée était charmante, la tiédeur de ce mois de mai parfaite. Les masques pouvaient stationner sous la grande marquise du perron. Il était aisé de recevoir chaque invité à sa descente de voiture.

Déjà l'on avait salué d'enthousiastes acclamations l'arrivée d'un Démosthène, qui n'était autre que M. Ascott. Un gros succès avait été fait à une Romaine, merveilleusement belle : Sonia Danidoff. On avait applaudi un Diafoirus, sous lequel se cachait l'un des maîtres de la Faculté, le Dr Moyen. On s'était encore extasié devant un Charlemagne, l'ingénieur Andral, qui donnait le bras à un saint Louis, portant en sautoir un pot de fleurs où était planté un petit chêne, puis surgirent des Grecs, des marins, des Alsaciennes, quelques Napoléons, un gardien de la paix, un cocher de fiacre, si vrai qu'on se serait demandé s'il ne s'agissait pas d'un authentique automédon, si sa voix n'eût trahi un très élégant attaché d'ambassade.

L'attention se relâchait, quand une splendide automobile vint se ranger devant le perron. La voiture intriguait par ses stores baissés.

Puis la portière de la voiture s'ouvrit.

Et soudain, dans la foule jusqu'alors joyeuse, ce fut comme un frisson d'angoisse et d'épouvante.

Un homme, jeune encore... Il. était moulé des pieds à la tête dans un maillot noir, collant, qui le gantait. Ses épaules portaient une longue cape, noire aussi, son visage même disparaissait sous une cagoule noire.

— Fantômas. C'est un Fantômas.

Mais, tandis que son arrivée produisait une si forte impression, le masque, lui, descendait de voiture et, très calme, nonchalant presque, s'avavançait vers la grande-duchesse Alexandra. Devant l'hôtesse, il se courba dans un salut profond et, d'une voix grâce, mais joliment timbrée :

— On m'a dit, madame que Fantômas était de toutes les fêtes... C'est pourquoi je me suis cru autorisé à venir sous ce... déguisement.

— Mais à qui ai-je donc le plaisir de parler ?

Le masque répondit :

— À Fantômas, madame.

— À Fantômas, sans doute !... mais encore ?...

— Eh bien ! madame, puisqu'il vous plaît de me démasquer, je ne saurais résister à votre désir et je mets bas la cagoule.

Le masque souleva la soie qui lui couvrait le visage, et soudain, comme une tempête, les bravos de tous les assistants montaient.

C'était, en effet, d'une belle audace... c'était un joli défi... c'était parisien et frondeur, que ce déguisement sinistre, porté par celui-là qui le portait. Durant la seconde qu'il avait levé sa cagoule, on l'avait reconnu.

Celui qui s'était fait la silhouette de Fantômas, c'était Tom Bob.

Le charme était rompu.

Tom Bob, en relevant le défi lancé par le monstre, avait un peu calmé ces appréhensions. On lui en était reconnaissant. Et déjà, dans les salons le boston enlaçant développait ses glissades les plus grisantes.

La grande-duchesse Alexandra, en maîtresse de maison accomplie, passait dans les diverses salles de bal. Elle tenait à s'assurer que rien ne clochait dans l'organisation de la fête.

Depuis une demi-heure, la grande-duchesse se multipliait ainsi, lorsqu'à l'encoignure d'une porte, elle rencontra le « Fantômas ».

— Monsieur Tom Bob..., commença-t-elle.

Mais elle s'interrompit soudain, stupéfiée : S'inclinant devant elle,

il avait glissé un billet dans le gant de la grande-duchesse.

Puis, pivotant sur ses talons, ne laissant pas à la grande-duchesse le temps de protester ou de répondre, il s'était faufilé entre les valseurs, mettant, entre elle et lui, la barrière infranchissable des couples tourbillonnants.

Plus que surprise, la grande-duchesse Alexandra pensa ce qu'auraient pensé et fait toutes les femmes :

— Tom Bob ose me glisser un billet, songea-t-elle, quel insolent... Je vais le jeter à ses pieds, devant lui, ce message de mauvais goût.

La grande-duchesse Alexandra, tout d'abord, crut rêver...

L'écriture n'était pas l'écriture de Tom Bob !... Ce n'était pas le détective qui avait, au coin du morceau de papier, écrit ces mots : *Par pitié, lisez ceci !...*

« Madame, était-il écrit, vous excuserez le procédé que j'emploie pour vous entretenir, à la faveur du sentiment qui m'inspire. Au nom de tout ce qui vous est cher, au nom de tout ce que votre cœur de femme peut avoir de pitié pour un amour malheureux, je vous supplie de m'accorder, ce soir même, quelques minutes d'attention. Ce n'est point un ennemi qui vous écrit, bien que mon nom doive vous taire horreur. C'est un malheureux, un malheureux qui aime une jeune fille que vous connaissez, qui n'a d'espoir qu'en votre intervention auprès d'elle... Un malheureux qui va, au travers de cette fête, sous la cagoule qui voile son visage, impatientement attendre que vous lui accordiez ces quelques instants d'entretien, de confiance... ce malheureux, c'est Jérôme Fandor. »

Ah ! Jérôme Fandor ! Comme ce nom faisait à la fois peur et pitié à cette énigmatique belle personne qu'était la grande-duchesse Alexandra.

Lady Beltham palpitait en lisant et relisant le court billet qui venait de lui être passé.

Et puis, brusquement, elle prit une décision.

Certes, puisque c'était au nom de l'amour que Jérôme Fandor lui écrivait, puisqu'il invoquait la pitié, elle ne se déroberait pas à son appel.

— Ma vie, ma sombre vie, songeait lady Beltham, n'a qu'une excuse : l'amour. Chaque fois que l'on invoquera l'amour auprès de moi, on me trouvera prête à servir le seul sentiment que je respecte un peu.

Mais Fandor était chez elle, déguisé en Fantômas, lui aussi, comme Tom Bob.

— Il y a donc deux Fantômas dans le bal, songea t-elle, Tom Bob et lui.

Et c'était en effet très vraisemblable, très possible. Elle le jugerait bientôt.

Les costumes qu'avaient dû revêtir le détective et le journaliste étaient identiques en effet. Il était donc fort admissible que deux Fantômas fussent dans ses salons, sans que personne ne l'eût encore remarqué. On devait croire qu'on voyait toujours le même.

— J'irai tout à l'heure dans la serre ; il doit me guetter, il me rejoindra...

Pendant ce temps, en effet, Fantômas-Fandor avait aperçu son double.

— Tiens, s'était dit le jeune homme, quelqu'un a eu la même idée que moi.

Puis il s'était perdu dans la foule, prêt à guetter lady Beltham.

Or, le Fantômas-Tom Bob, lui aussi, avait aperçu son double.

De bouche en bouche, la nouvelle voltigeait :

— Vous savez, il y a deux Fantômas.

— Oh ! très original.

Et nul ne s'apercevait que ce n'était pas deux Fantômas seulement qu'il y avait dans le bal, mais peut-être trois ou quatre, ou plus encore.

Quelques minutes après, l'exquise Sonia Danidoff valsait avec l'un des hommes revêtus de la sinistre cagoule, lorsque le second masque vêtu du costume tragique les heurta.

— Monsieur, dit le « Fantômas » qui valsait avec Sonia, je vous trouve audacieux d'avoir pris ma tenue.

— Et pourquoi cela, monsieur ?

— Parce que, monsieur, c'est un uniforme périlleux à porter...

— Vous vous plaignez à tort, monsieur... Vous êtes un imposteur... Je suis moi, le vrai Fantômas !

— Facile à dire, monsieur.

— Plus facile à prouver, monsieur.

— C'est donc une querelle à vider les armes à la main ?

— Quand il vous plaira, monsieur.

— Tout de suite ?

— Tout de suite.

Des groupes s'étaient formés. On riait...

— Le vaincu, dit Sonia en riant, enlève sa cagoule pour le reste de la soirée ?

— Non, madame, dit l'un des Fantômas, le vaincu ne reparaitra pas, il sera mort. Il serait vraiment étrange, quand deux Fantômas entrent en lutte, que l'un d'eux, au moins, ne reste pas sur le carreau.

— Madame, je ne chercherai pas des mots à effet pour vous remercier de m'accorder cet entretien...

Le Fantômas qui prononçait ces paroles venait de rejoindre la grande-duchesse dans l'un des petits salons de verdure, discret et retiré, propice aux causeries intimes, que la grande dame avait fait aménager dans le jardin d'hiver.

— Je ne vous remercierai pas, mais je vous demande la permission de me souvenir en vous parlant que vous êtes, vous la grande-duchesse Alexandra, lady Beltham, et que je suis, moi, sous ce déguisement de Fantômas, Jérôme Fandor...

— Parlez, monsieur... Mais, d'abord, pourquoi ce déguisement ?

— Parce que cette cagoule, madame, répondit Jérôme Fandor d'une voix brisée, cette cagoule me permet de ne pas être reconnu par vos invités... Vous oubliez probablement, lady Beltham, qu'à l'heure actuelle Jérôme Fandor passe, auprès de l'opinion, pour un criminel.

Lady Beltham, très pâle, se contenta de répéter :

— Parlez, monsieur, que voulez-vous de moi ?

— Peu de chose, madame. Je vais vous supplier de prononcer trois mots et ce sera vous supplier de me donner la plus grande joie de ma vie...

— Parlez, monsieur.

— Madame, reprenait Fandor d'une voix tremblante, j'aime une malheureuse jeune fille : Élisabeth Dollon... Madame, par le fait de votre amour... Par le fait de votre amour, je passe, moi, Jérôme Fandor, auprès d'Élisabeth Dollon comme auprès de tous, pour Fantômas... Alors qu'elle m'aimerait si elle me savait innocent, elle me hait, elle me craint, elle me fuit. Voici la prière que je veux vous adresser. Elle est simple, elle vous livre ma vie : Madame, je vous en

conjure, allez dire à Élisabeth que je ne suis pas Fantômas et qu'elle peut m'aimer.

Et lady Beltham, touchée, bouleversée, conquise, répondit :

— Je sais que vous êtes Jérôme Fandor, monsieur, je le sais et ne veux savoir que cela... Je ne veux rien comprendre aux allusions que vous avez faites... Mais, si vous suppliez la grande-duchesse Alexandra d'aller trouver Élisabeth Dollon, la grande-duchesse Alexandra est à coup sûr trop votre amie, trop persuadée de la réalité de votre amour pour M^{lle} Dollon, pour vous refuser la démarche que vous lui demandez...

— Ah madame !

— Où verrai-je Élisabeth Dollon ?

— Depuis quelques jours elle est caissière, au restaurant de l'île du Lac.

Lady Beltham, déjà, était debout, s'éloignait, elle jeta ces mots en adieu au jeune homme :

— Sur ce que j'ai de plus sacré, monsieur, Élisabeth Dollon, dès demain soir, saura que Jérôme Fandor est digne de son amour.

— S'il vous plaît, monsieur Fantômas ?

— Vous dites ?

— Je dis que ce costume est lourd pour vos épaules !

Jérôme Fandor, après le départ de lady Beltham, était demeuré dans la serre immobile, stupéfait.

Si la grande-duchesse voulait convaincre Élisabeth Dollon de son innocence, cela lui était facile...

Le jeune homme était alors au centre du jardin d'hiver, à la place même où il venait de causer avec lady Beltham. Tout autour de lui, sur la muraille, entre l'enlacement touffu des plantes vertes des palmiers, des araucarias et des kentias, des glaces reflétaient son image.

Or, l'un de ces reflets, l'un de ces Fantômas imaginaires, bougeait, remuait, s'avavançait, lui adressait ces paroles railleuses :

— Ce manteau est lourd pour vos épaules.

D'une voix dédaigneuse, chargée de défi, Jérôme Fandor répondit :

— Si ce manteau est lourd pour mes épaules, monsieur, est-il donc plus léger pour les vôtres ?

— Elles ont plus l'habitude de le porter...

Mais Fandor ne put répliquer, il venait d'être atteint d'un coup de poignard en plein cœur.

Un brouillard rouge voila les yeux du journaliste.

Telle était la violence du choc qu'il avait trébuché.

Puis, lentement, tout tournait autour de lui, s'estompait, prenait des allures fantastiques. Jérôme Fandor était en train de s'évanouir.

Mais, il en fallait davantage pour faire perdre conscience au journaliste.

Trois secondes après l'attentat dont il venait d'être victime, il reprenait ses sens.

— Fantômas... Fantômas... bégaya-t-il, c'est le vrai Fantômas qui était en face de moi.

Il se mit péniblement à genoux. Il se releva, malgré la vive douleur qu'il sentait au côté, il se força à regarder : le jardin d'hiver était vide.

Fandor, titubant, fit quelques pas, puis, la main sur sa poitrine, il s'affala dans un rocking-chair, en murmurant :

— Heureusement que la cote de mailles que j'ai pris la précaution de revêtir sous ce déguisement n'a pas cédé.

La fête battait son plein.

Quatre heures sonnaient, le jour pointait, laiteux et blafard, par les portes entr'ouvertes sur le parc. Les plus jolis visages se fanaient, fatigués par la nuit de bal. Moins lisses, les chevelures s'ébouriffaient. Pour n'être pas laides, dans quelques minutes les élégantes songeraient à disparaître.

Or, brusquement, sans que l'on sût d'où la nouvelle était partie, l'horreur figea les visages.

On entendait :

— Blessé ?

— Mort.

— Vous en êtes sûr ?

— C'est un chauffeur qui l'a découvert.

— Oui, un poignard dans le cœur.

— C'est épouvantable.

— Ce n'était donc pas Tom Bob ?

— Quelle est la victime ?

— On ne la connaît pas.

— Où sont les Fantômas ?

— L'un d'eux vient de partir.

— Qui ?

— Le garçon du vestiaire l'a reconnu : c'est Tom Bob.

— Il était blessé ?

— Oui. Il avait du sang sur sa manche... et même, une large entaille au bras.

— Et pourtant, Tom Bob n'est pas un assassin !

— Est-ce bien Tom Bob ?

Fandor était toujours étendu dans le jardin d'hiver... Soudain il sursauta, lady Beltham était devant lui.

— Fuyez, fuyez, dit-elle. C'est horrible... c'est épouvantable on vient de trouver dans le parc un homme habillé en Fantômas, mort, d'un coup de poignard au cœur... C'est un agent de la Sûreté.

Encore hébété, suivant lady Beltham qui le guidait vers une porte dérobée, Fandor demanda :

— Mais il y avait donc trois Fantômas?... Tom Bob, moi, cet agent...

— Il y en avait quatre ou cinq, répondit lady Beltham, je ne sais plus moi-même. Il y avait vous, il y avait Tom Bob, il y avait un agent de la sûreté... il y avait...

— Il y avait... il y avait... disait-il, il devait y avoir le vrai Fantômas.

19 – FANTÔMAS VOUS PARLE

— Ma voiture n'est pas excessivement confortable, dit M. Havard en désignant l'intérieur du coupé, mais vous n'ignorez pas certainement qu'elle est, en revanche, des plus sûres...

— Ce qui veut dire ?

— Qu'à l'instar de l'empereur d'Allemagne, j'ai pris la précaution, monsieur le ministre, de faire doubler la carrosserie de bois avec des panneaux d'acier. Dans mon coupé on est à l'abri des revolvers et des poignards les plus pointus...

— Et c'est bien quelque chose.

— Et c'est bien, en effet, quelque chose, continuait M. Havard, lorsque, comme moi, on se trouve perpétuellement en butte à des vengeance, à des haines...

— Vous avez été sagement inspiré en doublant votre voiture de cette façon... Mais dites-moi, voyons, quelle conduite allons-nous tenir vis-à-vis de ce personnage ?

— Du personnage que nous allons visiter ?

— Oui, de ce Tom Bob... de ce Tom Bob qui... qui serait Fantômas... si stupide qu'apparaisse cette hypothèse folle ?...

— Hum ! fit M. Havard.

— Mais oui, Tom Bob doit être Fantômas ?... C'est évident. N'est-ce pas votre avis, à vous, Havard ?

— Hélas ! monsieur le ministre, dans toutes ces fâcheuses histoires, je ne sais plus même ce que je pense...

— Réponse de Normand.

— Réponse sincère, monsieur le ministre.

— Je vous forcerai à être catégorique... Monsieur Havard, oui ou non, Tom Bob est-il l'assassin ?

— Je forme des hypothèses, monsieur le ministre !

— Mais enfin vous me l'avez dit vous-mêmes... Voyons, rappelez-moi très exactement... j'ai tant d'affaires en tête qu'il y a des moments où je doute de ma propre mémoire... les résultats de votre enquête ? Vous disiez qu'hier...

— Mon enquête n'a rien établi d'absolument définitif... À peine permet-elle de préciser certains faits, intéressants, je le veux bien,

mais en somme nullement concluants...

— Et ces faits ?...

— Hier, la grande-duchesse Alexandra donnait un bal costumé... À ce bal costumé se trouvaient plusieurs Fantômas... Combien exactement ? Je n'ai pas pu l'établir. On a vu deux Fantômas causer ensemble, et cela tendrait à prouver qu'il y avait deux Fantômas, mais ce n'est pas certain, parce que deux hommes en cagoule ont été aperçus, il ne s'ensuit pas qu'il n'y en avait pas d'autres.

— Mais pourquoi cette hypothèse ?

— Pourquoi ? hum ! parce que... En tout cas, monsieur le ministre, retenons ce fait, ce premier fait : deux Fantômas exactement semblables, deux masques copiés d'identique façon, se trouvaient chez la grande-duchesse Alexandra... Bien ! Qui étaient-ils ? Ici nous entrons dans le domaine des hypothèses. Un de ces masques était Tom Bob. On l'a vu, on l'a reconnu, il s'est nommé. Le second de ces masques était un agent de la Sûreté, l'inspecteur Doffre. C'est lui que l'on a trouvé dans les massifs du jardin, le cœur percé d'un coup de poignard...

— Et c'est lui, que l'on a vu partir avec Tom Bob, avec l'autre Fantômas, à la suite d'une discussion où notre agent, comme Tom Bob, avait revendiqué être véritablement le bandit... D'où je conclus...

— Vous concluez rapidement, monsieur le ministre. Que s'est-il passé exactement entre le moment où Tom Bob en Fantômas est arrivé chez la grande-duchesse, à peu de distance de notre agent Doffre, également en Fantômas, et le moment où l'on a retrouvé mort, assassiné, ce malheureux Doffre ? Il serait difficile de le dire !... Vous vous rappelez, monsieur le ministre, la discussion des deux Fantômas ? Mais vous négligez une chose, monsieur le ministre, c'est que, lorsque les deux hommes ont feint de s'en aller dans le parc pour y vider leur différend, les armes à la main, ils portaient tous deux la cagoule sinistre, étaient impossibles à reconnaître et qu'en conséquence rien ne permet d'affirmer que l'interlocuteur du malheureux Doffre était bien Tom Bob...

— Si... une chose.

— Laquelle, monsieur le ministre ?

— Mais, voyons ! l'incident du vestiaire...

— Je ne l'oublie pas, fit-il. L'incident du vestiaire constitue une charge grave contre Tom Bob... mais... vous vous le rappelez exactement, monsieur le ministre ?

— Je pense. Voyons, les faits...

— Les voici dans toute leur exactitude... Au moment même où un chauffeur d'automobile découvrait dans le parc le cadavre de Doffre, Tom Bob toujours habillé en Fantômas, venait de partir. À en croire le garçon du vestiaire, Tom Bob était venu quelques instants avant lui réclamer le manteau sombre qui garnissait ses épaules lors de son arrivée et qu'il avait confié à ses soins au cours de la soirée. Or, en passant ce manteau, Tom Bob aurait dit qu'il s'était blessé au bras, et, comme le garçon s'étonnait, il aurait même ajouté : « C'est la punition d'avoir voulu jouer d'un peu trop près au véritable Fantômas »... Puis, toujours d'après le témoignage de ce garçon, il aurait soulevé la manche de son maillot, déboutonné sa manchette et examiné une entaille qu'il portait au bras... Tom Bob aurait alors rabaissé sa manche, puis s'en serait allé...

— Monsieur Havard, pourquoi parlez-vous au conditionnel ? Tom Bob aurait fait telle chose... aurait prononcé telle parole... serait parti... Vous croyez donc que le témoin n'est pas sincère ?

— Eh si. Le témoin est sincère. L'histoire est exacte. Mais, si je parle au conditionnel, c'est qu'en vérité tout ce témoignage est invraisemblable...

— En quoi invraisemblable ? Pardieu ! si Doffre a été assassiné, j'imagine qu'il n'a pas été sans se défendre ; même s'il a reçu un coup mortel à l'improviste, il a pu riposter... blesser Tom Bob.

— Fantômas a pu commettre l'imprudence de s'en vanter au vestiaire ? mais, monsieur le ministre, c'est fou. Si Tom Bob était l'assassin de Doffre, il serait Fantômas... S'il était Fantômas, il n'aurait pas exhibé sa blessure à un témoin !

— Le meurtrier, c'est Tom Bob, justement. D'ailleurs, Havard, si Tom Bob n'était pas le coupable, pourquoi ne se serait-il pas rendu à votre invitation de ce matin ?

Cela, cette dernière question du ministre, c'était précisément ce qui troublait le chef de la Sûreté.

Lorsqu'au petit matin il avait été réveillé par un coup de téléphone du commissariat du Parc des Princes, M. Havard avait pris d'importantes décisions. À la Préfecture, il avait téléphoné d'envoyer des agents de la Sûreté surveiller l'hôtel Terminus, où Tom Bob était installé. Pour lui, il s'était rendu aussitôt auprès de la grande-duchesse. Avec son habileté habituelle il avait mené une rapide enquête puis M. Havard s'était précipité au ministère de la Justice.

Le chef de la Sûreté était arrivé aux appartements particuliers du ministre, à huit heures du matin. Il avait obtenu une audience immédiate du successeur de Désiré Ferrand. Seul avec le Garde des

Sceaux il lui avait raconté tout d'une haleine les événements de la soirée précédente :

— Monsieur le ministre, j'ai voulu vous mettre immédiatement au courant... À l'heure actuelle un homme est soupçonné. Cet homme, c'est Tom Bob, le détective américain. Si nous ne l'arrêtons pas, l'opinion, terrifiée, épouvantée, surexcitée, va nous causer les pires difficultés... à la Chambre on interpellera, c'est certain. D'un autre côté, arrêter Tom Bob, c'est grave, car Tom Bob est un citoyen américain, un étranger, qui va sans doute réclamer la protection de ses consuls, créer des complications diplomatiques...

Le ministre avait conseillé à Havard d'envoyer un exprès chez Tom Bob, pour le prier de venir immédiatement au ministère de la Justice où le ministre désirait l'entretenir.

Or, l'exprès était parti à l'hôtel Terminus, avait vu Tom Bob et avait rapporté cette réponse :

— M. Tom Bob fait dire qu'il est très fatigué, presque souffrant, qu'il lui est impossible de se déranger.

— Vous avouerez, monsieur Havard, que ce refus de venir me voir est au moins extraordinaire. Que diable, si Tom Bob n'était pas blessé, c'est-à-dire n'est pas coupable, il serait accouru au ministère...

M. Havard rit franchement de la boutade du ministre ; il en riait encore que le coupé stoppa devant l'hôtel Terminus.

— Surtout, dit le ministre en descendant, surtout, M. Havard, appelez-moi « mon cher ami » désormais... Je ne tiens pas du tout à ce que cet Américain puisse se vanter d'avoir fait déranger un ministre... J'entends conserver le plus strict incognito.

— Monsieur Havard, je vous attendais.

Souriant, joyeux, la mine reposée, nullement l'air d'un homme malade ou fatigué, Tom Bob accueillit M. Havard dans l'un des petits salons de l'hôtel.

— Vous m'attendiez, mon cher collègue ?

— Parfaitement.

Puis, comme Tom Bob, tout en avançant les sièges, regardait le ministre qu'il avait à peine salué, M. Havard jugea nécessaire d'ajouter :

— Permettez que je vous présente mon secrétaire.

— Enchanté, monsieur...

Et il se tourna vers M. Havard :

— Je vous attendais, parce que j'imaginai que le ministre, m'ayant convoqué ce matin et ne me voyant pas venir, déléguerait quelqu'un auprès de moi.

— Vous avez raisonné juste. Mais au fait, pourquoi donc ne vous êtes-vous pas rendu au ministère ?

— Et pourquoi y serais-je allé ?

— Mais mon cher collègue, parce que... parce que... quand un ministre vous demande on se dérange.

— Si nous différons, c'est probablement parce que vous êtes, vous, monsieur Havard, purement français, et moi, Tom Bob, purement américain...

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire, que, n'ayant rien à dire au ministre, je n'ai pas éprouvé le besoin d'aller le voir et que j'ai jugé que si, lui, avait à me parler, il pouvait bien prendre la peine de venir jusqu'au Terminus.

— Dites-moi, mon cher Tom Bob, vous devinez, je suppose, pourquoi je suis chez vous ce matin ?

— Ah ! ma foi, non, monsieur Havard. Je n'en sais rien du tout et j'avoue même que cela m'intrigue fort. Aurais-je la bonne fortune de pouvoir vous être utile ?

— Utile, oui. Vous pouvez m'être très utile. J'attends de vous l'explication des événements de cette nuit.

— Les événements de cette nuit ?

— Du drame de chez la grande-duchesse Alexandra.

— Un drame s'est produit...

— Enfin, comment va votre blessure ?

— Ma blessure ? Vous êtes fou, monsieur Havard ?

— Fou ? mais cependant...

— Qu'est-ce que vous me chantez là ?

— Enfin, hurla M. Havard, vous n'allez pourtant pas nier que vous étiez hier soir au bal de la grande-duchesse Alexandra ?

— Moi ?... j'étais à ce bal ?

— Parbleu ! En Fantômas, voyons.

— Et en Fantômas ? Mais, monsieur je n'ai jamais été chez la

grande-duchesse Alexandra... ni au bal... ni autrement... ni hier ni auparavant.

— Et vous n'êtes pas blessé ?

— Blessé où ?

— Mais au bras !

— Au bras ?

Tom Bob enleva sa veste, releva les deux manches de sa chemise :

— Ah ça ! où voyez-vous que je sois blessé ? Mais qu'est-ce que vous voulez donc dire, pour l'amour de Dieu ?... Il me semble que je rêve !

Et le ministre crut devoir prendre la parole :

— Écoutez, monsieur Tom Bob nous ne sommes pas fous... Voilà ce qui s'est produit, voilà ce que nous avons cru...

Tout au long, avec des détails que précisait M. Havard, avec des commentaires multiples, le ministre venait de raconter à Tom Bob l'incompréhensible imbroglio de la nuit précédente.

Et maintenant il attendait, anxieux, que le détective prît la parole.

— Voyons, disait-il, comprenez-vous quelque chose à tout cela ?

— Non, non, je ne comprends rien de tout ce que vous me racontez, monsieur Havard, et vous, monsieur le ministre...

— Quoi ! vous savez ?...

— Oui, interrompit Tom Bob, oui, monsieur, je sais parfaitement que j'avais l'honneur de recevoir le ministre de la Justice... Parbleu ! chez Tom Bob, je vous assure qu'il n'est point d'incognito qui tienne... je ne sais qu'une chose...

— Et c'est ?

— C'est que Fantômas assistait à ce bal et que Fantômas s'était fait ma tête, c'est que Fantômas s'est fait passer pour moi, Tom Bob... que c'est bien Fantômas qui a été blessé, qu'il s'en est vanté par vanité de criminel qui tient l'impunité pour certaine... Et qu'il a eu tort, malgré tout, car cette blessure au bras nous permettra de l'identifier plus facilement...

— Parbleu si Tom Bob a raison, nous aurons une bonne fois le moyen, en effet, de tirer toutes ces affaires au clair... Fantômas est en prison... c'est Juve. Si Juve est blessé...

— Oui, Havard, vous avez raison : Juve, c'est Fantômas... Donc c'est Juve qui doit être blessé. Mais, puisque Juve est à la Santé, puisque Juve est en prison, il n'était pas, hier, au bal de la grande-duchesse Alexandra !

Tom Bob allait répondre, lorsque la porte du salon s'ouvrit. Un chasseur passait la tête, avertissant :

— Monsieur Tom Bob, s'il vous plaît ? On vous demande à l'appareil... Quelqu'un qui ne veut pas se nommer !

Tom Bob se leva, fit quelques pas, comme pour sortir de la pièce, puis, s'apercevant qu'un appareil téléphonique était placé sur un guéridon voisin, répondit au chasseur :

— Eh bien faites passer la communication ici... Vous permettez ?

Mais à peine avait-il collé le récepteur à son oreille, que Tom Bob sursauta :

— Une seconde, criait-il, allô... une seconde... voulez-vous attendre ?... je ferme une porte pour mieux vous écouter...

Tom Bob posa l'un des récepteurs et, soudain, la voix railleuse, tournée vers le ministre et vers Havard :

— Fantômas est en prison, dites-vous ? Quelle erreur ! Savez-vous qui me téléphone en ce moment ?

— Non, fit le ministre.

— La personne qui me téléphone, c'est Fantômas !

Et, comme le ministre et M. Havard le regardaient avec des yeux incrédules, Tom Bob offrit gracieusement l'un des récepteurs au ministre, tandis qu'il gardait l'autre.

Et dès lors il continua la conversation :

— Allo... allo... oui, je suis revenu... c'est moi Tom Bob... vous dites ?... que je vous excuse d'avoir pris ma personnalité ?... Mon Dieu, j'aurais mauvaise grâce à ne pas vous pardonner, Fantômas. J'avoue que c'était une idée géniale... Allo... oui. Vous voulez me dédommager de cette indécatesse ?... Allo... allo... je vous en remercie... Allo... voulez-vous répéter ?... quoi ?... vous m'annoncez, pour me permettre de prendre une revanche sur vous... que ce soir... au restaurant *Azaïs* ?... à sept heures ?... Bon, merci... Allo !... allo !...

Mais une fausse manœuvre de la demoiselle de téléphone venait de couper la communication.

— Eh bien, dit Tom Bob, vous voyez, monsieur le ministre, que

nous sommes dans les meilleurs termes ?

— Mais c'est une plaisanterie, ça, Tom Bob ! Ce n'est pas Fantômas qui vous téléphone, voyons ?

Le détective hochait la tête.

— Pas Fantômas ? qui voulez-vous que ce soit ?

— Fantômas ne vous dirait pas à l'avance qu'il va commettre un crime à ce restaurant du Bois.

— S'il est sûr de ne pas être arrêté ?

— N'importe !... Voyons, M. Tom Bob, vous n'irez pas ?

— Si fait, monsieur le ministre, j'irai.

— Eh bien, si vous y allez... j'irai aussi... il ne sera pas dit...

Tom Bob se retourna vers M. Havard.

— Et vous, mon cher collègue, viendrez-vous ?

— Oui, dit M. Havard, j'irai certainement... Sans trop de conviction d'ailleurs.

— Pourquoi cela ?

— Parce que c'est un farceur qui vous a téléphoné.

— Un farceur ?... Non je ne crois pas...

— Si. Il y a un fait que vous oubliez...

— Lequel ?

— Mais que Fantômas est en prison... que Fantômas est à la Santé, et que, par conséquent, il n'a pas pu assassiner hier, il ne peut pas vous téléphoner en ce moment, il ne pourra pas être ce soir chez *Azaïs*.

Le ministre, posa la main sur l'épaule du chef de la Sûreté.

— Écoutez, fit-il, tout cela est affolant... Il y a une démarche qu'il faut faire immédiatement... Monsieur Havard, en venant chez votre collègue, chez M. Tom Bob, nous nous sommes trompés... C'est ailleurs qu'il faut nous rendre maintenant, c'est à la Santé... Parbleu, nous verrons bien si Juve est blessé ! Nous verrons bien s'il a pu téléphoner ce matin, s'il pourra ce soir...

— Vous avez raison, monsieur le ministre, déclara-t-il, allons !

20 – LE PRISONNIER DE LA SANTÉ

C'est l'heure où tout s'éveille dans la prison de la Santé. Devant la porte de la cellule de Juve, Hervé, son gardien habituel, semble hésiter.

Entrera-t-il ?

Il ne se décide qu'en entendant au fond du couloir le pas d'un gardien-chef, et la porte tourne lentement sur ses gonds.

D'ordinaire, en entendant le bruit de la clef dans la serrure, Juve s'éveille en sursaut et se dresse sur son lit.

Qu'arrive-t-il ? C'est la liberté, peut-être ?

Hélas ! chaque fois l'apparition de la figure assez peu sympathique du gardien le détrompe amèrement.

Mais, ce matin-là, le prisonnier ne sursaute pas. Juve dort et il pousse des gémissements, des cris plaintifs, prononce tout haut des paroles incompréhensibles, soulève un bras taché de sang.

Hervé s'est approché et se tient debout devant le lit.

Il ne semble pas marquer beaucoup d'étonnement en voyant l'état de son prisonnier, mais plutôt, il a l'air préoccupé d'un homme qui ne peut se résoudre à prendre un parti. Enfin, il secoue brusquement le dormeur, le soulève par l'épaule pour l'asseoir sur son lit et lorsque celui-ci, l'air encore égaré, se frotte les yeux, semble à peu près réveillé, il l'apostrophe :

— Qu'as-tu ? D'où vient ce sang ?

— Ce sang ? Où voyez-vous du sang ?

— Là, sur ton bras, sur ta chemise, sur ton drap.

— Mais je ne sais pas ! Je ne m'en étais pas aperçu. J'ai dû m'écorcher en remuant !

— Allons donc, c'est impossible ! Avec quoi ?

— Tenez, regardez, sur cet angle du lit, voyez cette tache de sang. Voilà sans doute où je me suis blessé.

— Tout cela ne me semble pas très clair. Habille-toi. Je dois avertir le directeur. Il verra...

— Monsieur le directeur, c'est pour vous faire savoir que j'ai

trouvé le numéro 55 blessé dans sa cellule, ce matin, quand j'y suis allé.

— Le numéro 55 ! Mais c'est Juve, n'est-ce pas ! l'ancien policier ?

— Oui, monsieur le directeur.

— Est-ce grave ?

— Une petite déchirure sur le bras.

— Conduisez-le à l'infirmerie. Je vais m'y rendre dès que le docteur sera là.

Précisément, au même instant une sonnerie électrique se faisait entendre dans le cabinet. C'était le portier qui, par téléphone, prévenait M. Chaigniste que le docteur Du Marvier arrivait pour sa visite quotidienne.

Le directeur et le praticien trouvèrent Juve dans la salle de visite, assis sur un escabeau, se tenant la tête dans les mains et réfléchissant à la blessure qui lui semblait, malgré tout, difficilement explicable.

Le docteur lui tapa légèrement sur l'épaule.

C'était un petit homme tout rond, l'air jovial, le sourire perpétuellement sur les lèvres, respirant la gaieté, et qui devait guérir les malades rien qu'en leur montrant son visage réjoui. « Mon principal remède, avait-il l'habitude de dire, c'est le mot pour rire. »

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc ? Nous ne sommes pas content du régime, puisque nous nous livrons à des attentats contre notre personne ?

— Docteur, répondit Juve, je me passerais bien volontiers d'être l'hôte de M. Chaigniste, mais cependant je peux vous assurer que je n'ai pas envie le moins du monde de me débarrasser de son hospitalité en me suicidant. Je suis moi-même tout le premier stupéfait de la blessure que je porte au bras et je ne peux expliquer son origine qu'en supposant que je me suis heurté pendant mon sommeil à un angle de mon lit de fer...

Tout en parlant, Juve avait enlevé son veston et relevé la manche de sa chemise.

La blessure apparaissait très nette : c'était une déchirure de trois ou quatre centimètres placée sur le haut du bras et dirigée vers la saignée.

— La blessure, dit le médecin, est superficielle. L'épiderme n'est que légèrement écorché, et s'il s'est produit un saignement assez abondant, c'est que quelques veines ont été atteintes. De toutes façons,

je peux vous assurer que le lit du prisonnier n'est absolument pour rien dans cet accident. Il s'agit d'une écorchure et d'une écorchure qui n'a pu être faite que par un instrument tranchant.

Juve était devenu livide.

Le docteur s'aperçut de l'état du policier. Il lui prit la main et compta le nombre de ses pulsations.

— Tiens, dit-il, est-ce que vous avez le pouls aussi lent, d'habitude ?

— Non, docteur, j'ai toujours cru avoir un nombre normal de pulsations, mais je me sens mal.

— Tirez votre langue ?

Elle était d'un blanc !

Le docteur Du Marvier appliqua alors son oreille contre le cœur du prisonnier, il l'ausculta longuement, et, lorsqu'il se releva, il devait avoir trouvé une solution au problème dont il poursuivait la recherche depuis un instant, car un air de conviction régnait sur sa figure.

Il attira le directeur à l'écart et lui parla à voix basse... Et ses révélations devaient être très graves, car, en l'écoutant, celui-ci évitait de regarder Juve et semblait en proie à une violente émotion.

M. Chaigniste se tournait vers le prisonnier et allait sans doute l'interroger, quand un gardien entra et lui dit :

— Monsieur le directeur, M. Havard vous attend dans votre cabinet pour une affaire urgente.

— l'y vais, répondit M. Chaigniste.

Et, faisant signe aux gardiens :

— Qu'on emmène cet homme dans sa cellule, ordonna-t-il, et qu'on le garde à vue.

M. Havard était ému, lui aussi.

Il avait voulu continuer ses recherches touchant le crime commis chez la grande-duchesse en se rendant compte de l'état de Juve.

Puisqu'il était établi, comme un fait certain, que Fantômas avait été blessé au bras, si Juve était véritablement Fantômas, pensait-il, Juve devait être blessé !

M. Havard s'était donc rendu à la prison de la Santé.

Or, à peine était-il arrivé qu'il avait appris que le directeur et le

docteur se trouvaient auprès de Juve blessé au cours de la nuit.

C'était la confirmation de toutes ses hypothèses. C'était le fait nouveau et inattendu qui devait jeter la lumière sur une enquête laborieuse et, jusqu'à présent, infructueuse...

Juve était donc bien Fantômas. L'ex-policier était le plus redoutable de tous les bandits.

Et s'il paraissait si subtil, si sagace à débrouiller les affaires les plus compliquées, c'est que les crimes sur lesquels il faisait la lumière, c'était lui-même qui les avait commis.

On conçoit avec quelle impatience le chef de la Sûreté attendait l'arrivée de M. Chaigniste.

À peine celui-ci eut-il pénétré dans la chambre qu'il bondit vers lui :

— Juve ?... Qu'y a-t-il ? Il est blessé ? Où ça ?

— Il s'est fait une blessure très légère.

— Comment ?

— Avec un instrument qu'on n'a pu déterminer.

— Où est située la blessure ?

— Au bras.

— C'est donc un démon que cet homme...

Le directeur regardait avec stupéfaction celui-ci, qui se promenait de long en large dans la vaste pièce et semblait plongé dans une profonde méditation. Mais sa stupéfaction devint de l'ahurissement lorsque le chef de la Sûreté lui demanda à brûle-pourpoint :

— Comment un prisonnier peut-il faire pour sortir le soir de votre prison et y rentrer avant le jour ?

— Monsieur... commença le directeur de la Santé.

M. Havard l'interrompt :

— Monsieur Chaigniste, je suis persuadé que le service est fait d'une façon parfaite dans votre établissement. Mais, cependant, répondez à cette demande : est-ce qu'il y a dans la cellule de Juve un instrument capable de provoquer la blessure que vous avez constatée ?

— Je peux vous affirmer que non. Il y a un grand nombre de prisonniers qui essaient dès qu'ils sont enfermés d'attenter à leurs jours. Aussi, non seulement nous fouillons tout le monde, mais encore tout ce qui pourrait être dangereux est enlevé et les cellules ne contiennent pas un seul objet qui puisse blesser, même d'une façon

légère.

— Alors, poursuivait M. Havard, si Juve n'a pas pu se blesser dans sa cellule, il est sorti de sa cellule. Vous le voyez bien... Écoutez, monsieur Chaigniste, je suis venu ici, ce matin, pour me renseigner sur l'état de Juve. Mais bien avant que votre gardien ait ouvert la porte du prisonnier et ait aperçu son bras ensanglanté, je savais, moi, que Juve devait être blessé, et je ne venais ici que pour en obtenir la confirmation. Un crime horrible a été commis cette nuit. Son auteur a été blessé au bras. Donc Juve est l'auteur de ce crime. Juve est sorti cette nuit de votre prison, a assassiné lâchement au milieu d'un bal un de mes inspecteurs qui avait réussi, sans doute, à démasquer sa personnalité de bandit, puis il est rentré se mettre lui-même sous les verrous afin d'avoir un alibi...

— C'est horrible.

— Oui, c'est horrible, mais le coupable paiera cher.

— C'est horrible.

— Oui... et cependant j'hésite. Raisonnons froidement. Il y a une qualité que nous ne pouvons dénier à Juve, c'est l'intelligence. Il a bien dû penser qu'on s'était aperçu de la blessure que portait au bras l'assassin du bal d'Alexandra?... Il a dû réfléchir que ce serait la preuve définitive irrécusable de ses crimes. Comment est-il venu alors se renfermer dans sa prison ? Il n'était pas poursuivi, il avait le temps de sortir de Paris, de gagner la frontière... Il y a là pour moi un problème qu'il est nécessaire de résoudre pour avoir la clef du mystère, et il me semble difficile de le résoudre autrement qu'en chargeant mon ancien subordonné...

Peu à peu, M. Chaigniste avait réussi à rassembler ses idées et à mettre un peu d'ordre dans son cerveau troublé par toutes les émotions successives qu'il avait subies en si peu de temps.

Il se rappelait les révélations confidentielles que lui avait faites le docteur Du Marvier et il sentait qu'il était nécessaire d'en faire part à M. Havard...

— Je vais vous dire une chose, qui vous aidera peut-être à éclaircir cette aventure... Le docteur Du Marvier, après avoir examiné la blessure de Juve, s'est aperçu que le prisonnier était pâle et semblait profondément abattu ; il l'a interrogé, ausculté. Il s'est rendu compte que les battements de son cœur étaient considérablement ralentis. D'après ce qu'il m'a dit, en cachette, tout ceci serait symptomatique de l'absorption d'un poison et très probablement de l'hydrate de chloral. Mais ce n'est là qu'une hypothèse et je ne vois pas comment on pourrait établir une corrélation entre cette espèce d'empoisonnement

et la blessure.

— Comment, dit-il, vous ne voyez pas de corrélation ? Mais vous ne savez donc pas que le chloral n'est pas seulement un poison, mais aussi un soporifique ? Juve aurait pris un soporifique ? Pourquoi ? Non seulement ceci n'éclaircit pas le mystère, mais le rend encore plus profond... Monsieur Chaigniste, êtes-vous sûr de l'honnêteté de votre personnel ?...

— J'en réponds comme de moi-même.

— Et depuis l'emprisonnement de Juve il n'y a pas eu de changement ? Quel est le gardien attaché à sa personne ?

— C'est un nommé Hervé, employé ici, d'ailleurs, depuis une dizaine d'années et sur qui je n'ai jamais reçu que d'excellents rapports...

— Alors, monsieur le directeur, il ne me reste plus qu'une grâce à vous demander, c'est d'être autorisé à visiter le prisonnier dans sa cellule, après quoi je n'aurai qu'à vous remercier des renseignements que vous avez bien voulu me fournir ce matin...

Le Directeur avait à peine quitté l'infirmerie qu'on posait à Juve un pansement sommaire, puis on le livrait aux gardiens.

Avec un accompagnement de fortes bourrades, ceux-ci lui passaient la camisole de force, puis le reconduisaient dans sa cellule...

Juve s'était laissé faire sans protester, son état de faiblesse et de prostration persistait et le réduisait à une passivité inerte et muette. Ce ne fut que peu à peu qu'il reprit conscience de lui-même et qu'il envisagea la nouvelle situation qui lui était faite.

Son premier mouvement fut de s'abandonner à la désolation et au désespoir.

Comment, même dans la prison il n'était pas à l'abri des coups de son adversaire ?

Il pensait jusqu'alors qu'après l'avoir ainsi réduit à l'impuissance, Fantômas se contenterait de la liberté qui lui était laissée de poursuivre à son aise la série de ses crimes, et qu'il l'oublierait.

Or, voilà qu'il se sentait à nouveau la proie de son ennemi farouche. Car Juve ne pouvait pas en douter. La blessure qu'il portait au bras, le malaise qu'il avait éprouvé était l'œuvre de Fantômas.

Juve en était à ce point de ses réflexions lorsque M. Havard fit son entrée dans la cellule...

À la vue de son ancien chef, le prisonnier eut un mouvement de

recul :

Le chef de la Sûreté feignit de ne pas s'en apercevoir et vint s'asseoir sur un escabeau, puis, il fit signe de se retirer aux deux gardiens qui se trouvaient depuis le matin en permanence dans la cellule, et quand ils eurent refermé la porte derrière eux, il commença ainsi :

— Juve, depuis ce matin, une grave présomption existe contre vous, la blessure que vous portez au bras est un signe bien convaincant de votre culpabilité...

Juve restait persuadé que M. Havard était l'artisan principal de sa perte, aussi, à l'amitié et au dévouement qu'il portait à son chef avant son emprisonnement, avait succédé un rien de rancœur.

— Monsieur, répondit-il, votre habileté a cru déjà découvrir bien des signes de ma culpabilité. Je ne doute pas qu'elle n'en découvre encore bien d'autres. Ce dont j'ai peur c'est qu'elle soit incapable de trouver jamais les preuves de mon innocence...

— Juve, vous avez tort de croire à du parti pris contre vous dans mon esprit. Vous savez en quelle estime je vous ai tenu et quelle amitié j'ai eue pour vous ? J'ai déploré plus que tout autre, le concours de circonstances qui ont motivé votre arrestation, et depuis, je conduis mon enquête loyalement et sans arrière-pensée. Il est du plus grand intérêt pour vous de répondre franchement aux questions que je vais vous poser sur votre blessure et votre malaise de cette nuit... ainsi...

Il était évident au ton de modération dont faisait preuve M. Havard que le chef de la Sûreté ne désirait qu'une chose, apporter un peu de lumière dans le mystère qui les angoissait tous deux, et que les révélations que lui avait faites M. Chaigniste au sujet de l'absorption par le prisonnier d'une forte dose d'hydrate de chloral, avaient sérieusement ébranlé sa conviction sur la culpabilité de Juve...

Sans faire à son ancien chef des confidences précises, celui-ci laissa entrevoir l'espoir qu'il avait de réussir de l'intérieur de sa prison, à percer un coin du mystère.

M. Havard et Juve causèrent longuement...

Que se dirent-ils ?

Des paroles bien consolantes, sans doute, car, lorsqu'ils se quittèrent, M. Havard tendit la main, cordialement, à son ancien collaborateur et Juve rayonnait.

21 – UNE FEMME SE DÉVOUE

Le bac qui met en communication la rive du lac avec l'île de Beauté où se trouve le restaurant *Azaïs*, n'avait pas encore accosté définitivement à l'embarcadère que M. Havard, debout sur l'un des bancs de l'embarcation, où il se trouvait seul d'ailleurs, avait déjà sauté à terre, nerveux, dans une extrême agitation :

— Qu'est-ce que je vais encore trouver ? se demandait le chef de la Sûreté...

Depuis quelque douze heures, M. Havard ne décolérait pas...

— Purement grotesque, pensait-il, cette visite que j'ai faite en compagnie du ministre à cet invraisemblable Tom Bob, grotesque comme il n'est pas possible... J'arrive avec une personne incognito, il n'y a pas trois minutes que je suis là que mon Tom Bob l'appelle par son nom. Je viens pour l'accuser des crimes commis chez la grande duchesse Alexandra. Or, il n'y a pas mis les pieds... Et pour comble de bonheur il reçoit un coup de téléphone de Fantômas, lui offrant dédaigneusement une petite revanche..., histoire de faire bisquer la Sûreté. Puis, quand nous arrivons à la prison, c'est pour trouver Juve blessé et affirmant qu'il n'y comprend rien non plus...

M. Havard, d'un pas de collégien, car lui, l'homme précis par excellence, l'homme avant tout pondéré, était en ce moment si furieux qu'il oubliait son attitude compassée, traversa la courte terrasse qui sépare le restaurant *Azaïs* du lac.

Peu de dîneurs ce soir-là occupaient les tables et déjà la plupart d'entre eux se hâtaient vers le bac qui s'apprêtait, ayant déposé le chef de la Sûreté, à rejoindre l'embarcadère de la rive.

Seul un homme demeurait, assis à l'extrémité du restaurant, à une petite table où il achevait de dîner, et cet homme, M. Havard le reconnut immédiatement.

— Eh bien ? vous voilà, monsieur Havard ?...

— Oui... eh bien ? répétait le chef de la Sûreté...

— Prenez donc une chaise, monsieur Havard ; vous accepterez bien de boire le café avec moi ? Non ?...

— Au diable le café ! Avez-vous vu quelque chose ?

— J'ai vu, fit-il, que la cuisine de ce restaurant n'est pas trop mauvaise et que c'est un excellent endroit pour faire un dîner tranquille...

— Au diable encore votre gourmandise ! voyons, Fantômas ?...

— Fantômas n'est pas encore arrivé...

M. Havard poussa un soupir de soulagement et se laissa tomber, seulement alors, sur la chaise que Tom Bob lui avait avancée.

— Pas encore arrivé, ah ! tout de même je respire... C'était donc bien un fumiste ?...

— Un fumiste... qui ?

— Parbleu, mais un fumiste qui vous a téléphoné ?...

— Je ne crois pas...

— Si, pourtant, il ne s'est rien passé ?...

Tom Bob appela le garçon :

— Donnez-moi des cigares !

Puis se tournant vers le chef de la Sûreté :

— Eh bien, M. Havard j'imagine que s'il ne s'est rien passé, c'est que ce n'est pas encore le moment... voilà tout...

— Vous croyez que...

— Je crois... ma foi, je crois, M. Havard... que le plus sage est de patienter. D'ailleurs, Fantômas m'a l'air d'être assez homme du monde... S'il a vraiment l'intention de bouleverser le décor charmant où il m'a conduit pour ce dîner, je pense bien qu'il a eu la délicatesse d'attendre que j'aie terminé... C'est la moindre des choses...

M. Havard n'appréciait guère l'ironie du détective américain... Au beau milieu de la phrase de Tom Bob, il bondissait de sa chaise, se frappait le front :

— Et mes hommes ? Il faut que je m'assure qu'ils sont là...

— Quels hommes ?

— Les agents ?...

— Vous avez envoyé ici des agents ?...

— Dix inspecteurs de la Sûreté... oui...

— Bigre, si j'étais Fantômas, je serais flatté : sur un coup de téléphone de lui, vous déplacez une armée, monsieur Havard ?... c'est aimable de votre part, savez-vous ?

M. Havard n'en écouta pas davantage :

— C'est aimable, ou ça ne l'est pas... coupa-t-il d'un ton sec qui, espérait-il, devait mettre un terme à l'ironie de Tom Bob. En tout cas,

c'est comme cela... Vous, si par hasard vous réussissiez seulement à entrevoir Fantômas, on crierait au miracle, moi si je l'arrêtais on trouverait cela tout naturel... comme je ne l'arrête pas, on me jette la pierre... À tout à l'heure, je vais voir si mes agents sont là...

M. Havard fit trois pas, comme pour s'en aller, puis se ravisant, revint vers Tom Bob...

— Voyons, demanda-t-il, je suis brusque, mais il ne faut pas m'en vouloir, j'ai depuis quelque temps sujet d'être nerveux, convenez-en ?...

— J'en conviens, avoua Tom Bob...

— Alors excusez-moi. Dites-moi, monsieur Tom Bob, vous avez fait des choses pas mal depuis votre arrivée en France, je ne nie pas que vous soyez habile... Avez-vous une idée sur ce que peut tenter Fantômas ce soir ?...

— Je ne formule à cet égard aucune supposition... et je vous avouerai même qu'il est quelque chose qui me tourmente...

— Non ? Quoi donc ?

— Ceci. Si Fantômas nous a convoqués, c'est qu'il est bien sûr que nous ne devons ni deviner ni parer le coup qu'il prépare... J'ai d'ailleurs procédé, depuis que je suis arrivé, à une courte enquête et n'ayant rien appris...

— Moi, reprit M. Havard, savez-vous ce qui me tourmente ?

— Non ! Quoi donc ?

— C'est que je me demande si Fantômas ne nous a pas attirés ici, ne vous a pas attiré ici, vous, Tom Bob, précisément pour avoir le champ libre en tel autre point de Paris où il voulait peut-être se rendre...

— Ce serait déloyal, dit-il enfin : Fantômas n'a jamais été déloyal... je ne peux pas croire à cela...

M. Havard haussa les épaules, en guise de réponse.

— Mais voyons, dit M. Havard, en montrant d'un geste le panorama qu'ils avaient devant eux, au loin les eaux tranquilles et moirées du grand lac reflétant les massifs des arbres, plus près l'île de Beauté, plus près encore, les premières rangées de tables du restaurant, mais voyons, ceci ne vous inquiète pas ? qu'est-ce que vous voulez que Fantômas fasse ici ? il n'y a personne !... Quelles victimes voulez-vous qu'il trouve ? vous ou moi alors ?...

Et comme Tom Bob ne répondait pas, M. Havard à son tour

appelait le garçon :

— Envoyez-moi le patron...

Quelques secondes après, le gérant du restaurant *Azaïs*, M. Dominique présentait ses devoirs au chef de la Sûreté qu'il avait parfaitement reconnu.

— Dites-moi, commença le policier, nous craignons qu'il ne se passe ici...

Il allait continuer sa phrase, déjà M. Dominique avait pâli, déjà il protestait :

— Seigneur ! M. Havard ? Est-ce possible ?... encore un coup de Fantômas ?... Je parie ?... ah ! il veut donc tous nous ruiner !... Mon Dieu, mon Dieu, mais on ne se décidera donc pas à lui donner son million pour qu'il nous fiche la paix ?...

— Qu'est-ce que vous me chantez-là, voilà que vous voulez maintenant que l'on cède à Fantômas ? à un bandit ? à une crapule ? à un assassin ?... Et c'est vous qui me dites cela. Vous, un commerçant honnête, un citoyen conscient de ses droits ?

— Monsieur, répondit le gérant avec une grande dignité, j'aimerais certainement mieux que l'on arrête Fantômas que de lui donner un million, mais j'aimerais encore mieux qu'on lui donne un million que de perdre toute ma clientèle.

— Perdre votre clientèle et pourquoi cela ?

Le gérant expliqua :

— Rapport direct et certain... savez-vous, monsieur Havard, que nous sommes tous mécontents...

— Tous, qui ?

— Nous autres, les propriétaires et les gérants des établissements du Bois. Monsieur, depuis que Fantômas a demandé son million, depuis qu'il multiplie ses crimes, la saison est finie pour nous. Les bourgeois n'osent plus sortir. Je vous dis que si les choses ne changent pas, nous ne ferons pas un sou cette année... Oh ! d'ailleurs, nous allons étudier sérieusement la chose et prendre, d'accord, des décisions importantes. C'est à un point que ça ne peut pas durer...

— Mais vous déraisonnez, et d'abord « vous allez prendre des décisions importantes »... qui, vous ?

— Nous, les restaurateurs du Bois, qui allons nous grouper en un syndicat... Mais tout cela, monsieur, ça n'est rien encore auprès de ce que vous annoncez... j'ai bien compris tout à l'heure ?... vous disiez

qu'il allait se passer quelque chose ici même, chez moi ?

— Je plaisantais.

Et sans s'occuper du plus ou moins de vraisemblance de cette excuse qu'il donnait, M. Havard, d'un geste renvoya le gérant :

— L'animal, il ne manquerait plus que ça... Voyez-vous les restaurateurs du Bois se plaignant et envoyant par exemple une députation à l'un quelconque des ministres ?... Ah ! bon Dieu ! quand je pense que dans le temps je ne voulais pas croire à la puissance de Fantômas... Il la manifeste en ce moment... Il est en train d'affoler Paris...

Après un petit temps de silence, M. Havard reprit :

— Écoutez, Tom Bob, tout ce que vous voudrez, mais j'imagine que ce soir, ou nous sommes victimes d'un farceur ou en tout cas l'affaire est manquée... Fantômas a dû voir que mes policiers étaient en nombre. Moi je vais faire un tour auprès de mes hommes, je sais où ils sont, dans l'île... dissimulés... puis je reprends le bac et je rentre à la Préfecture... Rentrez-vous aussi ?...

Tom Bob secoua la tête :

— Non, disait-il, je passerai la nuit ici, s'il le faut, mais je tiens à être au rendez-vous de Fantômas... Toutefois, M. Havard, je vous accompagnerai sur le bac jusqu'à l'autre rive, cela me vaudra le plaisir de naviguer encore une fois sur ce joli lac, une vraie merveille, le soir à cette heure-ci... certainement ce que Paris a de mieux comme promenade...

Toujours pressé, M. Havard ne s'arrêtait pas à entendre l'éloge que l'Américain entreprenait du Bois de Boulogne...

Il traversa le petit pont de bois qui unit les deux parties de l'île, s'assura que les agents qu'il avait envoyés dans l'après-midi étaient bien à leur poste, leur donna l'ordre de surveiller très attentivement toute la nuit les abords du lac, puis il revint trouver Tom Bob...

— Vous venez ?

— Je viens.

Le détective se leva, solda son dîner, prit encore un cigare, cependant que M. Havard, fidèle à ses habitudes, repoussait le Havane que lui tendait Tom Bob et tirait une cigarette.

Les deux policiers sortirent du restaurant, se dirigèrent vers l'embarcadère, où le bac venait d'accoster :

— Montez donc, monsieur Havard, dit Tom Bob...

— Après vous !... Tiens, vous avez du feu ? voulez-vous m'en passer ?... je n'ai pas d'allumettes...

Tom Bob considéra son cigare :

— Je suis moi-même bien mal allumé.

Et, tirant de sa poche une boîte d'allumettes tisons, il en enflamma une, l'offrit à M. Havard, puis la reprenant, l'approcha de sa propre cigarette et cela fait, comme l'allumette commençait à lui flamber le bout des doigts, il la jeta dans le lac...

Au moment même où l'allumette tison de Tom Bob tombait dans les eaux du lac, celles-ci s'enflammèrent. D'énormes flammes rougeâtres, bleuâtres, en un instant couvrirent toute la surface de l'eau, d'une nappe de feu...

Par bonheur, Tom Bob avait pu saisir M. Havard par le bras, l'arracher du canot où il allait embarquer :

— Non de Dieu ! hurla M. Havard...

— Bien joué, approuvait Tom Bob, toujours flegmatique...

Et, l'un et l'autre couraient à perdre haleine, ils gagnaient le centre de l'île, accompagnés dans leur course par les différents employés du restaurant *Azaïs*, du gérant, de quelques consommateurs attardés... et qui, comme eux, fuyaient devant l'incendie.

Le spectacle était féérique, le lac, n'était plus qu'une mer de flammes impenétrables.

La sueur ruisselait du front des malheureux emprisonnés dans l'île... L'air commençait à manquer, d'ailleurs...

De ce brasier gigantesque, une fumée de suie s'échappait en tourbillons qui, soudain, voilait le ciel...

Autour d'eux, les branches d'arbres éclataient avec des bruits secs, cependant que des brindilles commençaient à flamber, que les arbustes baignant dans l'eau prenaient feu à leur tour...

— Nous sommes foutus, décida M. Havard...

Mais Tom Bob gardait tout son sang-froid :

— Au centre de l'île ! cria-t-il.

Et il entraîna tous les fugitifs au milieu de l'îlot... Là, Tom Bob calmait ses compagnons :

— Du sang-froid, disait-il, du sang-froid, nom d'un chien ! Si le lac brûle, il n'y a qu'une explication, c'est qu'on a jeté à la surface des eaux, on a répandu des tonneaux d'essence ou de pétrole... Parbleu.

Fantômas ne doit pas être loin. C'est par miracle que nous avons échappé, monsieur Havard. J'imagine qu'il attendait que nous soyons tous les deux dans le bac, entre la rive et l'île, pour nous rôti en mettant le feu à son essence.

— Oui, approuvait M. Havard, une minute de plus et nous étions morts...

— Pourvu qu'il n'y ait pas de victimes. Ah ! il me semble que les flammes diminuent d'intensité ? Évidemment, la couche de naphte ne devait pas être très épaisse... Oui, les flammes baissent, mais... mais...

Comme Tom Bob parlait, des cris affreux se firent entendre. Ils venaient d'un peu plus loin.

M. Havard et Tom Bob se regardèrent, interdits. Les cris redoublèrent, puis les deux hommes, d'un même élan, se précipitèrent. Ces cris, ils venaient de les entendre distinctement :

— Au secours... au secours... Fantômas... Fantômas... c'est Fantômas !...

Cependant que M. Havard et le malheureux Tom Bob risquaient, de si près, de périr victimes de l'extraordinaire audace de l'insaisissable bandit, cependant que le lac prenait feu avec une effrayante rapidité, un drame se déroulait sur ses rives.

On était le lendemain du bal de la grande-duchesse Alexandra... C'était ce soir-là même que lady Beltham, suivant sa promesse faite à Fandor, devait se rendre auprès d'Élisabeth Dollon pour lui certifier l'innocence du journaliste.

Fandor ne doutait pas que la grande dame ne tint sa promesse, ne trouvât moyen d'aller voir Élisabeth Dollon.

Le journaliste, après le furieux coup de poignard dont l'avait si opportunément garanti sa cotte de mailles, après sa fuite de chez la grande-duchesse, fuite que la grande-duchesse lui avait d'ailleurs facilitée, ne pouvait plus douter que Fantômas n'eût été réellement présent à la fête de sa maîtresse.

Et dès lors, pour lui, la mort du malheureux agent Doffre n'était plus une énigme.

Doffre était tombé sous les coups de Fantômas... Ce nouveau meurtre du bandit le peinait sans l'étonner. Fandor n'avait même pas connu les grotesques soupçons qui avaient, un instant, pesé sur Tom Bob, il ne savait même pas que Juve avait été blessé.

Aussi Jérôme Fandor, désireux avant tout de rejoindre Élisabeth

Dollon, d'obtenir d'elle son pardon, guettait-il depuis le commencement de l'après-midi l'arrivée de lady Beltham au grand lac.

Or, c'était seulement à neuf heures du soir que lady Beltham était apparue. Fandor, bien entendu, n'avait eu garde de révéler sa présence.

Quand lady Beltham reviendrait, retraverserait le lac, il irait la trouver, il la remercierait, il lui demanderait s'il devait se présenter devant Élisabeth convaincue. Maintenant, il importait de se dissimuler.

Mais, comme le bac venait d'accoster à l'embarcadère du restaurant Azaïs, Fandor, toujours sur la route longeant le lac, aperçut la silhouette de M. Havard en compagnie de Tom Bob, s'apprêtant tous deux à embarquer pour revenir à Paris, évidemment.

Et c'était soudain l'embrasement, l'incendie formidable séparant Fandor du restaurant Azaïs, par une infranchissable barrière de feu.

Comme un fou, le malheureux courait le long de la rive, se tordant les mains, désespéré.

— Que faire ? que faire ?...

Fandor imaginait ce que devait être la situation désespérée peut-être, tragique au plus haut point, des malheureux qui se trouvaient en ce moment dans l'île.

— Élisabeth !... Élisabeth !... criait-il. Ah ! nous sommes donc maudits ?

Fandor se demandait, en effet, si l'incendie n'allait pas gagner l'île, si l'île, arrosée de pétrole, peut-être, elle aussi, ne flambait point, si, enfin, Élisabeth n'était pas en train de mourir de cette mort affreuse, de cette mort qui en vaut mille autres : la mort par le feu.

Et Jérôme Fandor, courant, en dépit des flammes qui le léchaient parfois, au long de la rive, s'affolait, ne pouvant rien, et devinant celle qu'il adorait au centre même du brasier...

— Élisabeth... Élisabeth...

C'était presque un râle qui s'échappait de sa gorge contractée.

Car Fandor devinait l'horrible machination.

Oh ! parbleu ce n'était pas une simple coïncidence qui voulait que le lac prît feu au moment même où Élisabeth apprenait qu'il était innocent... C'était là, à coup sûr, une de ces terribles cruautés dont Fantômas était coutumier.

Fantômas avait voulu qu'Élisabeth mourût à cette heure...

Fantômas ? Mais Fandor le comprenait, il avait appris le rendez-vous donné à la grande-duchesse Alexandra, puisqu'il avait assisté à toute la conversation de Fandor et de la grande dame, alors que Fandor s'imaginait tout bonnement qu'il était en présence d'un reflet dans un des miroirs qui garnissaient le jardin d'hiver.

Il y avait près de trois minutes que le lac brûlait. Fandor, brusquement, se débarrassa de sa veste, s'approcha du lac, dont les eaux flambaient toujours, très pâle, mais un éclair de volonté dans les yeux, il plongea dans le torrent de feu.

— Je nagerai sous les eaux, s'était dit l'audacieux Fandor. Non, il n'est pas possible que je la laisse périr ainsi. Si Élisabeth doit mourir, je mourrai près d'elle, avec elle.

La tentative du jeune homme était héroïque, folle aussi. Large est le bras d'eau qui sépare la rive de l'île...

À mi-chemin, Fandor se trouva à bout de souffle, il lui fallut à toute force revenir à la surface. Nageur merveilleux, il se laissa remonter. L'eau était brûlante.

À peine prenait-il le temps d'aspirer une lampée d'un air méphitique, irrespirable, il devait, sous peine d'être brûlé vif, disparaître à nouveau.

— Encore dix brasses !... encore cinq brasses... trois brasses !...

Ses genoux raclaient le sol, oui, c'était la rive !

À bout de souffle, Fandor se hissa sur le bord du lac, horriblement blessé, sanglant, demi-mort. Mais il touchait au but.

Et il cria :

— Élisabeth !

Dans le lointain, les yeux encore aveuglés par l'éclat de l'incendie, le journaliste crut apercevoir une silhouette féminine.

Il se précipita vers elle, hagard, effrayant.

Mais à peine s'approchait-il de la jeune fille, Élisabeth Dollon – car c'était elle, en effet – qui s'était réfugiée là, qui s'était enfuie avec lady Beltham devant les flammes, qu'il devait reculer, frappé de stupeur.

Lady Beltham n'avait pas encore eu le temps de parler à Élisabeth Dollon.

Élisabeth Dollon, voyant soudain se dresser devant elle le spectre ensanglanté de Fandor, avait hurlé, folle de terreur :

— Fantômas ! Fantômas !... c'est Fantômas !...

— Où est-il ?

Lady Beltham, d'abord, renseigna M. Havard et Tom Bob accourus sur les lieux.

Lady Beltham n'avait pas reconnu Fandor et, d'autre part, savait bien que ce n'était pas Fantômas qui leur était apparu.

Instinctivement, elle montra la direction par où le journaliste venait de s'enfuir.

D'un coup de sifflet strident, M. Havard avait appelé des agents disséminés un peu partout dans l'île :

— Fantômas est là, hurla-t-il. Il vient de passer à la nage... Mort ou vif, qu'on le prenne !

Mort ou vif !...

On fouillait les massifs.

Les eaux du lac, éteintes maintenant, avaient repris leur aspect noirâtre, des nuages de suie rendaient l'atmosphère irrespirable. Seuls éclairaient la perquisition furieuse des agents les reflets de quelques arbres qui brûlaient encore sur le rivage.

Et partout c'étaient des cris, des appels, des interjections :

— Attention !

— Par ici !... par ici !...

— Il vient de passer !

— Plus loin !

— Ah !... canaille !...

Fandor, en effet, battait en retraite devant la poursuite des agents de la Sûreté.

Ce qui se passait ? Il ne le comprenait que trop.

Encore une fois, Fantômas avait merveilleusement calculé son embuscade.

Encore une fois, même, la chance le favorisait.

Si le bandit avait eu l'intention de tuer Élisabeth, il avait dû avoir surtout la volonté de compromettre Fandor, de le faire prendre, de le faire incarcérer, comme il avait fait prendre et incarcérer Juve.

C'était lui, Fandor le devinait bien, qui avait dû faire en sorte que Tom Bob et M. Havard soient justement dans l'île du lac au moment

où le lac devait prendre feu.

Fantômas n'avait certes pas douté que Fandor, rôdant dans le voisinage pour attendre l'issue de la visite de lady Beltham, serait l'un des premiers à se précipiter dans l'île.

Il tomberait ainsi dans une véritable souricière. Fandor, voyant partout des hommes le rechercher, revolver au poing, fuyait en toute hâte.

— Parbleu ! songea-t-il, je n'ai pas le choix des moyens. Je vais me jeter à l'eau, rester le plus longtemps possible au milieu du lac. C'est bien le diable si je ne leur fais pas perdre ma piste.

Mais, à ce moment même, une balle lui sifflait à l'oreille.

Imprudemment, il s'était laissé approcher de trop près. Un agent avait dû l'apercevoir... l'homme avait tiré.

— Bigre, murmura Fandor en se reculant vivement, il paraît que ma tête est mise à prix.

— Là !... là !... vous dis-je ! Bon Dieu, mais passez-moi donc un revolver !

La poursuite continuait.

Et soudain, dans l'eau, un clapotis.

Les agents se groupèrent.

— Il fuit !

— Et pas de canot !

L'agent Michel eut une inspiration subite : Mort ou vif ! M. Havard l'avait dit, il fallait prendre Fantômas mort ou vif ! Par Dieu ! c'était enfantin d'économiser sa vie quand on le tenait à merci.

— Feu de salve ! cria Michel, feu, tout le monde.

On comprit son plan. Les policiers, au hasard, dans la direction du clapotis, déchargèrent leurs revolvers.

Et voilà que, dominant les détonations qui se succédaient encore, un cri déchirant trouait la nuit :

— Au secours !... ah !... au secours !...

Une exclamation de joie répondit à cet appel désespéré :

— Touché !

— Fantômas est touché !

Mais Tom Bob, déjà, avait couru jusqu'au restaurant.

Une embarcation traînait sur le sol. Rapide, il la poussa à l'eau, il se jeta dedans, et en quelques coups d'avirons il atteignit l'endroit d'où le cri était parti.

— Fantômas ! hurla-t-il – on l'entendait distinctement de la rive – Fantômas, rendez-vous !

D'autres bachots arrivaient... les secondes paraissaient longues comme des siècles.

M. Havard, pourtant, se pencha sur le bord de son embarcation, et saisit une forme noire qui se débattait dans l'eau.

— Je le tiens !

Puis, triomphant, il criait à l'agent qui avait pris les rames :

— Poussez, mon ami, ramenez-nous au bord !... là, près de cet arbre qui brûle, nous verrons clair, au moins !... Il doit être gravement blessé, il ne se débat pas...

Mais, comme la barque entra dans la zone éclairée par la torche que faisait l'arbre incendié, M. Havard, tenant toujours la mystérieuse forme humaine qu'il avait agrippée dans l'obscurité, ne put retenir une exclamation de terreur :

— Ah... malédiction... malédiction... Ce n'est pas Fantômas... Ce n'est pas lui... C'est une femme...

Et soudain, lady Beltham s'avancait, les yeux dilatés d'épouvante.

— Ah ! c'est horrible, gémit-elle, en tombant à genoux près du corps de la noyée, c'est horrible, elle a voulu le sauver, donner le change... C'est une innocente qu'on vient de tuer... C'est Élisabeth Dollon...

22 – L'ÉMOTION QUI TUE

— Vous êtes bonne, madame.

— Non, non, ne dites pas cela.

— Oh si ! Vous êtes exquisement bonne...

Une crispation douloureuse passait sur le visage de la grande-duchesse Alexandra :

— Vous vous trompez. Et puis, d'abord, le médecin défend que vous parliez. Il faut suivre ses ordonnances pour guérir, et vous savez bien qu'il faut que vous guériez rapidement.

À pas feutrés sur les épais tapis de la chambre, la grande-duchesse Alexandra s'approchait du lit de milieu où reposait la jeune femme avec qui elle s'entretenait.

— Tâchez de dormir, voulez-vous ?

— Je n'ai pas sommeil, la fièvre me brûle, et j'ai soif... oh ! j'ai soif !

La grande-duchesse Alexandra versa lentement dans un verre quelques gouttes de champagne, un peu d'eau, elle tendit la boisson fraîche et vivifiante.

— Buvez, ma pauvre chérie... Cela, le médecin ne l'a pas défendu.

Un pâle sourire flottait sur les lèvres de la fiévreuse, c'était avidement qu'elle se désaltéra.

— Le médecin, pourquoi me tourmente-t-il avec des prescriptions ?... Le médecin ne croit pas que je guérirai...

— Je ne veux pas, Élisabeth, que vous parliez ainsi. Vous n'avez pas le droit de ne pas guérir... Songez à lui.

Par quelle suite d'événements extraordinaires Élisabeth Dollon, car la blessée était bien Élisabeth Dollon, se trouvait-elle chez la grande-duchesse Alexandra, était-elle soignée par elle ?

La poursuite de Fandor dans les fourrés de l'île de Beauté, alors que l'incendie du lac s'achevait, s'était terminée par la découverte d'Élisabeth blessée par les agents qui venaient de tirer sur elle, croyant qu'ils tiraient sur Fantômas... D'où provenait cette méprise ?

Hélas ! elle avait son explication dans une scène atroce qui venait de se dérouler entre la grande-duchesse Alexandra et la malheureuse amie du jeune homme.

Le premier moment de stupeur passé, tandis que les agents s'empressaient à la poursuite du fuyard, Élisabeth Dollon avait avoué à la grande-duchesse Alexandra, dans des phrases bégayantes de terreur, que c'était en réalité le journaliste Fandor qu'elle venait d'apercevoir, qu'elle avait dénoncé en le nommant Fantômas.

La grande-duchesse Alexandra, alors, n'avait pas hésité.

Venue pour détromper Élisabeth Dollon, pour lui crier l'innocence de Fandor, elle l'avait fait avec énergie. Et comme elle parlait, elle voyait Élisabeth Dollon pâlir, défaillir presque. Quoi ! c'était vrai, Fandor était innocent ? Fandor méritait son amour ? Fandor était victime du destin ? Et pourtant c'était elle qui venait de lancer sur ses traces les policiers qui s'acharnaient à fouiller l'île pour le prendre mort ou vif.

Élisabeth Dollon, telle une folle, soudain, quitta la grande-duchesse Alexandra. Elle éprouvait un besoin instinctif, elle aussi, de se mêler aux recherches...

Apercevant Fandor, un agent de la Sûreté venait de tirer sur lui.

Élisabeth, entraînée dans l'angoisse tourbillonnante des minutes, comprenant que Fandor était perdu si la poursuite continuait, décida de l'interrompre.

Mais comment suspendre cette terrible chasse à l'homme ?

Élisabeth s'arrêta à une ruse tragique : dans l'ombre, elle courut jusqu'à la rive, là elle se jeta à l'eau, elle nagea vigoureusement, tirant des brasses qui faisaient clapoter l'eau, s'efforçant d'attirer l'attention.

Et ce qu'elle avait voulu se produisit.

La terrible confusion qu'elle souhaitait créer se créa. Elle avait eu hélas, une triste conséquence.

Une balle avait atteint Élisabeth et c'est à demi-morte que M. Havard l'avait ramenée à la rive.

Qu'était devenu Fandor-Fantômas ?

Pourquoi cette femme s'était-elle jetée à l'eau ?

Dans le désordre des pensées, nul n'inventait seulement une réponse à la troublante question.

On s'empressa pourtant autour de la malheureuse Élisabeth Dollon, toujours inanimée. On la porta jusqu'au restaurant, où le gérant se lamentait.

La première, la grande-duchesse arriva au chevet de la blessée, la première elle se prodigua pour la rappeler à la vie. C'est que la

grande-duchesse Alexandra, seule femme ayant assisté à la terrible aventure, avait, elle, deviné son explication. Amoureuse tragique, la grande-duchesse Alexandra ne pouvait se tromper sur les motifs qui avaient guidé Élisabeth.

La grande-duchesse Alexandra laissa s'achever les enquêtes policières, puis, elle-même, organisa le transport de la blessée. Elle voulut la faire conduire chez elle, elle l'emmena dans sa demeure du Parc des Princes, elle appela les plus hautes sommités médicales.

La grande-duchesse Alexandra songeait alors, sans doute, qu'en se dévouant à Élisabeth Dollon, en atténuant dans la mesure de ce qui lui était possible de faire les terribles inquiétudes de la jeune fille, elle réparaît autant qu'on le pouvait les cruautés de son amant.

Il y avait de cela deux jours et, depuis deux jours, l'état d'Élisabeth Dollon, loin de s'améliorer, avait empiré. Les chirurgiens, appelés les uns après les autres, étaient partis avec des hochements de tête. La balle qui avait atteint Élisabeth l'avait atteinte en pleine poitrine, avait effleuré le poumon.

— On peut la sauver... Il est possible qu'elle en réchappe.

Tel avait été tout le diagnostic du professeur Ardel, qui avait prescrit un calme absolu, du repos, une alimentation légère, qui n'avait pas, hélas ! dissimulé ses craintes...

La voix faible, haletante, sifflante presque d'Élisabeth appelait la grande-duchesse Alexandra :

— Vous n'avez pas encore de ses nouvelles ?

La grande-duchesse, voyant que la blessée ne dormait pas, avait attiré un fauteuil près de son lit.

— Non, je n'ai pas encore de ses nouvelles... Mais je vous l'ai dit, il a échappé... Sans doute, il ne lui est pas facile de venir ici, ma maison est peut-être surveillée ?... Qu'en savons-nous ?... Mais ne vous agitez pas, Élisabeth. Je vous le répète, il est impossible que Fandor n'apprenne pas que vous êtes ici... et s'il vous sait ici, il sait encore que j'ai dû vous convaincre de son innocence... Je suis bien assurée qu'il ne tardera pas... Élisabeth, vous allez enfin pouvoir goûter à l'amour, sans plus de remords, puisque je vous ai donné ma parole que Fandor est innocent... sans plus d'inquiétude... Vous êtes digne de lui et il est digne de vous ! Je vous envie...

— Hélas ! vivrai-je encore assez pour le revoir ?

Mais la grande dame secoua la tête.

— Oh ! ne dites pas cela. Vous aurez vos journées d'amour... comme tout le monde.

— Comme tout le monde ? reprenait Élisabeth. Hélas ! madame, j'ai peur que mon amour ne porte malheur... Je suis un peu cause des malheurs de Fandor, savez-vous ?...

— Oui, vous avez raison, Élisabeth, l'amour est une passion terrible qui comporte encore plus de douleurs que de joies. Tous ceux que j'ai vu aimer, je les ai vus malheureux... vous et Fandor, tenez ; Tom Bob et Sonia... Tom Bob, l'audacieux, le fou qui s'est laissé conduire... Sonia la coquette qui se moque de lui, qu'il courtise, qui ne l'aime pas. Moi-même qui...

Mais la grande-duchesse s'interrompait subitement ; dans l'encadrement de la porte, un homme venait d'apparaître, un homme dont la figure était ravagée d'émotion, qui s'était précipité comme un fou jusqu'à cette chambre, écartant le valet qui voulait l'introduire dans un salon voisin.

Et cet homme, c'était Jérôme Fandor.

Le malheureux journaliste traversa la chambre, tombait à genoux à côté du lit d'Élisabeth.

C'est d'un geste passionné et précautionneux à la fois qu'il prit la main de la jeune fille, qu'il la couvrit de baisers brûlants.

— Élisabeth... Élisabeth... murmura-t-il, ah ! c'est trop de malheur et trop de bonheur à la fois... vous retrouver blessée... blessée à cause de moi... car j'ai compris votre dévouement... vous retrouver... avoir le droit de vous aimer...

À l'apparition de Jérôme Fandor, Élisabeth, instinctivement, s'était soulevée dans son lit, comme pour aller au-devant de lui, puis, brisée de l'effort, blanche comme une morte, elle était retombée sur ses oreillers.

La main que tenait Fandor s'abandonna, brisée ! Et c'était dans un souffle qu'Élisabeth interrogea :

— Vous me pardonnez, mon ami, vous me pardonnez mes soupçons, ma défiance ?

— Vous ne doutez plus de moi ? demanda Fandor.

Et, comme Élisabeth souriait faiblement, Jérôme Fandor, d'un geste spontané, se redressa et, les mains tendues, s'avança vers la grande-duchesse Alexandra.

— Madame, dit-il, madame, jamais je ne pourrai oublier que c'est grâce à vous...

Très émue, elle aussi, la grande-duchesse Alexandra rendait à Fandor son étreinte.

— Monsieur, commençait-elle, quand vous êtes, au nom de l'amour, venu me prier, moi, lady Beltham...

Mais elle s'interrompait.

Dans un gémissement, Élisabeth Dollon venait de répéter :

— Lady Beltham...

Comme une fleur qui subit les rigueurs de la tempête et qui se fane à l'apparition d'un soleil trop violent, la malheureuse jeune fille, après les heures douloureuses, les heures tragiques et terribles qu'elle avait vécues, ne put supporter la joie trop grande qu'elle éprouvait en retrouvant enfin Fandor et Fandor innocent, l'émotion trop vive d'apprendre qu'elle était en présence de lady Beltham.

— Élisabeth !... Élisabeth !...

Jérôme Fandor appela son amie d'une voix subitement terrifiée.

Oh ! quelle était pâle, maintenant, les yeux clos, la tête renversée sur les oreillers, la chevelure blonde éparse sur les dentelles.

— Élisabeth ? Élisabeth ?

Lady Beltham, comme Fandor, venait d'être prise d'une crainte subite.

C'était un instant qui sembla éternel.

Élisabeth, enfin, ouvrit les yeux. Elle eut d'abord un regard attendri pour cette grande-duchesse Alexandra, cette lady Beltham mystérieuse, qui avait eu pitié d'elle, puis, paraissant faire un effort surhumain, elle murmura faiblement :

— Jérôme Fandor...

Mais, comme sa main se soulevait, s'offrait à l'étreinte du journaliste, un faible soupir s'exhala de sa gorge, un soupir si léger, si calme, qu'il fallut une bonne minute à Jérôme Fandor, à lady Beltham, pour comprendre le hideux malheur : Élisabeth Dollon était morte.

Abîmé dans sa douleur, Fandor, hébété, n'avait pas même levé la tête.

Mais la chambre mortuaire communiquait, par les deux battants largement ouverts de sa porte, avec un salon voisin... Et, de ce salon, maintenant, des voix arrivaient.

La grande-duchesse Alexandra, surmontant sa douleur très sincère, venait recevoir un visiteur.

Qu'importait, hélas, la mort d'Élisabeth Dollon ?

La sinistre farce qu'est la vie ne s'interrompt pas pour le trépas d'une jeune fille, et la grande-duchesse Alexandra devait, sous peine de se trahir, continuer à jouer son rôle.

Jérôme Fandor, à la façon instinctive dont on se raccroche aux événements extérieurs, automatiquement, dans les plus grandes émotions, au sein des plus profondes douleurs, écouta.

— Madame, disait une voix d'homme que Fandor reconnut, madame, ma démarche d'aujourd'hui est, croyez-le bien, officieuse... Mais enfin, j'imagine que vous voudrez accéder à mes désirs ?

— Parlez, monsieur.

— Madame, reprit M. Havard, vous avez récemment pris l'initiative d'une souscription publique destinée à réunir les fonds réclamés par Fantômas pour disparaître et refusés par la Chambre... C'est bien exact, n'est-ce pas ? vous le reconnaissez ?

— Oui, monsieur, c'est exact !... J'ajoute même que les fonds commencent à m'arriver.

— Madame, continuait M. Havard, j'ignore à quel mobile vous avez cédé...

La grande-duchesse Alexandra coupa la parole au chef de la Sûreté :

— Les mobiles auxquels j'ai cédé sont bien simples... dit-elle. La Chambre a refusé de s'incliner devant l'ultimatum de Fantômas... Ce bandit, ne reculant devant rien, depuis le refus du Parlement, multiplie ses crimes, ajoute les forfaits aux forfaits. Ce que l'initiative gouvernementale refusait de voter, il m'a semblé qu'il appartient à l'initiative privée de l'accorder... Fantômas tue et promet qu'il ne tuera plus si on lui verse un million. N'était-il pas tout naturel, monsieur Havard, d'ouvrir une souscription pour réunir ce million ? pour mettre Fantômas en mesure d'exécuter sa promesse ? pour obtenir qu'il cesse de semer sa route de cadavres et de deuils ?

— C'était peut-être tout naturel, madame. Je n'ai pas qualité pour apprécier les motifs moraux qui peuvent vous conduire à tenter cette souscription... mais je suis bien obligé d'en constater les résultats...

— Qui sont, monsieur Havard ?

— Déplorables, madame !

— Pourtant, monsieur... Les crimes se succèdent toujours plus monstrueux... J'imagine que ma souscription réussira rapidement, que j'aurai rapidement les fonds nécessaires, que rapidement Fantômas disparaîtra... Ce n'est pas un résultat déplorable, cela ?

— Ce qui est déplorable, madame, c'est que cette souscription ridiculise mes services, tourne en dérision la police française... Nous ne pouvons pas admettre, pourtant, que l'on paie Fantômas pour qu'il veuille bien ne plus tuer ?... C'est un assassin. Il convient de l'arrêter, voilà tout...

— Mais, monsieur Havard, vous ne l'arrêtez pas !

— Non, pas encore ! Mais... nous l'arrêterons !

Lady Beltham, après un silence, reprenait enfin :

— De sorte que d'après vous...

— D'après moi, faisait M. Havard – et je vous dis cela encore une fois à titre officieux – il conviendrait, madame la grande-duchesse, d'arrêter votre souscription... Elle est en vérité... je le répète... pénible... pour mes services... D'ailleurs, vous êtes libre de faire comme bon vous semblera... Il est certain qu'après tout... Enfin, madame, ma visite avait un autre but... Je puis blâmer votre souscription, je n'ai pas le droit d'en détourner les fonds. Or, j'ai reçu... d'un anonyme, une somme de dix mille francs avec prière de vous les remettre... Les voici.

Tout le temps que la grande-duchesse et M. Havard s'entretenaient ainsi, Jérôme Fandor ne put s'empêcher de frémir.

Quoi ! il était à quelques mètres à peine de celui qui le poursuivait avec tant d'énergie ?

Quoi ! Lady Beltham causait avec M. Havard dans une pièce voisine, mais close par des tentures, alors que lui, Jérôme Fandor, qui passait pour le complice de Fantômas, que toute la Sûreté recherchait, était à quelques mètres ?

Lady Beltham n'allait-elle pas le trahir ?

Cette femme, qui avait adoré Fantômas, qui à coup sûr l'adorait encore, n'allait-elle pas, pour aider à l'œuvre de son amant, le livrer, lui, Fandor, à la Sûreté ?

Lady Beltham savait bien, après tout, que Jérôme Fandor était le seul homme – Juve étant prisonnier – qui fût capable de mettre en échec le bandit !... Comme elle devait être tentée de le dénoncer à M. Havard...

Mais non. Il devait avoir confiance en elle...

Si lady Beltham était une ennemie, c'était une ennemie loyale !

Et puis Fandor pesait la valeur des mots de M. Havard.

Certes, il comprenait l'ennui que pouvait avoir le chef de la Sûreté au sujet de la souscription ouverte par lady Beltham... Mais alors, que voulait dire ce don d'un anonyme précisément transmis par M. Havard ?

Ne fallait-il pas comprendre plutôt que le chef de la Sûreté, lui aussi terriblement désireux d'être débarrassé de Fantômas, voulait, tout en dissimulant sa façon de faire, contribuer à la souscription, hâter le moment où la grande-duchesse aurait le million en mains, et, par là, tenterait d'obtenir la retraite du bandit ?

Jérôme Fandor soudain, fut arraché à ses pensées. Lady Beltham venait de répondre :

— Monsieur Havard, vous pouvez, comme policier, regretter l'ouverture de ma souscription qui, je le conçois, blesse vos intérêts professionnels. Mais, comme femme, je vous avoue que j'ai peur de Fantômas, que je frémis à l'idée des abominables forfaits que ce bandit commet toujours, qu'il peut commettre encore... Et c'est pourquoi je continuerai à recevoir toutes les sommes que l'on me donnera...

— Vous êtes libre d'agir, madame... J'espère d'ailleurs que nous aurons mis la main, non pas sur Fantômas qui, on l'oublie trop dans le public, est en prison, mais sur Jérôme Fandor, sur son complice, avant que vous ayez pu lui distribuer les fonds que vous récoltez pour lui... et par conséquent...

— Je vous souhaite bien volontiers, monsieur Havard, d'arrêter Jérôme Fandor en effet... puisque vous croyez que Jérôme Fandor est le complice de Fantômas.

23 – MYSTÉRIEUSE CURIOSITÉ

C'était Tom Bob...

Le détective américain attendit un certain temps au rez-de-chaussée de l'hôtel dans un petit salon réservé aux visiteurs.

Le détective semblait fort impatient. À maintes reprises il consulta sa montre.

— Neuf heures et demie, murmura-t-il, il ne va pas falloir que je traîne, et cependant il faut que je m'assure qu'Ascott ne manquera pas...

À la vérité, il éprouvait une certaine anxiété, et se demandait comment le riche Anglais allait le recevoir.

Depuis la troublante affaire du Pré-Catelan, qui s'était si extraordinairement achevée par la dégringolade dans le lac des voitures automobiles, Tom Bob n'avait plus revu Ascott qu'à de très rares reprises.

Et il y avait à cela plusieurs raisons.

D'abord, le détective était fort occupé, – il l'assurait du moins – par les événements survenus depuis son installation à Paris, depuis qu'il avait officiellement déclaré s'attacher à la poursuite et à la découverte de Fantômas.

D'autre part, la liaison, bien que discrète et peu connue dans le monde, de Tom Bob avec la princesse Sonia Danidoff, n'était pas, ne pouvait pas être ignorée des intimes du petit groupe qui s'était constitué quelques semaines auparavant, pendant la traversée de l'Atlantique, à bord de La Lorraine.

Mieux que personne, d'ailleurs, Ascott, qui avait été très épris de la princesse, devait savoir qu'il comptait en Tom Bob un rival heureux, dont les vœux avaient été rapidement exaucés.

Certes, il fallait avoir l'audace tranquille du détective américain pour se permettre, sans avoir tâté le terrain au préalable, de venir ainsi rendre visite au jeune Anglais, qui peut-être lui réservait un accueil fort désagréable.

— Il est vrai, se disait Tom Bob, que depuis qu'il a renoncé à son amour malheureux pour la princesse Sonia, Ascott a eu d'autres aventures qui, certainement, doivent faire qu'à l'heure actuelle il ne saurait être jaloux de moi.

L'affaire du restaurant de la *Timbale d'Argent* s'était ébruitée, en effet.

— Si Monsieur veut monter ?...

C'était le domestique John qui invitait Tom Bob à venir rejoindre son patron.

Le détective remarqua que le vieux valet de chambre ne portait pas, ce matin-là, comme il eût été naturel, la livrée.

Il avait une tenue bourgeoise.

Le détective ne fit aucune observation à ce sujet ; il gravit un étage, à la suite du domestique, et fut introduit dans l'élégant cabinet de travail du propriétaire de l'immeuble.

Ascott, assis à son bureau, écrivait.

— Déjà levé, fit Tom Bob d'un air joyeux... et déjà prêt... Ma parole, mon cher Ascott, la vie de Paris a transformé vos habitudes... Comment allez-vous ce matin ?

— Pas mal, et vous, Tom Bob ? À quoi dois-je le plaisir de votre visite ? Asseyez-vous donc, je vous prie...

— Bon, pensa le détective, il ne m'en veut pas trop.

— Je viens simplement vous serrer la main, déclara Tom Bob, je passais dans votre quartier...

Mais Ascott, qui semblait deviner le but de la visite, fouillait son portefeuille, en retirait un billet de banque. Il le tendit au détective.

— Voici, dit-il, ma souscription. Vous serez bien aimable de remettre ces mille francs à la grande-duchesse Alexandra, lorsque vous aurez l'occasion de la voir.

— Croyez-vous, mon cher, observa-t-il, que cette société parisienne est pusillanime... Quand je pense que c'est maintenant un engouement véritable, une mode extrêmement chic, un genre des mieux posés, que de participer à cette souscription... On veut engraisser Fantômas !... Ma parole, c'est du dernier bouffon... Je crois que désormais les bandits auront beau jeu lorsqu'ils voudront faire fortune. Au lieu de se donner du mal à commettre des crimes, ils n'ont qu'à faire savoir par la voie des journaux qu'ils se trouvent momentanément gênés : immédiatement, l'argent afflue.

« Par exemple, continuait le détective, ce sera la ruine des policiers, et je me demande ce que nous ferons, mes collègues et moi, lorsqu'il n'y aura plus de coupables à poursuivre, de criminels à

arrêter. Qu'en pensez-vous, insista le détective, quelle impression vous laisse toute cette histoire de Fantômas ?

Ascott, comme s'il sortait d'une longue rêverie, haussa les épaules.

— Je m'en moque, dit-il, je suis embêté.

— Mais c'est bien ce qu'il me semblait, en effet, mon cher ami : vous paraissez fatigué, changé, on ne vous voit plus dans le monde. Serait-ce que vous auriez des ennuis ?... J'ai vaguement entendu parler d'une aventure fâcheuse... dont vous auriez été le héros il y a quelque temps de cela...

— Dites plutôt : la victime, observa Ascott.

— La victime, c'est un bien grand mot ; que vous est-il donc arrivé ?

— Rien ! fit-il, ou peu de chose !

Puis, après un silence, et comme s'il venait de prendre une décision suprême, il se leva, fit quelques pas dans la pièce, vint se placer devant le détective et, les bras croisés, lui déclara :

— Tom Bob, je devrais vous en vouloir plus qu'en réalité je ne vous en veux, car vous m'avez joué un tour... un tour pendable, involontairement, j'en suis sûr, mais le fait n'en est pas moins exact. Vous m'avez joué un de ces tours que les hommes pardonnent difficilement, vous m'avez supplanté dans le cœur d'une femme que j'aimais...

— Bah ! cher monsieur, fit-il, les histoires de femmes, c'est toujours sans importance !

— Cela dépend. Vous allez me dire, sans doute, que depuis longtemps je courtais la princesse sans obtenir d'elle la moindre faveur, et qu'il vous a suffi d'arriver pour devenir l'élus de son cœur... Soit ! Je n'insiste pas, et vous avez pu remarquer, d'ailleurs, que je n'ai pas cherché à vous combattre... Non, le hasard ou la mauvaise fortune voulaient que précisément, à ce moment, mon cœur était pris ailleurs.

— J'en suis heureux ; j'aurais été désolé de vous faire de la peine.

— Hélas ! vous ne pouvez imaginer ce qu'il m'est arrivé.

S'animant de plus en plus, Ascott, heureux de pouvoir soulager son esprit par une confidence, raconta au détective son aventure avec Nini Guinon et les menaces dont il avait été l'objet, les conséquences d'une folie passagère.

— Et alors ? demanda Tom Bob au moment où Ascott reprenait haleine.

— Alors, déclara celui-ci, il est de mon devoir de vous annoncer une nouvelle, une grande nouvelle...

— Laquelle, mon Dieu ?

— Je me marie, j'épouse Nini Guinon !

— Ah ! par exemple ! s'écria le détective, et quand cela ?

— Ce matin... tout à l'heure !...

— Pas de chance, fit Tom Bob, moi qui voulais précisément vous inviter à déjeuner...

— Oui, répéta Ascott avec un air d'accablement, dans deux heures je serai l'époux légitime de la nièce du père Moche... Ah ! c'est assez réussi.

— Ascott, fit Tom Bob en essayant de le consoler, vous vous mariez selon la loi française ; vous n'ignorez donc pas que le divorce est permis...

Ascott haussa les épaules.

— Cela n'arrange rien.

— Pourquoi donc ?

— Mon ami, je dois tout vous avouer : Nini Guinon est enceinte...

Ascott faisait une telle grimace que Tom Bob, malgré tout son sang-froid, faillit éclater de rire. Mais le détective dissimulant ses sentiments, se leva, alla d'un air inspiré vers Ascott, lui serra les deux mains avec commisération et sympathie :

— Mon cher, vous êtes un grand honnête homme !

— Ou un imbécile !

Il y eut un silence ; Tom Bob reprit :

— Il faut que je parte.

Il ajouta :

— Je n'insiste plus pour vous avoir à déjeuner. J'imagine qu'à la suite du mariage, une réception...

— Non, interrompit Ascott, ne vous moquez pas de moi, Tom Bob, la cérémonie a lieu dans la plus stricte intimité. Naturellement, elle ne comporte aucune fête ; la mère, qui doit donner son consentement, ne vient qu'à la mairie, à l'église, et j'ai formellement refusé d'inviter au déjeuner qui que ce soit, en dehors des témoins...

— Et vous partez sans doute en voyage de noce ensuite ?

— C'est-à-dire, poursuit le jeune homme, que je me sauve, que je vais me cacher, et que je vais aussi essayer de soustraire ma femme au déplorable milieu auquel elle appartient par sa famille et par ses relations...

— Enfin, interrogea-t-il, l'aimez-vous ?

— Non ! fit sombrement le riche Anglais.

Mais se reprenant et rougissant jusqu'à la racine des cheveux, il ajouta :

— Cependant, je dois l'avouer, il y a quelque chose qui fait qu'elle ne m'est pas indifférente...

Tom Bob leva la main comme pour prendre le ciel à témoin ; il conclut d'un air inspiré :

— L'enfant, peut-être ?...

— Oui, c'est cela, dit Ascott.

À l'extrémité du bois de Vincennes, sur la lisière de Saint-Mandé, se trouve, au milieu des arbres, un restaurant aux allures champêtres, comportant de vastes salles à l'intérieur et, au dehors, dans les jardins ombragés, d'immenses tonnelles, restaurant qui porte un nom significatif : *À la Fleur d'oranger*.

C'est là qu'en effet les noces populaires viennent festoyer après que les cérémonies religieuses ou civiles – tantôt l'une, tantôt l'autre, quelquefois les deux – ont été expédiées.

On ne se met guère à table avant une heure, une heure et demie de l'après-midi, mais le repas dure souvent jusqu'au soir, et, comme il faut bien dîner, il arrive fréquemment que le patron de l'établissement réserve une double tournée de repas, ce qui n'est pas pour lui déplaire.

Ce matin-là, le patron de la *Fleur d'oranger* ne devait pas attendre grand monde, car il n'avait ouvert que le plus petit de ses salons.

Au milieu de la pièce, il disposait sur la nappe d'une table un nombre restreint de couverts.

— Des râleux, grommelait-il ; qu'est-ce que c'est encore que ces clients qui n'invitent à la noce que les témoins du mariage ?... des purées sûrement... et, bien qu'ils aient payé d'avance sans trop discuter, m'est avis qu'il va falloir ouvrir l'œil pour qu'ils ne barbotent pas les couverts... Plus souvent, d'ailleurs, que je leur foutrai de l'argenterie... un déjeuner pour vingt francs par tête... Enfin, espérons qu'on se rattrapera sur l'apéritif et les cigares...

Le brave homme s'arrêta de mettre son couvert. Quelqu'un pénétrait dans la salle, venait à lui.

— Pardon, monsieur, fit-il, le patron de la *Fleur d'oranger* ?...

Le restaurateur considéra l'individu qui parlait ; il le toisa dédaigneusement. Le nouveau venu n'avait pas une allure très luxueuse. C'était un bourgeois, modestement vêtu et qui pouvait avoir une trentaine d'années environ. Il portait une barbe assez épaisse.

— Qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Monsieur, embauchez-vous des garçons ?

— Sûr que non, répliqua le patron, et aujourd'hui encore moins... il n'y a rien à faire, un repas de six couverts à vingt francs par tête. Moi et la bonne, nous suffirons largement à assurer le service...

— Je serai pourtant fort désireux...

— Rien à faire !

— Même en payant ?

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

— Voici, dit l'individu. Je désirerais beaucoup servir à table, servir cette table, c'est une affaire que j'entreprends... vous me laisseriez les pourboires comme bénéfices et, pour vous dédommager, moi je vous verserais cent francs.

Le patron de la *Fleur d'oranger* hésita.

L'offre de l'individu était bonne pour lui, trop bonne même, c'est un peu ce qui la rendait suspecte, car aucun des deux interlocuteurs ne devait ignorer que les pourboires éventuels n'atteindraient pas cette somme.

À la vérité, c'est cela même qui incitait le restaurateur à considérer favorablement la proposition de l'inconnu. Mais il se méfiait encore. Peut-être le bonhomme avait-il une idée de derrière la tête, peut-être voulait-il faire du scandale ?

Était-ce un amoureux éconduit, l'amant de la mariée, ou alors le frère ou le parent d'une maîtresse délaissée par le mari ? Sait-on jamais.

— Voyons, interrogea le patron de la *Fleur d'oranger*, c'est pas des blagues que vous me racontez ? vous voulez payer cent balles pour servir à table et vous n'avez pas de mauvaises intentions ?

L'inconnu, franchement, éclatait de rire.

— Mais pas la moindre, monsieur, je vous le jure, je vous dis que

ça m’amuse de servir ces gens-là, c’est comme qui dirait... tenez... un pari fait avec des camarades.

— Les pourboires ne seront pas gros.

— Ça m’est égal.

— Toi, mon gaillard, pensa le patron de la *Fleur d’oranger*, tu m’as l’air d’un drôle de type, mais tu ne dois pas être méchant... Après tout, qu’est-ce que je risque ?

Il accepta et, pratique, tendit la main.

— Ça va, donnez votre billet.

— Voilà, mon brave.

— Maintenant, poursuivit le gargotier, devenant familier, va chercher un tablier et une veste ; je suppose que tu as un devant de chemise propre ?... Le repas est commandé pour midi et demie, mais je ne compte pas sur les clients avant une heure... Tiens, voilà où l’on met les assiettes. Quant aux verres, tu feras bien de les nettoyer... puisque tu as du temps à perdre, ça t’occupera, mon garçon... Au fait, comment t’appelles-tu ?...

Après une légère hésitation, l’inconnu déclara :

— Daniel.

— Eh bien ! Daniel, occupe-toi, l’occupation ça empêche de s’ennuyer.

À peine était-il seul dans la salle où devait se servir le déjeuner que le personnage qui venait de se faire embaucher d’une si bizarre façon se laissa tomber sur une chaise et poussa un long soupir :

— Ouf ! fit-il ; j’y suis, mais c’est cher !... Ma pauvre montre, grâce à la générosité du « clou », m’a certes procuré cet argent sans trop de difficulté, mais quand rattraperai-je ma chère toquante ?

Il ajouta :

— Sapristi ! que cette fausse barbe me gêne ! Et pourvu qu’elle ne se décolle pas pendant que je servirai.

Il se leva, alla voir dans le miroir si son postiche tenait bien.

— Avais-je besoin, fit-il, de me camoufler ? Je suis véritablement méconnaissable.

L’homme qui parlait ainsi avait raison.

Le nouveau garçon de la *Fleur d’oranger*, le soi-disant Daniel, n’était autre, en effet, que Jérôme Fandor.

Le journaliste, depuis l'effroyable épreuve qu'il avait traversée, depuis le jour où il avait recueilli, avec l'aveu du malentendu qui les séparait, le dernier soupir d'Élisabeth Dollon, avait été plongé dans un état de prostration terrible. Fandor, fou de douleur, avait senti sa raison l'abandonner. Tout son courage, sa belle ardeur s'étaient évanouis et, à maintes reprises, l'idée du suicide avait hanté son esprit. Il avait fallu toute l'énergie qui constituait le fond de son caractère pour l'empêcher d'en arriver à de si tristes extrémités.

Peu à peu, au fur et à mesure que sa volonté maîtrisait sa douleur, une sourde et violente colère naissait en lui. Il avait une mission à remplir ; il s'en rendait compte, ses idées se précisaient nettement. Désormais ce n'était plus seulement son ami Juve qu'il importait de tirer d'affaire, mais encore c'était la mort affreuse d'Élisabeth qu'il s'agissait de venger.

Et, en envisageant ces deux objectifs, aussi chers l'un que l'autre à son cœur, Fandor se rendait compte qu'il ne poursuivait, en réalité, qu'un même but, car l'auteur principal de tous ces malheurs, le responsable, l'être qui par ses maléfices avait semé la douleur et le deuil autour de lui, c'était encore et toujours l'énigmatique et insaisissable...

Démasquer le monstre, se trouver face à face avec lui, savoir qui dans le groupe au milieu duquel Fandor évoluait incarnait véritablement le mystérieux bandit... Il fallait à toute force en finir... c'était nécessaire, indispensable, et cela dans le plus bref délai.

Fandor avait un nouvel espoir.

Bien que se cachant toujours de la police, vivant une existence de paria, il n'était pas sans être renseigné par les conversations glanées çà et là, par les journaux lus de temps à autre. Or, il s'apercevait d'un certain revirement de l'opinion publique en faveur de son ami.

Il était impossible, disait-on, que Juve, emprisonné à la Santé, fût coupable de tous les crimes et de tous les vols qui se commettaient sous l'étiquette de Fantômas.

Fandor rapprochait cela de la découverte très précise qu'il avait faite de certains agissements de la bande à la tête de laquelle se trouvait le père Moche.

Le journaliste, bien que tenu un peu à l'écart par les personnages qui constituaient cette bande, y apprenait néanmoins bien des choses, qui lui permettaient d'orienter ses recherches avec précision.

Or, depuis peu, il avait acquis la certitude que le père Moche devait être pour beaucoup dans les opérations fructueuses

qu'effectuait Fantômas. Où était Fantômas ? Pas loin, sans doute. Mais assurément plus difficile à découvrir, plus insaisissable que jamais.

Mais Tom Bob, malgré sa belle audace et ses premiers succès ne réussissait pas mieux.

Depuis quelque temps déjà, il ne faisait plus parler de lui, semblant se désintéresser de la lutte qu'il avait entreprise contre Fantômas.

De plus, le détective américain, qui, lors de son arrivée, lui avait promis sa protection, avait cessé soudain de le voir, ne dissimulait même pas qu'il ne tenait pas à garder des relations avec Fandor.

Pourquoi ? Tom Bob avait-il honte de s'avouer vaincu ? ou prétendait-il, à lui tout seul, découvrir Fantômas ?

Telles étaient les réflexions que faisait le journaliste, lorsque le patron de la *Fleur d'oranger* surgit soudain dans la salle à manger.

— Daniel, s'écria-t-il, faut te dépêcher, mon garçon, voilà la noce qui rapplique, elle n'est pas en retard... Mets vite ton tablier et ta veste. On va servir dans un instant.

À l'entrée des jardins, deux landaus venaient de s'arrêter : deux landaus n'attirant point l'attention, sans panneaux en glaces, sans lanternes aux angles de la carrosserie.

24 – LE DÉJEUNER À « LA FLEUR D'ORANGER »

Ainsi que le désirait Ascott, le mariage avait eu lieu dans la plus stricte intimité.

Ascott avait pour témoins son valet de chambre, John, et un vague secrétaire du consulat auquel on avait demandé le plus grand secret. Ce jeune homme, d'ailleurs, fort discret et devinant les choses à demi-mot, s'était éclipsé après la cérémonie, en prétendant qu'il ne désirait pas assister au déjeuner. Il avait compris qu'on ne lui en voudrait pas de son départ.

Les témoins de Nini Guionon étaient son oncle, le père Moche, légèrement rattaché pour la circonstance, et le chemineau Bouzille que l'on avait été dénicher dans un bouge de Ménilmontant, habillé, pour la circonstance, d'une redingote du Cor de chasse.

La cérémonie de la mairie rapidement expédiée, on avait été entendre une messe à l'église, puis on était parti.

Le dernier acte restait à jouer.

Ascott, au grand désespoir de M^{me} Guionon, avait énergiquement refusé de faire sa connaissance, ce qui désolait la brave femme.

À peine donc celle-ci avait-elle entrevu son gendre au moment où, à la mairie, elle autorisait sa fille mineure à prononcer le « oui » définitif.

Ascott d'ailleurs ne décolérait pas.

À ce mariage, fait pour ainsi dire en cachette, à ce mariage dont Ascott avait écarté systématiquement toute publicité, il n'avait pas voulu que sa femme revêtît la robe blanche.

Nini Guionon se demandait si, véritablement, elle avait bien fait de suivre le conseil du père Moche. Elle se rendait mal compte des conséquences avantageuses qui allaient résulter pour elle de son union avec le riche Anglais.

En venant au restaurant, tapie dans le landau, Nini Guionon, silencieuse, pensait :

— Si j'ai des embêtements, si le père Moche m'a foutue dedans, il me le paiera...

Bouzille, toutefois, qui s'était tenu tranquille pendant la matinée commença à s'animer en arrivant à la *Fleur d'oranger*.

Il sourit à la théorie des bouteilles alignées sur un dressoir, et, en

brave niais qu'il était, ne comprenant rien à la situation saugrenue des mariés et de leur entourage, il suggéra en frappant dans ses mains :

— Eh bien, mes enfants, faudrait tout de même voir à rigoler un peu ! si qu'on prendrait la bleue en attendant ?...

Ascott, malgré ses préoccupations, n'avait pu s'empêcher de sourire : en réalité, s'il était un individu dans la bande qui le dégoûtait moins profondément que les autres, c'était assurément le brave chemineau, qui certainement devait être un honnête homme.

En revanche, Ascott se sentait gêné à l'idée de se mettre à table avec son domestique. Dans son for intérieur, il décida qu'il ne lui restait qu'une chose à faire : le flanquer à la porte le soir même.

En outre, quel établissement, quel milieu !... Enfin, il fallait faire contre fortune bon cœur.

Ascott, accédant au désir de Bouzille, appela le garçon, commanda l'apéritif.

Et c'est Fandor qui se présenta au riche Anglais pour prendre la commande.

Bouzille, toutefois, qui ne tenait pas en place, était sorti de la salle. Il s'en était allé fureter dans les bosquets, dans le jardin.

Le chemineau revint triomphant, suivi de deux gaillards dont la vue fit pousser à Ascott un cri d'indignation :

— Ah ! par exemple !... s'écria-t-il.

Bouzille, inconsciemment, venait de commettre la plus grande gaffe qu'il était possible. Comme par hasard, il avait rencontré, rôdant dans le voisinage, des camarades à lui. Sans vergogne, il les invitait à venir boire.

Or, ces deux camarades, ce n'étaient autres que le célèbre Bec de Gaz et son non moins célèbre acolyte, Œil de Bœuf.

Ascott blêmit.

— Monsieur, fit-il en interrogeant le père Moche, que signifie cette plaisanterie ?

Moche ne broncha pas.

— Mais pas le moins du monde, fit-il, ce ne peut être que cet animal de Bouzille.

Et d'insister :

— Je vous l'ai déjà dit, mon cher ami, c'est un insupportable bonhomme !

Bouzille, avec la grâce d'un ours qui danse, sans se douter que ce n'était pas lui qui payait ou peut-être plutôt parce qu'il s'en doutait, invitait ses copains à prendre place à la table sur laquelle on avait apporté les hors-d'œuvre.

— Deux couverts de plus, criait-il, tutoyant déjà le garçon, hé là, vieux frère, grouille-toi pour installer les aminches...

Malgré sa mauvaise humeur, Nini Guinon commençait à trouver l'histoire drôle.

Ce Bouzille n'en faisait jamais d'autres, et, somme toute, si elle devait partir bientôt avec son mari, ce qui promettait d'être saumâtre plutôt, au moins, on allait pouvoir se payer une tranche de rigolade au cours de ce déjeuner de noces.

Sans le moindre souci du protocole, Ascott s'assit, prenant à sa droite Nini, à sa gauche le père Moche. Puis il pencha le nez dans son assiette, ne sachant absolument pas quelle contenance garder.

Le bel enthousiasme de Bouzille s'était subitement envolé.

Décidément l'assistance ne « rendait pas ». Ils étaient tous plus figés les uns que les autres.

Ah ! ceux qui étaient venus avec l'espoir de s'amuser se trompaient singulièrement...

John, placé en face de son maître, n'osait pas prononcer une parole. Moche ne desserrait pas les dents, Nini enrageait, Ascott restait muet comme la tombe.

Seuls, à l'extrémité de la table, dans un murmure confus, Bec de Gaz et Œil de Bœuf causaient de leurs petites affaires, se refusant d'ailleurs péremptoirement à admettre Bouzille en tiers dans leur conversation.

Fandor, aidé du patron – car le journaliste s'était révélé dès le début fort mauvais domestique, – assura le premier service au cours duquel on n'échangea pas trois mots.

Le propriétaire de la *Fleur d'oranger*, lorsqu'il se retrouvait avec Fandor dans la cuisine, ne dissimula pas sa surprise :

— Voilà vingt ans, dit-il, que je fais les noces, j'en ai vu de toutes sortes, mais comme ces gaillards-là... on croirait un enterrement...

Bouzille devait commettre un nouvel esclandre.

Soudain, il éclata de rire, puis, se levant brusquement, il allait à la fenêtre placée en face de lui, faisant des gestes.

Il criait :

— Par ici, les copains, amenez-vous donc.

Bouzille se tourna vers ses compagnons :

— Ah ! s'écria-t-il, vous allez voir qu'on va rigoler, maintenant ! C'est une idée à moi. Hier, comme ça, j'ai dit au Bedeau : « Rapplique donc, mon vieux, demain sur le coup d'une heure à la *Fleur d'oranger*, amène ta gerce avec toi, y aura des verres à licher et du boulot pour vous deux... »

Ascott, instinctivement, s'était retourné et, du fond du jardin qu'il apercevait par la fenêtre ouverte, il voyait surgir à l'appel de Bouzille le souteneur et la pierreuse.

Ascott frémit d'indignation, il se demanda ce qu'il allait faire, il vit rouge. Il se rendait compte de l'effroyable bêtise qu'il avait commise en épousant Nini Guinon.

— Comment ai-je pu, ruminait-il, avoir un seul instant une idée pareille... et la mettre à exécution ?...

Mais le malheureux songeait aussitôt que, s'il n'avait pas obéi aux injonctions du père Moche, la plainte déposée par la famille Guinon aurait suivi son cours, et c'aurait été alors le déshonneur pour lui, déshonneur plus terrible encore, plus irrémédiable même que le mariage qu'il venait de contracter.

Ascott voyait clair désormais : il était la victime d'une odieuse affaire de chantage, d'un abominable complot.

Il était maintenant si monté qu'il se sentait prêt à faire les choses les plus folles. Il songeait à courir chez le procureur de la République, à dénoncer toute l'affaire...

Mais l'infortuné, dès qu'il envisageait cette dernière hypothèse, se rendait compte que la situation était inextricable, que personne ne pourrait lui venir en aide, qu'il était une victime et une victime ridicule et qu'enfin il y avait autre chose, autre chose de plus grave, qui, malgré tout, le maîtrisait, lui imposait le respect. Nini Guinon était enceinte, il ne devait, il ne pouvait l'oublier.

— Salut, les aminches.

Avec la plus parfaite indiscrétion, le Bedeau fit son entrée.

Ah ! la vilaine tête d'apache.

Ascott ne put en supporter davantage. Toutefois, très maître de lui, il se pencha vers sa voisine, « sa femme », et il murmura :

— Je suis un peu souffrant, je vais me retirer dans une pièce voisine. J'entends qu'on m'y laisse seul ; je compte que vous viendrez

m'y rejoindre quand vous aurez fini de déjeuner.

Nini Guinon avait à peine compris ce que venait de lui dire son mari, que celui-ci avait disparu.

Elle hésita une seconde pour savoir ce qu'elle devait faire. Elle consulta du regard le père Moche, qui semblait perplexe. Mais Nini Guinon n'hésita pas longtemps.

— Zut, dit-elle, il commence à me courir, ce type-là ! si des fois il a envie de se débiter... qu'il se débite !

L'assistance applaudit, tout le monde se mit à rire.

Comme par enchantement, les verres se remplirent à nouveau, on trinqua, on but, on mangea d'un meilleur appétit. La gaieté revint sur tous les visages. Décidément l'English avait bien fait de se barrer. On allait être plus entre soi, mieux à son aise.

— Dis voir, père Moche, interpella Bouzille, il m'a l'air d'être rien à la pose, le mari de ta nièce. Comment qu'elle va se barber, la Nini, avec un numéro en zinc comme celui-là ?

— T'occupe pas, interrompait la fillette, je sais ce que j'ai à faire.

Puis, comme on se taisait pour l'écouter :

— Jasperez donc entre vous, grommela-t-elle, je veux causer avec le père Moche.

La conversation se généralisa, cependant que s'engageait entre le père Moche et Nini une discussion des plus animées :

— Si tu crois que c'est rigolo, disait la jeune femme à l'agent d'affaires, ce mariage que tu as décidé ! Je commence déjà à en avoir ma claque et je ne me donne pas quarante-huit heures pour me cavalier de chez mon époux...

Moche haussa les épaules.

— Nini, t'es bête comme tout. Un peu de patience, ma fille, laisse-toi faire, et tu verras que le père Moche avait raison...

Il ajouta très bas :

— T'es bien trop gentille et trop maligne pour rester toute ta jeunesse au milieu de cette bande de gourdes qui ne savent que crier et se saouler... j't'ai dit que tu deviendrais riche, que je ferais de toi une grande dame, mieux que cela, une reine de la Beauté, une reine de Paris, une reine du Monde. Tiens-toi bien, Nini, écoute-moi...

La fillette eut un éclair de cupidité qui lui passa dans les yeux :

— Je serai riche, interrogea-t-elle, j'aurai du pèze ?...

Moche poursuivait :

— Tant et plus, ma fille, mais pour cela ne fais pas de bêtises et tiens-toi tranquille pendant neuf mois encore. Il faut que ton salé vienne au monde, solide et bien constitué, après ça il y aura du nouveau, tu peux t'en fier au père Moche...

Pendant que l'étrange épouse du jeune Ascott et le mystérieux individu qui s'était institué son oncle, pour les besoins de la cause, échaufdaient leurs projets, Jérôme Fandor, sous prétexte d'assurer un service soigné, ne quittait pas le voisinage de la table ramassant au passage les miettes de conversation.

Et, malgré lui, Fandor ne pouvait détacher son regard du visage du père Moche.

Pour la première fois, comme il le dominait, il pouvait remarquer sans les observer à travers les lunettes, les yeux de l'énigmatique vieillard.

Ce regard clair, ce regard froid, ce regard d'acier, troublait le journaliste.

Certes, Fandor ne voyait là aucune ressemblance, mais il gardait le souvenir, il reconnaissait cette expression, néanmoins il lui semblait que l'agent d'affaires de la rue Saint-Fargeau, à la silhouette caricaturale, ne pouvait avoir ce regard. Non. Ce n'était pas possible.

Mais en somme, quel était cet homme qui avait conçu un projet aussi machiavélique que celui consistant à faire épouser la pierreuse Nini Guinon par Ascott, ce riche Anglais de la rue Fortuny, et qui, l'ayant conçu, l'avait exécuté ? Le père Moche... Fantômas ?...

Fandor en était arrivé, à la suite de déductions logiques et peut-être aussi parce qu'il accordait un certain crédit aux pressentiments qui rarement l'avaient trompé, à se demander si l'individu de la rue Saint-Fargeau, véritablement trop énigmatique, n'était pas une incarnation du Maître de l'Épouvante.

Depuis qu'il l'observait, depuis surtout qu'il avait vu son regard, Fandor se fortifiait de plus en plus dans cette opinion.

Ah ! par exemple, s'il avait raison ? s'il avait découvert le bandit ? Ce serait pour lui un atout extraordinaire dans le terrible jeu qu'il engageait avec Fantômas pour adversaire.

Et bien des détails inexpliqués lui revenaient à l'esprit.

Notamment, Fandor se souvenait de l'étrange apparition de l'homme en cagoule lors de la nuit sinistre passée dans le grenier du père Moche.

Fandor n'oubliait pas que cette nuit-là Fantômas, sous prétexte de le sauvegarder, l'avait plongé dans la pire des situations, avec, évidemment, l'espoir que la police le découvrirait tapi dans la lanterne.

— Mais pourquoi, pensait-il alors, pourquoi Fantômas ne m'a-t-il pas tué tout de suite ? C'est ce que je ne puis m'expliquer...

Fandor se rendait compte, pourtant, que les crimes de Fantômas avaient toujours eu un double but : faire disparaître un adversaire gênant et, aussi, jeter sur le cadavre une responsabilité, qui innocenterait par le fait même un complice de Fantômas ou Fantômas en personne.

Et Fandor songeait, tout en assurant son service avec la plus grande maladresse, sous l'œil avisé et perpétuellement inquiet de son patron occasionnel, le propriétaire du restaurant de la « *Fleur d'Oranger* ».

Fandor, toutefois ne se laissait pas accaparer par la conversation du père Moche et de Nini.

Il s'occupait encore de verser à boire aux apaches, et de retenir de leur conversation ce qui pouvait lui paraître intéressant.

À mots couverts, mais de façon suffisamment explicite pour Fandor, ceux-ci s'entretenaient des récentes aventures auxquelles la bande était mêlée.

On sentait qu'une haine générale montait dans la pègre, la haine de Fantômas, Fantômas qui, disait-on, employait tout le monde, forçait tout un chacun à risquer sa peau pour, en fin de compte, ne récompenser personne.

— Oh ! grogna le Bedeau, cependant que Fandor emplissait son verre, ça ne pourra plus durer longtemps comme ça, et demain soir sonnera l'heure des explications définitives... Il nous faut de l'argent. Fantômas s'expliquera.

Œil de Bœuf se pencha vers son camarade. De sa voix éraillée il interrogea :

— Ça colle toujours, alors, le rendez-vous... au même endroit ?

Fandor, brusquement, fut obligé de s'en aller. Le père Moche l'appelait. Mais le journaliste retint qu'on allait se trouver la nuit prochaine dans la banlieue de Paris, sur les bords de la Seine, aux confins d'Alfort...

Une superbe limousine automobile était arrêtée derrière le

restaurant de la *Fleur d'oranger*.

Il était environ quatre heures de l'après-midi, le déjeuner s'était terminé dans une abominable saoulographie, les chants retentissaient, troublant le silence de l'établissement.

Bouzille était de tous le plus tapageur. À la fin du déjeuner, on avait laissé les bouteilles de liqueur sur la table. Au bout d'une heure, il fallut les renouveler.

Ascott, indifférent à tout, avait payé, sans murmure.

Depuis dix minutes déjà, Nini Guinon, sur les objurgations du père Moche, était revenue trouver son mari qui avait passé un singulier après-midi, enfermé seul dans une chambre du premier étage, attendant anxieusement, non pas tant le retour de sa femme que l'arrivée de l'automobile qu'il avait commandée pour fuir Paris au plus vite et s'en aller cacher au fond d'une campagne éloignée, son insupportable situation.

À peine Nini avait-elle paru, toute rouge, toute animée, qu'Ascott, la dévisageant froidement, lui ordonna :

— Mettez votre chapeau, nous partons.

Furieuse, au fond, d'être ainsi traitée, mais intimidée et se souvenant aussi des conseils du père Moche, Nini Guinon obéit en maugréant tout bas :

— Il me le paiera, celui-là. Dès le jour où je pourrai le faire marcher...

Elle revêtit en hâte un grand cache-poussière, assujettit son chapeau, suivit son mari. Les deux époux, sans prendre congé de personne, montèrent dans l'automobile qui démarra aussitôt.

Le père Moche, toutefois, était accouru pour assister au départ. D'un geste de la main, il salua les époux, avec un grand sourire ironique sur les lèvres.

Mais brusquement il recula.

Une détonation venait de retentir, un centimètre de plus et le père Moche recevait une balle en plein visage. Il avait prévu le coup, il s'était garé à temps.

Avec une extraordinaire agilité, Moche bondit sur son agresseur, qu'il terrassa, le maintenant de son genou, lui comprimant la poitrine.

— Bandit, canaille, jura-t-il, je ne sais pas ce qui me retient de te saigner tout de suite.

L'individu que maîtrisait ainsi le père Moche, c'était Paulet,

l'amant de Nini Guinon, le pâle voyou aux yeux clairs qui avait été sacrifié dans les abominables combinaisons du vieil usurier.

Le père Moche, avec une férocité froide, agitait le revolver qu'il venait d'arracher aux mains de l'apache.

— Un mot, un geste, déclara-t-il, et je te brûle, comme tu as voulu me brûler le jour du garçon de recette... canaille... assassin... songe donc que je tiens ta peau entre mes mains, que je t'aurai où je voudrai, quand je voudrai...

— Salaud, jurait Paulet, tu m'as volé ma gerce, qu'est-ce que tu veux que je devienne maintenant ?

Moche haussa des épaules.

— Imbécile, purée, elle ne voulait plus de toi.

Paulet se mit à gémir.

— Ah ! si tu ne l'avais pas cachée, vieux bandit, si j'avais pu la revoir...

Mais Moche lui imposa silence.

Au surplus, il avait besoin de toute sa vigueur pour maîtriser l'apache.

Paulet, farouche, résigné à tout, venait de sa main droite d'empoigner le canon du revolver et le maintenait écarté de sa poitrine. Il allait pouvoir reprendre la lutte, terrasser le père Moche à son tour peut-être.

Les deux misérables luttèrent pendant quelques secondes. Tantôt c'était l'un, tantôt c'était l'autre qui prenait le dessus. Ils roulèrent ensemble, dans la poussière.

Moche, enfin, réussit à serrer la gorge du jeune apache de ses doigts puissants, après l'avoir obligé à lâcher le canon de son arme.

— Crève donc ! hurla le père Moche, crève donc, puisque tu ne veux pas obéir...

— Ah ! balbutia Paulet d'une voix entrecoupée. Malheur de malheur, qui donc me sauvera ?

Une poussée soudaine écarta les deux hommes l'un de l'autre.

Répondant à l'appel de Paulet, quelqu'un criait d'une voix vibrante :

— Moi.

Ce quelqu'un avait ramassé le revolver tombé pendant la lutte. Paulet, abasourdi, considérait avec stupeur son sauveur, qu'il ne

connaissait pas.

Celui qui venait d'intervenir en tiers dans la bataille n'était autre que le garçon du restaurant qui avait servi le repas.

Le père Moche le considéra avec une insistance singulière. Soudain il poussa un cri :

— Fandor. Nom de Dieu ! fit-il. Ah ! crapule, je ne t'avais pas reconnu !...

Au nom de Fandor, Paulet s'était levé. Il se mit instinctivement du côté du journaliste.

Et Moche se rendit compte que le moment n'était pas venu de poursuivre la discussion.

Au surplus le patron de la *Fleur d'oranger* accourait du fond de l'établissement, justement intrigué.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il, il me semblait avoir entendu une détonation, comme un coup de revolver.

Le patron considérait les trois hommes, sales, déchirés, couverts de poussière, mais Fandor, lui, fournit une explication plausible.

Avec une parfaite sérénité, il déclara :

— Ce n'est rien, patron, c'est le pneu de l'automobile du client qui a éclaté tout à l'heure. Nous avons aidé à le réparer... on s'est fourré sous la voiture, c'est pour ça qu'on est un peu sales. Un coup de brosse et il n'y paraîtra plus.

Le patron n'en demandait pas davantage.

Les quatre hommes rentrèrent paisiblement dans la salle du restaurant, mais trois d'entre eux n'étaient pas dupes de cette apparente tranquillité.

Ce n'était qu'une trêve.

La bataille allait reprendre.

25 – LE RENDEZ-VOUS D'ALFORT

Juin, le mois des parfums et des roses, où chaque rayon de soleil est une invite au désir d'amour, ne faisait pas, ce jour-là, grand honneur à sa légitime réputation. C'était le 29, et depuis deux longues semaines, presque sans interruption, le vent soufflait en tempête, se laissant parfois accompagner de pluie glaciale ou de grésil. Dans la matinée, cependant, la température était subitement devenue plus chaude, et, vers midi, on pouvait vraiment se croire au printemps.

Hélas, il allait falloir payer cette joie inespérée. Le ciel, subitement, se couvrit de gros nuages. De fulgurants éclairs le zébrèrent à tout instant, et le tonnerre accompagna sans pitié leur éblouissante clarté. Pour être dehors, il fallait réellement avoir besoin de sortir.

Ce devait être le cas de Fandor, car le journaliste cheminait rapidement, sous l'ondée impitoyable, par la rafale qui le bousculait le long des quais bordant la Seine, en direction de Charenton.

Il était neuf heures, la bourrasque hurlait. L'infortuné promeneur grommelait entre ses dents et, bien assuré de ne pouvoir être entendu, donnait libre cours à sa pensée intime :

— Sapristi, que j'ai donc froid aux oreilles... et qu'il fait noir. J'ai beau écarquiller les yeux, je ne vois goutte. Faut-il tout de même que j'aie besoin d'aller à Alfort. Vais-je seulement, dans cette obscurité, trouver le lieu du rendez-vous ? Zut ! mon chapeau qui va faire un tour de promenade.

Après une poursuite mouvementée, le couvre-chef, dix fois sauvé de la noyade, fut rattrapé, attaché avec une ficelle à la première boutonnière du pardessus, et mis ainsi dans l'impossibilité de se livrer à une nouvelle escapade.

Et le soliloque avait repris :

— Comme j'ai bien fait, hein, d'être au mariage de cet imbécile d'Ascott avec l'abominable Nini Guinon. Quelle noce. Ils étaient tous là, les bandits qui m'honorent parfois du titre de « poteau ». Et ce père Moche ! De quelle habileté il fait preuve pour rouler ainsi cette troupe de sacripants à qui on promet toujours de l'argent, et qui jamais ne reçoivent le salaire de leurs crimes. Ah ! ce n'est pas le premier venu, le vieil agent d'affaires de la rue Saint-Fargeau. Si je n'avais pas de graves raisons pour ne pas me faire voir par lui, j'irais carrément à la carrière abandonnée où va se tenir le conciliabule entre le Bedeau, la

grande Ernestine, Bec de Gaz, la Panthère, Paulet, la mère Toulouche et autre fripouilles.

Mais on dirait que l'on marche derrière moi ?... Ça tourne bien. Ce squelette qui passe en me jetant un coup d'œil furtif, histoire de voir si je suis le pante bon à dégringoler, c'est effectivement mon Bec de Gaz... Il ne me reconnaît pas, tant mieux... Tiens. Tiens, c'est singulier... En voilà d'autres qui tournent à gauche et semblent se concerter... Profitons de l'occasion et filons sur la droite, pour avoir le temps de nous cacher... Il ne faut pas te faire voir, Fandor, mon ami. Tous ces gens-là sont tes « aminches », pour parler leur argot. Mais gare à Moche... Si celui-là te reconnaissait, surtout depuis l'histoire d'hier, bigre.

Tout en soliloquant, Fandor avançait de son mieux et le plus vite possible, dans l'ombre épaisse avec laquelle souvent il se confondait. Tantôt rampant, tantôt marchant.

Il fut pourtant le premier au rendez-vous.

L'endroit était sinistre. Une carrière de sable dormait là, abandonnée, à cent mètres de la berge.

La grève sévissait chez les terrassiers depuis huit jours, et le travail ne semblait pas près de reprendre. Les salariés de Fantômas n'ignoraient pas ce détail, et savaient que personne ne viendrait les déranger. L'eau n'était pas loin d'ailleurs, et, s'il surgissait des gêneurs, tant pis pour eux. Ils iraient boire un coup de bouillon, que ça leur fasse plaisir ou non.

Mais le paysage n'aurait été qu'à moitié terminé si, près de la rive, une drague, une « marie-salope », ne s'étalait pas, énorme masse sombre sur la Seine verdâtre et ne dressait pas vers le ciel son mât incliné doublé d'une chaîne sans fin supportant les bennes à extraire les boues et détritiques du lit du fleuve.

Un bruit de pas.

Une sueur froide perla aux tempes de Fandor qui, comme tous les hommes réellement braves, n'était pas téméraire et trouvait stupide de risquer sa vie sans profit pour lui que ce soit ou pour quoi que ce soit. Or, il était bien certain que, s'il était aperçu par Moche, qui le connaissait et le traitait désormais ouvertement en ennemi, il serait dénoncé aux apaches qui cesseraient de le prendre pour un des leurs et crieraient à la trahison. Une exécution sommaire s'ensuivrait. Oui, mais alors que deviendrait Juve ?

En cette fâcheuse occurrence, que faire ? C'est ce que le courageux garçon se demanda anxieusement, faisant appel à toute son

imagination de débrouillard pour découvrir une solution immédiate, car ce n'étaient pas les heures qui étaient comptées, c'étaient les secondes.

Les pas approchaient. Ils étaient à cent mètres, et les arrivants allaient pouvoir percer l'ombre épaisse qui, heureusement pour Fandor, s'étalait encore, comme un écran protecteur, entre eux et le reporter.

— Ah ! une idée, une riche idée même.

Ces grandes boîtes (vides ou pleines, peu importait !) qui se balançaient au gré du vent le long du mât de la drague, n'étaient-elles pas des observatoires tout indiqués, si indiqués même qu'il ne viendrait assurément pas à l'esprit du plus soupçonneux des membres de la bande de supposer qu'un curieux serait assez imprudent pour avoir choisi une cachette aussi dangereuse ?

Fandor n'hésita pas. En quelques tractions puissantes et rapides, il fut à l'extrémité du mât. S'aidant de la chaîne, il s'installa dans la cuvette la plus élevée, où il s'accroupit. Pour comble de bonheur, elle était vide.

De là, il pourrait voir et entendre, en demeurant lui-même parfaitement incognito.

— Ouf ! il n'était que temps !

— C'est toi, le Bedeau ? demanda la Panthère, la terrible maîtresse de Bec de Gaz. Ousqu'est ta môme ? Je ne l'aperçois pas. Elle n'a pas été faite par la rousse, au moins ?

— Rassure-toi, la gerce n'est pas loin.

La grande Ernestine, c'est d'elle dont il était question, arrivait en effet, et, derrière elle, se montraient successivement Paulet, l'assassin du garçon de recette, Bec de Gaz, Œil de Bœuf et la mère Toulouche.

Entourant cette dernière, cinq ou six nouvelles recrues, que Fandor connaissait simplement de vue, et qui n'avaient pas encore fait parler beaucoup d'elles, causaient presque à voix basse.

Les autres apaches, eux, ne se gênaient pas. Ils se savaient aussi seuls que dans leurs repaires habituels, et le ton de leur conversation s'éleva vite jusqu'au diapason le plus élevé de la colère.

— Onze plombes.

— Et dix broquilles.

— Et ce salaud n'est pas encore là.

— Voilà assez longtemps qu'il nous charrie, avec ses promesses

qu'il ne tient jamais. Faut plus nous laisser acheter. Qu'en penses-tu, le Bedeau ?

— Si le père Moche nous pose encore un lapin ce soir, moi je le sonne demain.

— Oui, oui, sonner les traîtres ou les mecs à la manque... c'est l'affaire des bedeaux, n'est-ce pas ? susurra la Panthère. Et chacun se mit à rire. L'irritation se serait calmée si la mère Toulouche n'était venue jeter de l'huile sur le feu.

— Bec de Gaz ?

— Quoi, la vieille taupe ?

— Un litre de seize ronds qu'il ne vient pas ?

— Ça va !... mais tu as perdu... Entendez-vous ?... Voyez-vous ?... par là !

— C'est lui !

Les clameurs recommencèrent.

— Quand tu auras fini de t'offrir nos poires, tu le diras, père Moche !

— Blaguez pas, il a les poches pleines de braise. C'est pour ça qu'on a posé. C'est trop lourd pour lui, il ne pouvait plus marcher.

Se faisant tout petit et humble, la tête presque enfouie dans le col de son pardessus, les mains jointes dans une pose de suppliant, l'agent d'affaires écouta tranquillement les récriminations.

— Bonjour, les frangins, et vous aussi, les frangines ! se contenta-t-il de dire tout d'abord.

Mais, après une courte pause, sentant les regards courroucés et soupçonneux le dévisager de la plante des pieds aux cheveux, il ajouta d'un ton patelin :

— Excusez, mais on est mal ici. Si qu'on s'installerait sur le pont de la marie-salope ?

Tout le monde obéit, et Œil de Bœuf insinua :

— Nous sommes seuls ?

Ce fut une protestation unanime.

— Qui oserait venir ici ?

Pour plus de précaution, cependant, la Panthère descendit dans la gabarre amarrée à la suite de la drague, et au fond de laquelle les bennes, quand elles fonctionnaient, déversaient leur contenu. Une

minute plus tard, elle remonta satisfaite de son inspection, et affirmait dédaigneusement :

— Bien.

Puis, ironique, et se tournant vers la mère Toulouche, elle proposa, tandis que chacun s'esclaffait :

— Il y a encore les boîtes... Je demande qu'on fasse monter la vieille tout en haut pour voir s'il n'y a personne.

Fandor frémit, et, d'un geste brusque, sortit son fidèle browning, dont il s'assura que le mécanisme fonctionnait bien. Il n'avait pas peur, ses preuves en matière de bravoure étaient faites depuis longtemps, et pourtant, il trembla, non pour lui, mais pour sa cause, celle de la justice et de la vengeance, à laquelle il voulait consacrer toute son énergie.

Le journaliste découvert et probablement aussitôt massacré ou noyé, Juve était perdu sans rémission.

Sur ce la Toulouche entra dans une fureur épouvantable et menaça de s'en aller.

Pour la calmer. Moche, fit remarquer que l'on perdait des minutes précieuses à « jaspiner » pour ne rien dire.

— Nous sommes ici pour causer, causons.

On s'assit comme l'on put, sur les bords ou sur le plancher de la drague, en formant un cercle au centre duquel le père Moche se plaça debout. Et les débats commencèrent. Le mot « débats » était bien de circonstance, car c'était le procès de l'orateur qui allait être jugé par l'assistance, qu'un observateur même superficiel n'aurait pas eu de peine à reconnaître disposée aux plus extrêmes violences. Ce fut le Bedeau qui se chargea du réquisitoire.

Tendant à tout instant, vers Moche impassible, ses redoutables poings fermés, dont la valeur était connue de tous les spectateurs, et qui, sans la moindre peine, auraient assommé d'un seul coup le misérable agent d'affaires, il préluda par une habileté suprême qui lui acquit tout de suite les sympathies de l'auditoire :

— Père Moche, tu es venu, et c'est bien, car il est nécessaire que l'on se comprenne une fois pour toutes, nous et toi. Tu le vois, parmi les purs de la bande, un seul manque, le pauvre Beaumôme, et s'il a été poissé, s'il est à la Tour Pointue en attendant que les curieux le fassent voyager, c'est uniquement par ta faute, non point que tu l'aies vendu aux flics, mais parce que le laissant sans pèze, sans un jaunet, sans même un pellot, tu l'as obligé de faire n'importe quel boulot, et alors... Oui, si Beaumôme a été pincé en faisant les morlingues des

Englèches dans le train transatlantique, lui si adroit, c'est qu'il n'était pas en possession de ses moyens ordinaires. S'il n'avait pas été poussé par le besoin de gagner n'importe quoi, afin de briffer, il n'aurait pas...

Fandor, du fond de sa cachette, se félicitait d'être présent à cette scène.

Ce fut sans trop de peine que, interrompant le Bedeau, Moche put se faire entendre à son tour.

— De quoi, de quoi ? Vous n'allez pas me bouffer, les aminches ? Vous savez que j'ai la peau dure, et que vous auriez une indigestion. Et puis, qu'est-ce que vous avez à gueuler comme ça après moi, qui suis votre meilleur pote ? Voyons ! qu'avez-vous à me reprocher ?

— Il en a du culot, le gonze, glapit la grande Ernestine.

— Mais oui, n'ai-je pas fait tout ce que je devais faire ? Évidemment, Fantômas, qui nous a fait travailler, ne nous récompense pas comme nous espérions. Il y a eu de bonnes affaires, je l'avoue, et, sans vous, sans nous, elles n'auraient pu avoir lieu. Du pèze a été palpé par le chef et tout lui est resté aux doigts, nous n'avons pu encore y tâter... mais je ne suis pas Fantômas, moi, son mandataire seulement, et, pour lui transmettre vos plaintes, il faudrait que je sache où il est...

— Tu ne sais pas où est Fantômas ? C'est à nous que tu sers cette blague-là ? vociféra la Panthère.

— Non, la belle brune, et si je l'avais su, je te l'aurais déjà dit, rien que pour satisfaire ta curiosité, et faire plaisir à ton même Bec de Gaz.

Ainsi flatté dans ses droits de propriétaire sur la jolie pierreuse, le souteneur alla lui-même au secours du père Moche :

— C'est pas une colle, ça ?

— Je jure que non ! Vous croyez que j'en sais plus que vous, et que mon sort est plus enviable. Vous vous fourrez le doigt dans l'œil, et ma situation est aussi pitoyable que la vôtre. Si l'on vous doit vos salaires, on me doit aussi le mien. Tout ce que j'ai pu faire dans votre intérêt, c'est de vous empêcher de vous décourager, de croire que Fantômas ne vous aime plus. Eh bien, moi, je suis certain que Fantômas veille toujours sur nous, et nous estime. Si nous ne le voyons pas, si nous n'avons pas directement de ses nouvelles, c'est qu'il a des raisons puissantes pour agir comme il agit... Est-ce qu'un zig comme lui n'est pas plus malin que nous tous ?

— Oui, oui, vive Fantômas !

— À la bonne heure. Vive Fantômas... Donc, moi, je n'ai pas démérité de votre confiance. Je devais être ici pour m'expliquer. Est-ce que je ne suis pas là ?

— Ça c'est vrai, mais où est le chef ?

— Où il est exactement, bien futé sera celui qui pourra le dire, en étant sûr de ne pas se tromper. Ce qui est malheureusement certain, c'est qu'on a dû le mettre à l'ombre, puisque, de la prison de la Santé, nous recevons de temps en temps des ordres, que, d'ailleurs, nous avons toujours fidèlement exécutés... Et cependant, avec Fantômas, il faut s'attendre aux surprises.

— Alors, pas de pognon ?

C'est le Bedeau qui questionnait.

Moche, vexé de voir qu'on le comprenait et qu'on l'empêchait de sortir de la question, répondit du tac au tac :

— Je n'ai pas un radis à vous donner. Je ne vais pas en être de ma poche, hein ? D'abord, il n'y a rien dans mes profondes. Ah ! si seulement on pouvait voir Fantômas !

— On le verra si on veut.

À cette affirmation nettement lancée par le Bedeau, chacun sursauta, et Fandor sentit la curiosité s'emparer de lui encore davantage.

— Oui, on le verra, car on fait tout ce qu'on veut. Pas vrai, la coterie ?

— Accouche.

— Si Fantômas écrit de la Santé, c'est qu'il y est. S'il y est, on va le faire évader, voilà tout.

Ce fut une stupeur générale.

— T'es pas un peu piqué, le Bedeau ?

— Moi ? pas du tout, j'ai mon idée, que je vous dis, et si vous n'avez pas les foies blancs, elle réussira. Il n'est pas si difficile que ça de trouver un joint pour que Fantômas sorte de prison... Qu'on l'enlève dans les couloirs du Palais de Justice lorsqu'on le mènera à l'instruction... On a vu plus fort. Seulement...

— Seulement ?

— Il faut avoir un plan, et ça n'est pas commode d'en avoir un bon. Ça n'est pas pour dire du bien de Moche, mais c'est un homme capable, il sait lire dans un tas de gros bouquins et écrire comme un instituteur. Paraît même qu'il connaît le calcul et le latin comme un

curé.

Moche, flatté, fit de la tête un petit signe voulant clairement dire que l'on ne se trompait point sur lui et que l'on ne se méprenait pas sur l'étendue de ses talents.

Le Bedeau, sentant son auditoire suspendu à ses lèvres, poursuivit, de plus en plus emballé :

— Eh bien ! à mon avis, sans Moche nous ne ferons rien de propre. Que Moche trouve le plan et nous l'exécutons, même si on doit laisser notre peau dans la bagarre. J'ai fini. Vive Fantômas.

— Vive Fantômas !

— À la tribune, Moche ! À la tribune !

L'agent d'affaires s'exécuta.

De son point d'observation, Fandor, à ce moment, s'intéressait prodigieusement, et pour tout l'or du monde il n'eût certes pas cédé sa place à qui que ce fût. Il lisait dans l'âme de l'agent d'affaires aussi bien que celui-ci pouvait y lire lui-même, et se rendait parfaitement compte de la joie immense qui succédait chez l'adroit pirate aux tranches des minutes précédentes. Pour le reporter, rien n'était plus clair. Évidemment, Moche était l'intelligence de la bande, et son adresse était seule capable de réaliser ce qu'on espérait d'elle.

Ce devait être pour la forme qu'il avait l'air inquiet. Il avait trop de finesse pour ne pas avoir senti, dès le début, qu'on ne le prenait pas au sérieux quand il soutenait ne pas être riche. Si Fantômas ne payait pas ses hommes, c'était lui, Moche, qui finirait par casquer. Bien entendu, d'ailleurs, il serait aussi peu généreux que possible.

Toutefois, une grosse émotion étreignait soudain le journaliste au cœur. En effet, si par hasard l'audacieux enlèvement qu'ils méditaient réussissait, ce n'est pas de Fantômas qu'ils s'empareraient, mais bien de Juve.

En effet, le Fantômas de la Santé, – Moche devait d'ailleurs le savoir aussi parfaitement que Fandor lui-même – n'était pas Fantômas, mais Juve, et, si le policier tombait entre les mains des apaches, il était irrémédiablement perdu, qu'on le prît pour Juve ou pour Fantômas, parjure et insolvable !

Fandor avait deviné juste ; il le comprit à la réponse catégorique du machiavélique agent d'affaires.

Celle-ci fut courte ; elle était ainsi conçue :

— J'accepte. Après-demain on se reverra.

— Où ça ?

— Je n'en sais rien encore, je vais réfléchir et sitôt organisé je vous ferai prévenir par Paulet ou par la mère Toulouche. Ça biche ?

— Compris.

— Plus rien à faire ici. Décanillons. À boire quelque part un bon mêlé-casse, on sera plus au chaud qu'ici, n'est-ce pas ?

— Tu parles. Filons.

C'est ainsi que la séance fut levée.

S'annonçant menaçante pour le père Moche, elle avait finalement tourné à la plus grande gloire du subtil scélérat.

Fandor eut du mal à revenir de la surprise qu'il éprouvait. Il est vrai que son pauvre corps était endolori, courbaturé, brisé, et que le moral se ressentait un peu de la souffrance physique patiemment mais trop longuement endurée.

L'énergique garçon eut vite fait cependant, en s'étirant après la chaîne, de rendre à ses jambes, à ses bras, à ses reins, l'élasticité nécessaire, et il s'apprêtait, ayant saisi le mât de la marie-salope, à se laisser glisser sur le sol, lorsque, jetant les yeux devant lui, il aperçut une ombre humaine qui revenait rapidement vers la drague.

Il fut bien vite tapi de nouveau au fond de la benne, mais s'arrangeait cette fois, en inclinant l'appareil, de façon à mieux voir encore que précédemment.

La précaution était sage et ne devait pas être inutile.

Nul doute à conserver.

Quelqu'un de la bande revenait, ayant, sous un prétexte quelconque, laissé les camarades rentrer sans lui à Paris.

Mais qui était-ce ?

Et quel but poursuivait-il ?

En dépit de son sang-froid remarquable, Fandor étouffa à peine le cri qui lui montait aux lèvres.

— Moche !

Oui, c'était Moche, c'était bien lui, qui, après avoir suivi les aminches pendant cinq cents mètres, jusqu'à la bifurcation des routes qui vont en sens différents vers Paris et vers Alfort, avait confessé de son air le plus naturel :

— On m'attend à Alfort, et je suis obligé de vous quitter là. On ne m'en veut plus ?

— Non. À demain.

— Ou après-demain... mais pas plus tard, et encore une fois : vive Fantômas !

— Oui, vive Fantômas ! répliquait la Panthère, mais seulement s'il nous paie ou s'il nous prouve qu'il ne nous a pas vendus.

— Parbleu ! on se méfiera, ajouta Bec de Gaz, complétant la pensée exprimée par sa digne compagne.

— À la revoyure.

— C'est ça.

Et Moche, sans éveiller le plus petit soupçon, avait de la sorte réussi à reprendre de nouveau le chemin de la drague.

Que venait-il faire ?

Pas grand-chose d'avouable, puisque, au lieu d'arriver comme la première fois, en marchant tranquillement sur ses deux pieds, il se mit à plat ventre et rampa sur le sol sur deux cents mètres environ. De qui donc redoutait-il la présence ?

Sans doute d'un de ses compagnons de tout à l'heure.

Fandor grillait d'impatience, bien que la température fraîchît encore avec l'aube qui allait venir dans une heure. De plus, une pluie abondante, grosse averse d'orage, commençait à tomber, accompagnée d'éclairs fulgurants et de formidables roulements de tonnerre.

— Zut, ce que je vais prendre pour mon rhume, songeait le reporter. Ce qui me console, par exemple, c'est que cette vieille fripouille sera aussi trempée que moi... Ah ! et quelle frousse il a d'être vu. S'il savait que je suis là. Il est tout seul à présent... Son premier soin, en me voyant, serait de détalier au plus vite... Tout de même, si l'on m'avait découvert, si la Toulouche avait voulu grimper jusqu'ici, j'aurais été dans de beaux draps. Tiens, il se redresse enfin.

Moche, ayant atteint la drague, cessait effectivement de faire le serpent et se relevait prestement pour enjamber le rebord de la machine et se diriger directement vers la manivelle installée à la base du mât pour actionner les bennes. Il appuyait ses deux mains sur le manche, et, bien arc-bouté sur les jambes, le dos voûté, se mit en devoir de tourner.

Surveillant l'affreux bonhomme, Fandor ne pouvait s'empêcher de rire.

— Esquinte-toi ! murmurait-il ; je t'offre une caisse de Clicquot si tu es fichu de mettre la machine en branle. Nom de Dieu ! ça

tourne !...

Il n'eut pas le loisir d'en dire davantage. Il était précipité dans la gabarre, parmi les détritrus dont elle était déjà à moitié remplie et qui, par bonheur, formèrent une sorte de matelas assez élastique pour amortir sa chute.

Fandor n'eut même pas le temps de se relever avant d'avoir reçu sur tout le corps le contenu de la tinette située, précédemment, au-dessous de lui, et placée maintenant au-dessus, par suite de la rotation de la chaîne.

— Tous les malheurs, quoi ! se contenta-t-il de penser, en se mettant aussitôt un peu sur la droite, pour ne pas être souillé de nouveau si Moche continuait d'actionner le treuil qui, ayant une très faible multiplication, avait pu fonctionner sans le secours d'un moteur.

Mais qu'était-ce encore ? Plus rien ne dégringolait ? Pourquoi donc ?

Fandor, par les interstices des planches mal jointes du rebord du chaland, découvrait merveilleusement ce que pouvait faire le père Moche, cela sans risquer d'être vu.

Mais qu'apercevait-il de si singulier pour qu'un large sourire illuminât son visage ?... Il se passait donc encore quelque chose de particulièrement étrange pour qu'il murmurât dans un souffle :

— Le roublard.

Ce que faisait le père Moche était, en effet, tout simplement extraordinaire.

Le vieil usurier de la rue Saint-Fargeau s'était arrêté dans son travail à l'instant précis où sortait, du fond de la drague, la première benne se trouvant sous l'eau. Cette benne, cette « tinette », pour employer le langage des terrassiers, il la contemplait amoureusement, et ne se décidait à la fouiller d'une main fébrile qu'après avoir encore inspecté l'horizon d'un regard circulaire et acquis la conviction que la scène n'avait aucun témoin.

Fandor s'amusait comme une petite folle, et se disait, peu charitablement :

— Est-il bête, ce Moche... juste à l'heure où il se croit le plus habile fripon de la terre... Que fait-il ? Bigre ! Il tire de la boue un coffret en fer, une cassette. Il l'ouvre avec une clef qu'il avait dans la poche droite de son gilet ? On dirait qu'elle est pleine de fafiots. Sacrebleu ! Il y a là de quoi dédommager de leurs fatigues les plus exigeants des collaborateurs ordinaires de Fantômas.

« Moche, mon ami, si je voulais te jouer ce qu'on appelle un méchant tour, j'irais illico raconter à la bande ce que je viens de voir, et je te promets que deux heures plus tard, dès qu'on t'aurait retrouvé, tu passerais un mauvais moment. Heureusement pour toi, dans l'intérêt de Juve, je tiens à ne pas ignorer ce que tu vas faire de cette fortune... Es-tu un mandataire honnête et est-elle un simple dépôt à toi confié par Fantômas ? Es-tu, au contraire, en train de voler ton ancien maître et tous ses complices ? Eh, eh, on dirait que le brigand va se charger de me répondre. »

Maintenant, d'un geste distrait. Moche tirait l'un après l'autre ses hideux favoris rouges, qu'il entretenait probablement dans la conviction qu'ils le faisaient ressembler à un magistrat.

Puis il prit sa montre et après avoir fait pour l'utiliser plusieurs tentatives infructueuses, car l'obscurité était encore si profonde qu'il fallait attendre, pour voir, la venue d'un éclair, et que le vent soufflait toujours avec trop de violence pour que l'on puisse seulement songer à enflammer des allumettes, (l'agent d'affaires, d'ailleurs, n'avait sur lui que des produits de la Régie française) enfin, il put apercevoir le cadran :

— Déjà trois plombes ! s'exclama-t-il.

Et, brusquement, il partit au pas de course dans la direction d'Alfort, tenant précieusement sous le bras gauche sa chère cassette brusquement refermée. Où allait-il ?

Fandor s'en inquiéta sans tarder, et l'autre n'avait pas fait trois cents pas qu'il était, sans qu'il s'en doutât, suivi à la piste par le reporter. Quelle course ! Il était visible que l'homme de confiance de Fantômas voulait absolument avoir terminé avant le jour ce qu'il avait résolu de faire.

Mais, pour obtenir ce résultat, il fallait se hâter, car, ainsi que l'avait constaté Moche, il était bien trois heures du matin.

— Bigre de bigre ! monologua Fandor, tout en précipitant sa marche, quel jarret il a, ce brigand-là... Où sommes-nous ?... Tout Alfort est traversé, et il n'y a plus que cette bicoque devant moi qui semble abandonnée, et vers laquelle, justement, Moche se dirige à travers champs. Ah ! je crois que je vais savoir.

Moche, effectivement, allait tout droit vers une masure délabrée, aux persiennes presque arrachées, aux murs décrépits et suintant la misère, qui dormait dans un immense terrain vague.

En personne paraissant connaître les lieux et savoir qu'elle a le droit d'entrer sans frapper, il poussa la porte, une porte robuste et

épaisse. L'idée lui vint pourtant que des mendiants, peut-être, auraient pu se réfugier dans les ruines pour y être moins au froid que dehors. Il mit le revolver au poing... et entra.

Moche referma l'ouverture derrière lui. Fandor, qui s'était tapi sur le sol, s'avança avec mille précautions, colla son oreille à la porte, s'assura que la première chambre était vide, et, ouvrant à son tour, pénétra silencieusement dans la demeure solitaire.

Lui aussi n'avait pas hésité à saisir son fidèle browning.

Tout d'abord, Fandor eut quelque peine à se rendre compte exactement de l'endroit où Moche pouvait être, mais bientôt, à une faible lueur presque imperceptible qui filtrait à travers le plancher, il comprit que l'usurier était dans une cave dont il avait refermé la trappe d'ouverture par-dessus lui. Fandor s'étendit sur cette trappe et, par les jointures, il regarda.

Et, certes, Fandor ne s'attendait pas à voir ce qu'il vit.

S'éclairant d'une lanterne décrochée à la muraille, Moche, qui avait posé à terre la précieuse cassette, s'occupait, avec des précautions infinies, à soulever l'une des dalles situées à l'angle nord du caveau.

— Évidemment, pensa le journaliste, il veut enterrer son trésor.

C'était bien là le vœu de l'affreux bonhomme. Il déposa soigneusement sa cassette dans la cachette qu'il venait d'ouvrir... puis il referma la dalle, puis il éparpilla, sur la pierre, du sable et de la poussière. Il était impossible à présent de deviner que la dalle venait d'être remuée.

Fandor abandonna son poste d'observation.

— Attention ! songea-t-il. Moche va s'en aller... il ne faut pas qu'il m'aperçoive.

La première pensée du journaliste était tout bonnement de quitter la maison en ruine avant le sinistre individu. Mais, à la réflexion, il comprit qu'un tel départ était dangereux.

— Dehors, je vais retrouver la route déserte... Sitôt sorti. Moche apercevra ma silhouette... Et il ne le faut pas...

Fandor, soudain, eut une inspiration.

Moche, à cent lieues de soupçonner son espionnage, n'allait vraisemblablement pas fouiller les ruines.

Il suffirait de se cacher, de le laisser sortir, pour s'en aller après lui, le plus tranquillement du monde, et en parfaite sécurité.

Quelques instants plus tard, Fandor, dissimulé derrière un tas de vieux bois, voyait en effet Moche ressortir de la cave.

Le vieillard traversa la salle, gagna la porte, s'en fut.

— Bon voyage ! pensa Fandor.

Mais, soudain, une sueur froide lui perlait aux tempes : Moche, après avoir tiré la porte sur lui, venait de la fermer à clef.

— Prisonnier, je suis prisonnier... s'écria le journaliste.

26 – L'ENLÈVEMENT AU PALAIS

— Monsieur le procureur, vous tombez bien.

Le juge d'instruction Fuselier, voyant s'ouvrir la porte de son cabinet pour livrer passage à l'excellent M. Casamajols, s'était levé, avait quitté son bureau. Traversant rapidement la pièce, il s'avancait les mains tendues vers le procureur général.

— Il n'est pas encore libre, ajoutait M. Fuselier, mais il va l'être !

Le procureur serra cordialement les mains du juge d'instruction, puis, se tournant vers un personnage qui demeurerait dans un coin sombre du cabinet du juge :

— Ah ! parbleu, déclarait M. Casamajols, vous aviez un défenseur convaincu, mon cher ami. Et si votre libération vous fait plaisir, je peux vous affirmer qu'elle nous fait tout autant plaisir à nous-même...

L'interlocuteur du procureur général hocha la tête :

— Monsieur le procureur, disait-il, je n'ai jamais eu à douter de M. Fuselier, et je lui disais quelques minutes avant votre arrivée combien je lui étais reconnaissant, profondément reconnaissant de la façon dont il avait mené l'instruction, et de tout ce qu'il avait fait pour moi...

Le procureur général se jetait dans un fauteuil, en protestant encore :

— Parbleu, s'écria-t-il, vous êtes délicieux, mon bon Juve... Certes, M. Fuselier a fait beaucoup pour vous, et loin de moi la pensée de diminuer la gratitude que vous devez lui avoir... Mais enfin, vous vous êtes un peu innocenté vous-même ?...

— Je n'aurais rien pu sans M. Fuselier.

— Possible... toujours est-il, mon cher ami, que je serais heureux d'apprendre de vous, comment exactement vous êtes arrivé à la vérité ?... J'ignore tout moi... Hier soir, Fuselier est tombé dans mon cabinet, comme un boulet, comme une bombe, la mine épanouie, l'œil délirant... Il m'a annoncé que vous, Juve, vous étiez bien Juve, et que vous n'étiez pas Fantômas... Naturellement j'ai applaudi... Mais maintenant je voudrais bien des détails ?... Monsieur Juve, ex-Fantômas, je vous écoute ?...

Tandis que M. Fuselier présentait son étui à cigarettes au procureur général, Juve marchant à grands pas dans le cabinet, commença de parler.

Il était tout rajeuni, tout guilleret, plein d'entrain et de courage, Juve... il allait pouvoir recommencer la lutte, il allait être libre, il se sentait plein de force et de confiance.

— Monsieur le procureur, déclara-t-il, en lançant vers le plafond une bouffée de fumée bleuâtre, si j'ai été innocenté, c'est par la méthode homéopathique...

— Hein ?...

— Parfaitement... le mal par le mal...

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que Fantômas en me faisant passer pour Fantômas trop de fois, trop gravement, trop précisément, est arrivé tout juste à un résultat contraire à celui recherché. Voyons, monsieur le procureur, est-ce que le jour où vous avez appris que j'étais blessé au bras exactement comme l'homme qui avait tué ce malheureux agent chez la grande-duchesse Alexandra, vous n'avez pas trouvé la chose trop forte ? Je me trouvais en prison, bouclé, archi-bouclé, et Fantômas s'arrangeait pour faire retomber sur moi la responsabilité des crimes qu'il commettait au dehors... Fantômas est fort, mais enfin on ne pouvait pas admettre qu'il eût le don d'ubiquité... Si j'étais à la Santé, je n'étais pas ailleurs... je ne pouvais pas tuer... Cette blessure-là, monsieur le procureur, c'était la preuve de mon innocence.

Le procureur général sourit.

— Avec cependant, dit-il, toutes les apparences que vous étiez coupable, Juve ?

— On ne doit pas se fier aux apparences, prononça sentencieusement M. Fuselier.

— Quoi qu'il en soit, reprit Juve, monsieur le procureur, je savais bien n'être pas Fantômas, je savais parfaitement ne m'être pas absenté de la Santé... et pour cause... Or, je me réveillais blessé au bras, et cette blessure avait une grande importance, puisqu'elle prouvait que j'étais Fantômas... Ma foi, c'était très clair. Personnellement je compris tout de suite l'aventure. Je ne m'étais pas blessé, mais on m'avait blessé exprès, volontairement. Il ne restait plus, monsieur le procureur, qu'à découvrir l'auteur...

— Hé ! ce n'était pas le plus facile...

— Ce n'était pas impossible non plus. Vous rappelez-vous qu'il y a quelque temps, au cours d'une enquête policière, au cours des premiers combats que je livrais à Fantômas, j'eus l'occasion de me déguiser, de me camoufler en membre de la pègre ? Cranajour, j'ai été Cranajour, vous vous souvenez ?

— Oui, mais...

— Eh bien, monsieur le procureur, en Cranajour j'avais appris qu'un des gardiens du dépôt, un certain Nibet, faisait partie de la bande de Fantômas. Croyez-vous dès lors que j'ai eu grand peine à deviner que ce Nibet, par suite d'avancement sans doute, promu à la Santé, avait pu encore servir Fantômas en se livrant sur moi à l'attentat révélateur ?... Les choses étaient simples : on m'avait fait boire du chloral, un narcotique quelconque, puis, la nuit venue, dans la tranquillité de la prison, on m'avait fait l'entaille que je portais au bras, et qui vous intriguait si fort...

— Possible, en effet, murmurait le procureur...

— Si possible, affirmait Juve, que c'est exactement ainsi que les choses se sont passées. Des soupçons que je formais, je m'ouvris à M. Fuselier, il enquêta, il se renseigna... oui. Nibet était au nombre des gardiens qui, sans être immédiatement de service auprès de moi pouvaient m'approcher cependant... l'animal, il ne s'en était pas fait faute... M. Fuselier, en poursuivant son enquête, en surveillant sans en avoir l'air le gardien, sut qu'il avait, en effet, acheté des drogues... c'était bien lui qui m'avait fait au bras cette blessure, si terriblement compromettante...

M. le procureur général hochait la tête, approbatif .

— Bigre ! remarqua-t-il, c'est heureux pour vous, mon cher Juve, que M. Fuselier soit l'intègre instructeur que nous connaissons tous... et qu'il ait admis votre thèse, et qu'il l'ait discutée... Un autre magistrat n'y aurait même pas prêté attention...

Mais M. Fuselier intervint à son tour :

— C'était tout naturel, monsieur le procureur... je n'ai jamais admis qu'avec les plus grandes difficultés, que Juve fût réellement Fantômas... mon instruction, je ne l'ai pas menée contre lui..., mais avec lui...

— Si bien avec moi, dit Juve, que ce matin M. Fuselier m'a fait amener de la Santé et m'a dit d'un ton tranquille : « Juve, c'est fini, vous êtes libre, vous n'êtes pas Fantômas... La culpabilité de Nibet, en ce qui concerne votre blessure, est établie... Nibet est en fuite, d'ailleurs. » Ah ! monsieur le procureur, je vous avoue que si j'ai été surpris, j'ai été encore plus content... C'est bon, la liberté...

Le procureur, d'un mouvement spontané, charmant, secoua cordialement la main de Juve :

— Et puis tout cela, faisait-il, je vous connais assez, Juve, pour n'en pas douter, c'est du passé ; vous vous en moquez, n'est-il pas

vrai ?... Quels sont vos projets, mon bon ami ?... Si l'on annonce votre mise en liberté, Juve, ça va en faire un mouvement d'opinion...

Mais Juve, déjà, haussait les épaules, repris par son flegme, repris par ses habitudes de décision :

— Il ne faut pas, monsieur le procureur, il ne faut pas annoncer ma libération, justement... Faites passer une note de service dans les commissariats, pour me rendre l'honneur, vis-à-vis de mes collègues. Ce sera très suffisant... Fantômas sait bien, lui, je n'en doute pas, que je vais être libre. Il le sait par Nibet..., mais ce n'est pas la peine de le crier sur les toits. Le public serait encore plus ému, plus affolé. Laissez-lui mon nom en pâture. Il lui faut un coupable, laissez-lui croire que c'est moi...

D'une voix saccadée, soudain devenue mauvaise, Juve acheva :

— J'aurai mon heure !

Alors, d'un même geste de satisfaction, M. Fuselier et M. Casamajols se frottèrent les mains.

— Ah ! fit M. Casamajols, vous avez raison Juve, vous me tirez d'une grande peine... j'étais en effet très inquiet d'avoir à dire que nous vous relâchions... Hélas ! nous ne savons pas quand nous aurons à annoncer la prise d'un autre coupable ?

— Peuh, monsieur le procureur, je vous demande quinze jours, au maximum... C'est maintenant plus qu'une affaire de police pour moi, que d'arrêter Fantômas, que de le démasquer au moins, l'obliger à la fuite... C'est une affaire personnelle. Tenez, tout le temps que j'étais en prison, je n'en doute pas : mon ami, mon « complice » Fandor, a travaillé... je vais le voir, et parbleu à nous deux...

— Ou à vous trois, dit M. Fuselier, car enfin, il ne faut pas oublier, Juve, que vous allez trouver un aide précieux dans la personne de Tom Bob.

Au nom de Tom Bob, le policier avait froncé les sourcils.

Et c'est d'une voix désagréable qu'il répondit, brutal :

— Tom Bob... on m'a l'air de faire bien du bruit autour de son nom et je ne me soucie nullement, au contraire, monsieur Fuselier, de travailler avec lui... et même...

Juve s'interrompit, le procureur releva la phrase commencée :

— Même quoi ? demandait-il...

— Même, reprenait Juve, si je m'occupe de lui, ce ne sera pas peut-être dans le sens que vous croyez... monsieur le procureur...

Le magistrat avait regardé Juve avec des yeux étonnés.

M. Fuselier, plus subtil, plus habitué aux façons d'être du policier qu'il connaissait intimement, lui, sembla touché :

— Oh ! oh !... fit-il... oh ! oh !... Juve ! est-ce que ?... mais non ! Vous vous trompez.

Juve eut un petit ricanement :

— Je ne me trompe pas puisque je n'affirme rien, faisait-il, mais il est certain que, cette fois-ci, Fantômas n'agit pas seul... Il a des complices et des complices haut placés... ma foi, j'avoue que Tom Bob...

Mais le procureur se leva. Il lui déplaisait assurément d'entendre formuler des hypothèses aussi extraordinaires :

— Tom Bob, dit-il... mais voyons, Juve, vous le connaissez ? vous savez que c'est un policier renommé ?...

Juve hocha la tête avant de répondre :

— J'ai connu un Tom Bob. Oui... celui-là je l'estimais et je l'estime encore, mais monsieur le procureur, je parle du Tom Bob qui se trouve à Paris, qui est très populaire... du Tom Bob qui s'est vanté de faire la chasse à Fantômas et qui... – je vous assure que cette remarque est d'importance – et qui cependant n'a pas eu la curiosité de solliciter l'autorisation de venir me voir à la Santé... alors que je passais pour Fantômas... Pourtant de deux choses l'une, monsieur le procureur, ou ce Tom Bob là est mon ami et dans ce cas, il était naturel, j'imagine, qu'il vînt m'apporter une consolation, au milieu de mes tribulations, ou ce Tom Bob est un des...

Juve s'interrompit, ne voulant pas livrer toute sa pensée :

— Enfin... qui vivra saura !... Monsieur le procureur, vous pouvez être certain que de toute mon énergie, désormais, je vais poursuivre mes enquêtes...

Il se faisait tard. Depuis tantôt deux heures de l'après-midi, Juve s'entretenait avec M. Fuselier des affaires extraordinaires où le nom de Fantômas se trouvait à nouveau terriblement compromis...

Le procureur n'avait pu monter chez le juge d'instruction qu'à six heures du soir. Il y avait une bonne heure qu'il était là... on n'entendait plus aucun bruit dans le Palais désert, les juges d'instruction, eux-mêmes, avaient quitté leur cabinet...

— Allons, dit M. Casamajols en se levant, à bientôt, Juve !...

— À bientôt, répondit le policier et mille fois merci, monsieur le

procureur pour...

Mais le procureur l'interrompit :

— Ne parlez pas de ça, trouvez-nous Fantômas, c'est tout ce que l'on vous demande !...

Et sur cette boutade, M. Casamajols s'en alla... Le procureur avait à peine fermé la porte que M. Fuselier, souriant à Juve, déclarait :

— Il est trop tard pour signer votre levée d'écrou maintenant et faire des formalités fort longues au greffe... Qu'en pensez-vous, Juve, je vais vous donner une mise en liberté provisoire et l'ordonnance de non-lieu je la signerai demain ?...

Juve approuva de la tête, il ouvrait la bouche pour répondre, lorsqu'on frappa à la porte du juge d'instruction :

— Entrez, fit celui-ci...

C'était un ouvrier, un maçon qui se présentait :

— Pardon, excuse, disait-il, mais, maintenant, monsieur le juge, est-ce qu'on ne pourrait pas passer dans votre cabinet pour consolider nos échafaudages ?...

— Si, si, mon brave, tant que vous voudrez...

M. Fuselier se leva, rangeait en hâte ses papiers, fermant les uns dans des tiroirs à clé, veillant à ne laisser traîner aucune pièce compromettante. Il expliquait :

— C'est assommant. Voilà huit jours que je ne suis pas tranquille chez moi, avec les travaux d'agrandissement du Palais, j'ai tout le temps des ouvriers sur le dos...

Tandis que le magistrat parlait, dans son cabinet venaient de s'introduire, en effet, cinq ou six ouvriers maçons :

L'un d'eux allait à la fenêtre, devant laquelle se trouvait un échafaudage volant, où étaient encore deux autres ouvriers :

— Ça va-t-il, les poteaux ? criait le maçon...

— Ça va... et vous ?

— Nous aussi... amenez-vous voir !

Et alors, brusquement – la phrase était évidemment un signal – une scène d'horreur...

De l'échafaudage, deux autres ouvriers venaient de descendre qui s'étaient introduits dans le cabinet de M. Fuselier.

Avant qu'ils eussent eu le temps de s'y reconnaître, le magistrat et

Juve étaient soudain empoignés, ligotés, bâillonnés, violemment jetés sur le sol...

M. Fuselier avait perdu connaissance. Juve grinçait des dents, luttant, distribuant à droite et à gauche des horions... terrible de vigueur et de courage...

Mais que pouvait-il contre le nombre ? Il succomba.

— Ah ! nom d'un chien, dit alors l'un des maçons, c'est tout de même pas malheureux qu'on le tienne !... Allez, chaud, maintenant, les gars ! Le curieux sur une chaise et solide... Tenez toujours le costaud, hein ?...

Le costaud, c'était Juve. Deux hommes étaient accroupis sur sa poitrine, un autre lui tenait la tête contre le sol, un quatrième lui ficelait les jambes...

Juve, au comble de la stupéfaction, ne comprenant trop rien à ce qui arrivait, vit les faux ouvriers maçons se précipiter pour obéir aux ordres de celui qui semblait être leur chef :

— Le curieux, sur le siège, répéta cet homme...

Un foulard s'enroula autour de la tête de M. Fuselier, des nœuds lui immobilisèrent les jambes. On lui avait ramené les mains derrière le corps...

— Sur la chaise et doucement, répéta le chef. C'est mauvais de s'attaquer à ces bêtes-là, les gens de justice, ils se soutiennent, mes petits agneaux. Quand on en dégringole un, ils le font payer cher... Allez-y... hop !...

Le dernier encouragement s'adressait à deux des maçons qui, prenant le malheureux M. Fuselier, l'un par les épaules et l'autre par les jambes, le portaient sur un fauteuil... Là on étendit le magistrat, et avec des cordes, on le ficela solidement...

— Monsieur le Juge, gouailla alors un des agresseurs avec un sourire d'abominable ironie, pour ce qui est des chances qu'on pourrait avoir de se rencontrer tous les deux, un jour ou l'autre, vous vous rappellerez que j'ai été assez gentil pour ne pas faire du boudin avec vous... Là-dessus, à la revoyure... Nous, on se les met. Et vous, on vous souhaite de dormir bien tranquille sur c'te chaise... jusqu'à ce que demain on vienne vous délivrer... Seulement, demain, vous savez, nous autres, ça sera des dattes pour nous retrouver...

Pendant que l'homme parlait, ses camarades avaient achevé de ligoter Juve...

Ils applaudirent bruyamment le discours de leur chef :

— Non, dit l'un d'eux, il n'y en a pas un comme le Bedeau pour ce qui est de l'histoire de se foutre du monde et de tourner des discours bien sentis...

Mais soudain, les surprenants ouvriers qui se trouvaient dans le cabinet de M. Fuselier, qui venaient de s'emparer de Juve, qui venaient de ligoter le magistrat, interdits, s'arrêtèrent...

On venait de frapper à la porte du cabinet du juge d'instruction !

— Foutre ! v'là que ça se gâte...

Puis, ayant, d'un signe fait comprendre à ses complices qu'il convenait de se masser près de la porte, avec le plus grand sang-froid, il cria :

— Entrez !

La porte s'ouvrit : C'était la silhouette d'un jeune homme qui se dessinait dans l'encadrement :

— M. Fuselier ? commença-t-il...

Mais il n'acheva pas...

En un clin d'œil il avait aperçu le corps de Juve ligoté, immobile sur le sol. Il avait vu même M. Fuselier, réduit à l'impuissance sur son fauteuil...

Et, merveilleux de courage, de sang-froid, les poings en avant, il s'était jeté dans le cabinet, avec une sourde exclamation.

À peine s'il y fit quelques pas...

Derrière la porte, les autres bandits l'attendaient massés...

Comme il se précipitait sur le Bedeau, hurlant : « Défends-toi » une grappe humaine s'accrocha à ses épaules. On le cribla de coups. On le saisit par les bras, par les jambes, il tomba..., il étouffa, il râla...

Comme Juve, comme M. Fuselier, vingt secondes après, il était ligoté, incapable de faire un geste :

— Eh ben, mon salaud, déclara le Bedeau, en voilà un que je n'attendais pas. Qu'est-ce qu'il avait besoin de venir marcher sur nos plates-bandes ?...

Les compagnons haussaient les épaules dédaigneux :

— Parbleu, déclarait Paulet, avec sa gueule d'empeigne, on ne peut pas le confondre avec son frère... c'est Tom Bob... hein ?... Bedeau ? celui qu'a fait Beaumôme ?

Mais déjà l'apache ne songeait plus à plaisanter :

— Oui, c'est Tom Bob, leur détective... je réfléchis s'il faut qu'on le saigne... non, ma foi, pas la peine !...

Le Bedeau s'agenouilla à côté du corps étendu de Tom Bob. Il prit le malheureux par les épaules et le secouant rudement sur le sol :

— Hé ! détective, tu m'entends ! oui ? bon, eh bien, regarde... voilà, c'est comment que nous sommes, nous autres !... Tu voulais arrêter Fantômas, hein ? Mon vieux, c'est nous qu'avons mis la main dessus... Et si on ne te saigne pas, c'est histoire de ne pas avoir des histoires ici... Seulement, tu sais, on te donne un conseil... Par le prochain bateau, faudra que tu recavales dans ton pays... ou gare à la casse : compris ?

Il se releva et, lâche, comme tous ses pareils, alors que Tom Bob réduit à l'impuissance ne pouvait tenter la moindre résistance, il lui meurtrit la figure à coups de talons...

— Attrape donc, espèce de vache !

Puis, s'interrompant, lassé de frapper :

— Et puis, c'est pas tout ça, j'veux pas lui abîmer le portrait... ça ne servirait à rien... mais qu'est-ce qu'on va en faire ? on n'avait pas prévu ce mec-là... bah, on va le boucler avec le curieux... ça lui fera de la société...

Il convenait d'ailleurs de ne pas perdre de temps.

Il y avait bien vingt minutes que les bandits s'étaient introduits chez Fuselier. Certes à cette heure, il y avait peu de chance qu'on vînt les déranger chez le juge d'instruction, mais il importait cependant de ne pas s'attarder... une surprise était, après tout, à redouter. Un garde, un greffier, un huissier, pouvaient survenir...

Comme un général tient à inspecter les dispositions prises par ses officiers en second, le Bedeau, rapidement vérifia les liens qui maintenaient Fuselier et Tom Bob :

— Ça va bien, ils sont bons... ils en ont pour leur nuit...

Ricanant, il empoigna Tom Bob par les épaules et le tira dans un coin sombre du cabinet. Puis il saisit M. Fuselier et lui tourna la tête contre le mur :

— Ils s'embêteront encore plus si qu'ils ne se voient pas... Bien du plaisir, messieurs... Et l'autre, il est prêt ? vous avez le sac ?

Oui, « l'autre » était prêt... Le Bedeau pouvait gouailler, enjoliver l'aventure de discours satiriques, ses hommes ne perdaient pas leur temps. Tandis qu'il parlait, ils avaient exécutés les ordres donnés précédemment. Oh ! l'expédition avait dû être prévue, et de

longtemps...

L'un des apaches avait déplié une bâche... Cette bâche était une sorte de sac, on y enfonça Juve, toujours ligoté.

— Ça y est ? demanda le Bedeau...

— Oui, mon vieux...

— Bon ! allons-y !... S'agit plus que de sortir le patron et d'obtenir de lui les dividendes annoncés.

Deux des hommes prirent alors le sac où ils venaient d'enfourner Juve, le portèrent jusqu'à la fenêtre, le couchèrent sur l'échafaudage volant...

Puis, après avoir donné, par acquit de conscience, un tour de clef à la serrure, le Bedeau poussa ses hommes :

— Allez, au trot. Cavalons-nous. Il n'y a plus qu'à se défiler par les cordages... En bas, c'est les chantiers d'agrandissement... Il y a tout juste un veilleur et il est plein à c'te heure-ci. Pas de danger qu'il roupète... Pour emmener le patron on a l'automobile... Ah, parbleu, c'est de la belle ouvrage, qu'on vient de faire...

Il y avait près de trois heures que les audacieux bandits qui s'étaient introduits dans le Palais de Justice, avaient tenté et réussi le rapt de Juve, qu'ils prenaient pour Fantômas...

Nul n'était entré dans le cabinet du juge d'instruction. M. Fuselier, toujours ligoté et bâillonné sur son fauteuil, tourné contre le mur, avait eu un éclair d'espérance...

On avait, à un moment, frappé à la porte. N'obtenant pas de réponse, on avait même tenté d'ouvrir, secoué la porte...

Et le magistrat avait entendu la voix du visiteur, un collègue ; il le reconnaissait, qui criait, sans doute à un ami attardé :

— Fuselier est parti, sa porte est fermée à clef...

Puis le visiteur s'était éloigné...

C'était affreux ce qui venait de se produire...

Au moment où il relâchait Juve, Juve tombait aux mains des bandits...

Il était perdu sans doute... et si vive était la sympathie que M. Fuselier éprouvait pour le vaillant policier, qu'il en oubliait sa propre situation pour s'effrayer du sort de Juve...

Il s'en effrayait d'autant plus qu'étant réduit à l'impuissance, M.

Fuselier se rendait parfaitement compte qu'il ne serait pas délivré de sitôt, qu'il n'y avait aucune chance pour qu'il fût rendu à la liberté avant le lendemain matin, sept ou huit heures, moment où les garçons du Palais voudraient entrer dans son cabinet pour faire la pièce, s'étonneraient de voir la porte fermée, enquêteraient, trouveraient sans doute moyen de pénétrer dans la pièce, en passant par la fenêtre...

M. Fuselier pourtant, conservait un vague espoir...

Il avait parfaitement reconnu Tom Bob au moment où le détective américain s'était précipité dans son cabinet et était, comme lui, tombé victime des bandits...

Maintenant, il ne le voyait plus, mais par moments il l'entendait...

Tom Bob n'avait pas été comme lui ligoté sur une chaise, les misérables l'avaient abandonné étendu sur le tapis...

Peut-être le détective allait-il pouvoir se libérer ?

À coup sûr, c'était lui qui produisait ces craquements que M. Fuselier entendait par moments. C'était lui qui devait se traîner sur le sol pour tâcher de rompre ses liens !...

M. Fuselier ne se trompait pas...

Meurtri, sanglant, Tom Bob fit preuve d'une extraordinaire énergie...

Les bandits une fois partis, il rampa jusqu'auprès du bureau du magistrat... et là, patiemment, pouvant tout juste plier le corps, il s'efforça d'user à l'angle du meuble l'un des cordages qui le maintenaient immobile...

Il fallait une indomptable patience au malheureux pour tenter de se libérer de la sorte. Mais ce n'était pas ce qui manquait à Tom Bob... L'œuvre de délivrance qu'il entreprenait ainsi lui coûtait d'horribles souffrances, chacun de ses mouvements faisait pénétrer les liens douloureusement dans sa chair, mais il ne s'arrêtait pas à sa douleur. Après de longs efforts, Tom Bob réussit, enfin, à rompre la corde qui lui serrait les poignets...

Et dès lors, ce fut un jeu de se rendre libre tout à fait.

En quelques instants, Tom Bob se délivra d'abord les bras, puis les jambes, puis il rejeta les cordages, puis il arracha son bâillon...

À peine prit-il le temps d'aspirer une profonde lampée d'air... Il se précipitait déjà vers le malheureux juge d'instruction, il le déliait, puis, à bout d'énergie, il tomba en face de lui, tout de son long sur le sol...

De longues minutes, M. Fuselier et Tom Bob, libres maintenant, n'osèrent risquer un mouvement...

M. Fuselier, le premier retrouva son sang-froid :

— Ah ! Tom Bob !... Tom Bob, dit-il, c'est horrible ce qui vient de nous arriver !... Juve est perdu !...

La voix rauque, les mots sortant péniblement de sa gorge contractée, Tom Bob protesta :

— Juve ? Juve ? mais monsieur Fuselier, vous êtes fou. Vous n'avez donc pas compris ?... Juve, c'est bien Fantômas...

— Allons donc ! si c'était Fantômas, ces bandits ne l'auraient pas ligoté comme ils l'ont ligoté...

— Si ! Pour vous donner le change...

— Mais ce n'était pas la peine, puisqu'il était libre... j'allais le lâcher...

— Ces misérables ne le savaient pas...

— Il le leur aurait dit.

— Pas devant nous.

M. Fuselier secoua la tête avec énergie :

— Non, non, je vous dis que Juve est innocent.

— Et moi, dit Tom Bob, non moins convaincu semblait-il, et moi je vous dit que la bande, croyant que Juve, c'est-à-dire Fantômas, était définitivement démasqué, a décidé de délivrer son chef, l'a délivré et l'a délivré en ayant l'air de le brutaliser, tout bonnement pour mieux vous tromper...

M. Fuselier se rappela soudain les paroles que Juve, quelques heures avant, avait prononcées sur Tom Bob, et ne dit rien.

27 – LA CONFESSION DES MONSTRES

Des voix éraillées et traînardes chuchotèrent.

— Faut se grouiller, deux heures et demie... bientôt le jour va s'amener... traînons pas, les aminches... en séance...

Juve, en entendant ces paroles, frissonna. Le policier, au cours de son existence aventureuse, avait passé par de telles péripéties, pris part à de telles luttes, couru de tels dangers qu'il était un homme à toute épreuve. Néanmoins il ne pouvait s'empêcher de frémir car il avait le pressentiment net et précis que sa dernière heure allait sonner...

Les événements de la veille au soir l'avaient troublé, et malgré son calme imperturbable, Juve se rappelait avec épouvante ces heures qu'il avait vécues depuis lors.

Il devait conclure, encore qu'il se défendit de penser de la sorte, que l'audace des bandits qui s'acharnaient à terroriser Paris, était véritablement inimaginable.

Certes, jusqu'au fond de sa prison les échos de leurs forfaits lui étaient parvenus aux oreilles, le policier même avait pu se féliciter d'avoir dans sa petite sphère d'action réussi à se mettre en travers de quelques-uns de leurs projets, en démasquant Nibet, notamment.

Mais ce qui était intervenu dans le cabinet de M. Fuselier et l'enlèvement brutal dont Juve avait été la victime, dépassait tout, absolument dans l'ordre des inventions fantastiques.

Non seulement une troupe d'individus se jetait sur lui par surprise, l'appréhendait, le ligotait en plein Palais de Justice, mais encore on le descendait par les échafaudages installés le long des fenêtres du bâtiment.

Juve, bâillonné, immobilisé, incapable du moindre mouvement, avait alors été jeté dans une voiture qui l'emportait à toute allure, sans que le policier pût se rendre compte de l'endroit où on le portait.

Toujours aveuglé par un foulard serré sur ses paupières, Juve avait été conduit dans l'intérieur d'une maison où il attendait dans le silence et l'angoisse de l'inconnu qu'une décision de ses ravisseurs intervînt à son égard...

Et Juve, repassant ces événements dans son esprit, songeait à ce qu'il avait vu en dernier lieu, c'est-à-dire Fuselier terrorisé, à ce qu'il avait entendu pour la dernière fois, c'est-à-dire la voix étrange de ce

détective américain : Tom Bob.

La malchance le poursuivait, décidément.

Au moment où il retrouvait la liberté, il était replongé dans les ténèbres dont il sortait à peine.

Juve passait d'une prison dans une autre, et, depuis qu'il était le prisonnier des malfaiteurs, regrettait de n'être plus le prisonnier des honnêtes gens. Au moins, de ces derniers, il pouvait attendre de l'équité, de la justice, voire même de la pitié. Mais que pouvait-il attendre de ses juges de l'heure présente ?

Et Juve reconnaissait la marque du Maître de l'Épouvante dans ce coup d'une audace à vous en couper le souffle. Fantômas avait réussi à persuader à tous ses complices que Juve, c'était lui. Et Juve en prévoyait les conséquences : les apaches voudraient se venger.

Ils s'étaient emparés de Juve avec une audace extraordinaire, persuadés plus que jamais que c'était Fantômas.

Et Juve, désormais entre leurs mains, allait payer pour le bandit.

Au fur et à mesure que la nuit s'avancait, les bruits autour de Juve s'étaient faits plus nombreux, plus fréquents... Évidemment, il s'agissait d'un rendez-vous et la foule des invités grossissait au fur et à mesure que les minutes passaient.

...Cependant, les voix nouvelles insistaient, réclamant l'ouverture de la séance. Quelqu'un cria sur un ton ironique et gouailleur :

— Des fois... on n'attendait pas le père Moche pour commencer ?

Mais quelqu'un d'autre, dans le noir :

— Très peu de père Moche, depuis l'affaire de l'autre soir, faut croire qu'il a les foies tricolores, sans doute que ça lui cavale de se trouver en tête à tête avec Fantômas.

Une troisième voix :

— Eh bien, tant pis... on se passera de sa peau jusqu'à ce qu'on la lui crève. Allons-y, mes enfants, au turbin.

Juve sentit qu'on s'approchait de lui, que les liens qui le maintenaient immobile se desserraient. Son bandeau soudain lui tomba des yeux. Le policier étira machinalement ses membres endoloris par les cordes qui les comprimaient jusqu'alors. Juve était allongé sur le sol d'une pièce carrée aux murs nus blanchis à la chaux. À la lueur d'une lampe fumeuse, il s'aperçut qu'il était entouré d'une vingtaine d'apaches aux faces hargneuses, aux visages grimaçants.

Juve, à l'humidité froide qui suintait des murs jusqu'aux dalles de

pierre constituant le sol du local, ainsi qu'à l'absence de fenêtres, se rendit compte qu'il était prisonnier au fond d'une cave. Il n'eut pas longtemps le loisir de réfléchir.

Un des apaches qui venait de lui enlever ses liens poussa dans sa direction, d'un coup de botte, un escabeau de bois :

— Assieds-toi là, ordonna-t-il, au milieu de nous et écoute.

Juve s'était redressé.

D'un geste désespéré, insensé, il repoussa le banc de bois, écartait par de violents coups de coude quelques-uns de ses voisins et, gagnant l'extrémité de la pièce, vint s'adosser au mur, les poings serrés, la face frémissante, prêt à résister. Cette démonstration de sa bravoure n'eut aucun résultat. Nul ne songeait à se mesurer avec le policier.

Les apaches en le voyant bondir, d'abord avaient ricané, trouvant fort plaisante l'idée que Fantômas voulait leur fausser compagnie alors que c'était impossible.

Toutefois, par mesure de précaution, les hommes, nonchalamment saisirent leur revolver, les femmes le couteau de leur amant.

— Non, mais des fois, avait murmuré quelqu'un, c'est qu'il a l'air tout prêt à se débiter à cent à l'heure.

On rit, puis les injures fusèrent :

— Cafard, salaud, poltron...

Juve ne broncha pas. Il attendait, impassible.

Ce fut le Bedeau, vieille connaissance du policier qui, rompant le demi-cercle formé autour de Juve s'approcha narquois, les deux mains dans les poches. L'apache venait narguer celui qu'il considérait comme le « maître », prisonnier.

— Te voilà donc, Fantômas, interpellait-il, Fantômas... cher patron, le mec à la manque..., celui qui fait faire les coups par les autres, qui empoche le pèze, et qui n'arrose pas les copains.

— Bravo... bravo... le Bedeau.

L'apache, d'un signe de la main, imposa silence à ses camarades. Il signifia qu'il n'avait rien dit encore d'important, qu'il allait dire bien d'autres choses.

— Et nos gonzesses ? interrogea-t-il et nos gonzesses... est-ce que tu crois, par hasard, Fantômas, qu'elles vont se caler les joues avec des briques et qu'on s'engraisse beaucoup à travailler pour ton compte ? Très peu, patron de malheur..., les combines de ce genre-là, ça n'a qu'un temps..., faut qu'on en finisse. Ah, poursuivit le Bedeau, en se

retournant vers ses camarades qui l'écoutaient enthousiasmés, coupant à maintes reprises son discours par des exclamations approbatives : ah, les copains, on peut dire qu'on a eu de la veine de réussir notre coup. Non seulement c'était de l'audace que d'arracher le gaillard des griffes des curieux de la Tour Pointue, mais encore, il était moins deux. Figurez-vous qu'il les avait tellement bien endormis, embobinés, que le mec allait se tirer des flûtes avec tous les honneurs dus à son rang.

— Ça, c'est vrai, dit Bec de Gaz, heureusement qu'on était avec des costauds comme le Bedeau...

Des applaudissements éclatèrent. Le Bedeau poursuivit :

— Ça va bien, ça va bien, les copains, très peu, le boniment... toujours est-il qu'on l'a eu le Fantômas... et comment !

Pendant toute cette apostrophe, Juve n'avait pas bronché, pas desserré les dents. Les nerfs tendus, l'esprit aux aguets, il avait écouté, compris, deviné la situation effroyable qui désormais était la sienne...

Le Bedeau précisa, comme si la chose eût été nécessaire :

— Fantômas, disait-il, tu es costaud, ça je ne le discute pas, mais nous le sommes plus que toi, puisque nous te tenons, donc, je ne vais pas par quatre chemins au but. Voici de quoi il retourne... Fantômas, faut raquer ou crever... grouille-toi pour te décider, dis voir jusqu'est l'argent... t'as cinq minutes pour répondre, cinq minutes au bout desquelles ton silence sera ton arrêt de mort.

Pour détourner sa pensée, pour absorber son esprit, halluciné, Juve, machinalement, comptait : il lui restait, pensait-il, trois cents secondes à vivre, au bout desquelles il connaîtrait le grand néant et ferait la culbute finale. Allait-on le tuer d'un seul coup, lui faudrait-il subir de ces terribles tortures comme savent en imaginer les apaches pour assouvir leurs vengeances ?

C'était ce à quoi Juve ne voulait point songer.

Dans le brouhaha qui régnait autour de lui, tapage ahurissant, les apaches discutaient tous à la fois du genre de mort que méritait Fantômas.

Juve, se forçant à compter pour ne point écouter, poursuivait, presque à haute voix :

— Cent vingt-cinq, cent vingt-six, cent vingt-sept..., hein, quoi ?... cent vingt-huit..., cent vingt-neuf...

Juve ne balbutia pas cent trente... il s'arrêta net : Une voix mystérieuse venait de murmurer à son oreille :

— Juve... Juve...

Le policier ne tressaillit pas, il demeura immobile, le dos à la muraille.

D'où venait cette voix ? Il ne pouvait le dire.

De tous côtés, les apaches l'entouraient, certains le heurtaient aux épaules, d'autres étaient accroupis à ses pieds...

Cependant, le policier sentit que quelqu'un cherchait à se glisser entre lui et le mur, à se dissimuler derrière son dos. Juve, inspiré, facilita ce mouvement, s'avançant d'un demi-pas vers le milieu de la salle.

La voix poursuivait :

— Ne vous retournez pas, Juve, et répondez... pour l'amour de Dieu, répondez que vous allez payer.

Ah ! cette voix ! ces paroles ! ces intonations ! Juve se sentit soudain revivre, revenir à l'espoir. Si son cœur battait dans sa poitrine à tout rompre, il éprouvait d'autre part comme un immense apaisement. Juve devina : c'était quelqu'un qui allait le sauver, et quelqu'un sur qui il pouvait compter mieux encore que sur lui-même. Juve avait reconnu en effet la voix de son ami Jérôme Fandor.

Fandor, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis six mois, l'intime dont il n'avait pas entendu parler depuis leur brusque séparation.

Comment se trouvait-il là, juste à point nommé et au risque, sans doute, de sa propre existence, uniquement pour arracher Juve à la plus périlleuse des situations ? Si le policier avait connu les événements de l'avant-veille et su les quarante-huit heures que Fandor venait de passer enfermé dans la cave de la maison d'Alfort jusqu'au moment où les apaches y avaient conduit le policier, il n'aurait pas eu à se poser cette question.

Mais Fandor n'estimait pas le moment venu de s'expliquer. Sa voix convaincante pressait Juve de répondre :

— Dites-leur : je vais payer.

Juve obéit.

Interrompant le Bedeau qui, avec une joie féroce, énumérait à haute voix les secondes qui lui restaient à vivre, disant : « Plus que vingt-cinq... plus que vingt-quatre... plus de vingt-trois... », Juve s'écria soudain, comprenant d'avance le rôle qu'il convenait de tenir, affectant une attitude pleine d'autorité et de majesté :

— Écoutez, vous autres. Fantômas va payer !

Des bravos éclatèrent de toutes parts et la foule des apaches, peu rancunière, se sentit désormais toute remplie de sympathie pour le maître qui manifestait de si bonnes intentions.

Toutefois, sitôt après, les visages se renfrognèrent.

— Pas de blague, hein ? lança quelqu'un.

— On a déjà été refait, objectait l'autre.

— Fantômas, annonçait un troisième, tu ne sortiras pas d'ici avant d'avoir raqué.

Et, sur l'air des lampions, l'ensemble de la bande reprit en grommelant :

— De l'ar-gent... de l'ar-gent... de l'ar-gent...

Puis, de cette monotone et brutale mélopée, monta soudain comme un cri de pintade. Une voix piaillante et criarde, qui, dominant les autres, exigeait :

— Fantômas, dis-nous ousque tu as mis le pèze.

Juve commençait à perdre sa belle confiance et, bien qu'il fût dans une certaine mesure rassuré par la présence invisible de Fandor, il commençait à redouter de ne pouvoir continuer à jouer d'audace comme il l'avait fait jusque-là. Que fallait-il répondre ? Heureusement, la voix de Fandor :

— Répondez, Juve...

Juve, écoutant d'une oreille ce que lui disait son fidèle compagnon, articulait à mots entrecoupés :

— L'argent... les aminches... il n'est pas loin, il est ici... ici même, sous les dalles de pierre qui recouvrent le sol de la cave...

On haussa les épaules, on ne crut pas ce qu'affirmait le policier :

— Tu blagues, criait-on.

Juve, obéissant rigoureusement aux instructions que Fandor lui murmurait toujours à voix basse, poursuivit :

— Vos gueules, vous autres, la ferme... Suis-je le maître, oui ou non ?

Cet acte d'autorité porta. Juve obtint le silence et peu à peu entra dans la peau du rôle qu'il interprétait au pied levé. Certainement, si jamais Fantômas s'était trouvé en présence de ses nombreux complices, ce devait être ainsi qu'il leur parlait.

Le Bedeau, vexé de voir son prestige s'amoinrir, apostropha celui qu'il prenait pour Fantômas :

— Montre-nous donc où il se trouve, soulève les dalles toi-même...

Mais Juve l'interrompt d'un geste noble et majestueux.

— Fantômas, cria-t-il, toujours inspiré par son souffleur, Fantômas dédaigne d'opérer lui-même. C'est à vous autres, chiens ! que revient le devoir de déterrer le magot que vous allez vous partager...

— Crâneur ! grogna le Bedeau.

Mais, moins susceptible, la majorité des apaches ne se fit pas répéter deux fois les instructions du grand maître, dont on respectait l'autorité malgré tout.

Œil de Bœuf et Bec de Gaz avaient rapidement soulevé les deux premières dalles. Ils ne trouvèrent en dessous que du sable.

Mais, profitant d'une rumeur confuse, Fandor soufflait à Juve :

— Qu'ils continuent... dites-leur de soulever la troisième pierre, et vous êtes sauvé !

Le policier intima l'ordre que suggérait Fandor.

Les deux apaches soulevèrent la dernière dalle, et reculèrent terrifiés.

Un abominable spectacle s'offrait à leurs yeux. Juve lui-même, qui s'était approché pour voir, demeura figé sur place. La troisième dalle recouvrait un trou sombre creusé dans la terre, au milieu duquel gisait un cadavre à demi dévoré par la vermine. Les chairs verdâtres décomposées exhalaient une odeur méphitique. De la poitrine défoncée, aux ossements brisés, aux chairs fondues et désagrégées, montait l'éclat de la poignée blanche et luisante d'une cassette en métal. À la place du cœur du cadavre on avait déposé un coffre-fort. C'était là que le maître avait dissimulé l'argent qu'il destinait à ses complices. Juve, qui ne pouvait comprendre, qui n'osait même se retourner pour interroger Fandor du regard, avait, malgré tout, repris son sang-froid.

Désormais, impassible témoin de ce spectacle d'horreur, il attendait de devenir, lorsque son compagnon le déciderait, un des héros de la nouvelle scène qui allait se jouer.

Fandor lui souffla encore, et Juve ordonna :

— Que celui de vous qui n'a pas peur aille prendre le trésor au fond de ce tombeau.

Les apaches rugirent, mais hésitèrent... Ils étaient tous penchés sur

la fosse béante. Sous leurs prunelles brillaient des éclairs de convoitise, leurs faces grimaçantes étaient contractées à la fois de répulsion et de cupidité.

Leurs mains crochues se tendaient vers la poignée brillante de la cassette, dont le couvercle de métal miroitait à la lueur tremblante de la lampe fumeuse qui seule éclairait l'intérieur de cette cave. Mais nul n'osait faire le geste... Les apaches avaient peur, pour la première fois.

Cependant, un mouvement dans la foule des monstres groupés autour de la fosse, et la mère Toulouche, les pommettes rouges, l'haleine brûlante, les deux poings sur les hanches, s'avança jusqu'au bord de la tombe.

— Hé quoi, grogna-t-elle, qu'est-ce que c'est-y que vous avez dans les veines, vous autres ?... Avoir le trac d'un macchabée ?... si c'est pas malheureux... eh bien, moi, je ne suis qu'une femme, mais je vais vous montrer ce que c'est que le courage, et, aussi vrai que je m'appelle la mère Toulouche, cette main que vous voyez va lui rentrer dans les boyaux pour extraire son cœur d'or.

L'auditoire frémit, cependant que la mère Toulouche mit son horrible projet à exécution. Elle ajouta, goguenarde :

— Il n'y a pas de raisons qu'i'me fasse peur, car nous nous connaissons tous les deux... c'est moi qui l'ai descendu là.

Maintenant la mère Toulouche avait déposé la cassette aux pieds de celui qu'elle prenait aussi pour Fantômas. Les apaches, du coup, retrouvèrent la parole et tous à la fois exigèrent le salaire des crimes qu'ils avaient commis. Il n'y avait plus, en effet, qu'à ouvrir le petit coffret. La clef était sur la serrure. Un aide intéressé et complaisant, Œil de Bœuf, intervint, et, sous le couvercle levé, apparurent les pièces d'or.

Fandor, de plus en plus satisfait de la tournure que prenaient les événements, avait soufflé à Juve :

— Laissez-les se partager la galette.

Mais le journaliste, inquiet, soudain, s'était tu.

Juve, de sa propre initiative, prit la parole.

— Mon Dieu, pensa Fandor, que va-t-il dire ? Comme c'est imprudent.

Juve venait de redresser sa haute stature et d'écarter d'un geste large les apaches qui s'empressaient autour de lui.

Juve, d'un coup de genou, renversa Œil de Bœuf pour le remercier de l'empressement avec lequel il avait ouvert la cassette, Juve posa le

pied sur le couvercle, referma le coffret.

— Pas si vite, cria-t-il, vous autres, d'abord, écoutez. L'argent est là, « elle » est bonne et véritable... vous n'avez plus de doute, mais, auparavant, obéissez. Chacun sera payé en proportion de ses mérites. Vous avez travaillé pour Fantômas et Fantômas veut vous récompenser selon ce que vous avez fait. Allez-y, mes enfants, que chacun dégoise son affaire, les plus courageux seront les mieux fadés. Mettons-nous à table.

Un murmure approbateur accueillit la déclaration du policier.

Oui, il avait raison. Ceux qui n'avaient pas fait grand-chose étaient indignes d'avoir beaucoup d'argent. En revanche, les costauds qui s'étaient donné de la peine méritaient la belle récompense. Juve avait fait faire le cercle autour de lui, et Fandor, rassuré sur son sort, alla se perdre dans la foule des comparses.

Superbe et majestueux, l'œil étincelant, Juve interprétait à merveille le rôle énigmatique et terrible de Fantômas, montrant un aplomb extraordinaire, car il risquait à chaque instant de voir surgir en face de lui le véritable bandit. Il poursuivit :

— J'écoute... Jaspinez... dégoisez vos titres, les aminches. À chacun selon ses mérites.

Tout d'abord une protestation unanime s'éleva.

Il ne fallait rien attribuer aux absents, aux lâches, aux cafards qui n'avaient pas osé venir, et les absents, cela voulait dire Moche, le père Moche, l'homme de confiance de la pègre, l'homme qui sans doute avait manigancé le coup pour attraper Fantômas, mais qui désormais paraissait inutile et n'inspirait plus que de la répulsion.

Juve ne voyait aucun inconvénient à sacrifier le marchand de crocodiles.

— Le père Moche, s'écria-t-il, n'aura rien, je le jure.

On l'acclama encore, puis, dans le silence, sept ou huit voix s'élevèrent :

— C'est nous, déclarèrent-elles, qui, sur tes ordres, Fantômas, avons bouclé le ministre, tu t'en souviens, c'était un sacré boulot. Il a fallu faire vite...

Impassible, Juve avait tiré un carnet de sa poche.

— Vos noms ? interrogea-t-il froidement.

Les apaches, un par un, en bon ordre, défilèrent devant le policier, énonçant leurs sobriquets. Bec de Gaz s'arrêta devant Juve.

— C'est moi, fit-il, qui ai fichu le feu à l'asile des loufoques, pendant que tu les embarquais dans ton automobile.

— C'est bien ! fit Juve, et toi ?

Le policier s'adressait cette fois au Bedeau. Celui-ci, l'œil sournois, haussa les épaules.

— Tu le sais, Fantômas, tu sais ce que j'ai fait...

— Ça ne prouve rien. Répète.

— À quoi bon ?

Des murmures s'élevèrent. Le Bedeau n'avait pas besoin de faire des manières, il n'avait qu'à s'expliquer comme les autres, sans quoi il n'aurait rien.

— Eh bien ! lâcha-t-il lentement, c'est moi qui ai donné le coup de main pour les bijoux de la princesse Sonia...

Mais Œil de Bœuf intervint furieux :

— Et moi donc, le Bedeau, geignit-il, c'est-y que je t'ai regardé travailler les mains dans les poches ? Moi aussi, j'étais dans l'affaire.

Imperturbable, Juve nota sur son carnet : « Les bijoux, le Bedeau, Œil de Bœuf ».

— Au suivant !

Le Barbu se présenta.

— Moi, fit-il, j'ai canardé la même Dollon avec mon rigolo quand elle voulait sauver le journaliste.

À ce nom, malgré son flegme et son sang-froid, Juve tressaillit.

Élisabeth Dollon, la malheureuse... Oui, il se souvenait maintenant que, la veille au soir, Fuselier lui avait parlé de la mort de la jeune fille.

Et instinctivement, en dépit de toute prudence, le regard de Juve chercha dans la foule celui de Fandor, mais, heureusement, leurs yeux ne se rencontrèrent pas.

Juve se ressaisit.

Au surplus, deux femmes, la grande Ernestine et la Panthère, insistaient pour être entendues par le maître.

— C'est nous, disaient-elles, qu'on a foutu du pétrole sur le lac, ce qui t'a permis d'allumer l'incendie.

Juve, toutefois, avait une question à poser. Allait-on lui répondre ? C'est à peine s'il osait l'espérer, il s'y risqua néanmoins.

— Et les gros coups ? fit-il. Le ministre de la Justice ?

Mais tout le monde éclata de rire.

— Sacré farceur, disait-on, faut pas nous la faire, Fantômas ! tout le monde sait bien que c'est toi !

Juve prit bonne note du crime. Il convenait de l'inscrire à l'actif du véritable bandit. Il questionna encore :

— Et le garçon de recette ? Quel est l'assassin de la rue Saint-Fargeau ?

Des voix nombreuses crièrent :

— Moche... le père Moche...

Mais quelqu'un protesta, qui vint, enjambant lestement la fosse béante, se placer devant Juve. C'était Paulet.

L'apache aux yeux pâles, au teint blafard, grommela :

— Moche n'a rien fait que profiter du crime. Il m'a barboté l'argent, comme il m'a barboté ma gonzesse pour la marier au riche Anglais... mais, jour de Dieu ! je le jure sur la tête de ma mère, c'est moi. Paulet, tout seul, qui a descendu le garçon de recette.

— Bravo ! cria-t-on dans l'assistance. À toi. Paulet, la grosse part...

Cependant que Juve ne disait rien, car, malgré tout ce qu'il pouvait attendre, il était loin de soupçonner qu'il était au milieu d'une pareille bande de scélérats, la mère Toulouche sortit de l'ombre où elle était tapie depuis l'instant où elle avait extrait la cassette du cadavre demi décomposé.

— Et moi ? fit-elle de sa voix criarde, et moi, on ne m'interroge pas ? on ne me demande pas ce que je suis capable ?... Eh bien ! je vas vous le dire tout de même !

« Écoute ça, Fantômas, et vous autres, les aminches, écoutez aussi... L'homme qui pourrit là dedans, au fond de la terre, l'homme qui pourrit là, tout nu, sans cercueil, eh bien, c'est du travail à moi...

— Fantômas, insista-t-elle, c'est moi qui ai fait le plus difficile : sur les ordres du père Moche j'ai été chercher cet homme en pleine mer, à bord du transatlantique *La Lorraine*. Je suis montée sur le grand navire au moment où le remorqueur lui amenait son pilote. Me fauflant inaperçue, je suis arrivée jusqu'au type, dans sa cabine... je n'avais pas d'arme et je n'étais qu'une vieille femme contre un homme dans la force de l'âge... eh bien ! je l'ai eu tout de même... j'y ai sauté à la figure et, rien qu'avec mes dents, j'y ai déchiré la gorge.

Pour que son sang ne vienne pas salir le tapis... je l'ai léché avec

ma langue... l'homme est tombé, sans un cri, sans un geste... alors je l'ai cousu dans un grand sac, et, comme on approchait du port, je l'ai flanqué à l'eau... La nuit suivante, avec le père Moche, on est venu chercher le cadavre que l'on a fait remonter à la surface en agitant l'eau du bassin avec une longue perche... Et pendant trois jours je l'ai trimbalé jusqu'au moment où je l'ai enterré de mes propres mains dans le sous-sol de cette cave. Voilà ce que j'ai fait, Fantômas, moi, une pauvre vieille... Dis voir un peu si j'ai les foies ?

Juve, sans un tressaillement, avait écouté l'épouvantable confession de la hideuse mégère.

— Ce mort, interrogea-t-il d'une voix basse, entrecoupée, qui est-ce ?

Mais, soudain, des « chut ! » énergiques retentirent.

On percevait au lointain des bruits anormaux, des bruits de pas.

Par un soupirail, la cave, faiblement, s'éclaira d'un jour pâle. Les apaches pouvaient se considérer les uns les autres. Leurs faces abominables grimaçaient d'inquiétude.

Et déjà des rumeurs sourdes de vengeance grondaient dans les poitrines. Fandor eut une crainte affreuse ; qu'allait-il se passer ? Juve, échappé au plus grave des périls, allait-il finalement tomber victime de Fantômas ? Était-ce lui, qui arrivait ?

Juve, toutefois, montrait une audace superbe, une extraordinaire témérité.

Il ordonna :

— Silence, vous autres, et ne bougez pas. Si c'est à Fantômas seul qu'on en veut, Fantômas se défendra seul. Si c'est nous tous que l'on recherche, Fantômas sera à votre tête pour vous défendre et triompher... Chut ! taisez-vous, ne bronchez plus.

Juve, lentement, fendit la foule et s'avança vers la porte de la cave.

Il essaya de l'ouvrir. Elle était fermée.

— La clé ! demanda-t-il.

Le Bedeau, en grommelant, s'approcha.

— Voilà, dit-il, que faut-il faire ?

— Ouvre ! ordonna Juve.

— Tu nous quittes, Fantômas ? interrogea-t-on.

— Je vous garde, poursuivit audacieusement le policier.

Juve sortit de la cave, mais ne s'éloigna pas.

Entre lui et les apaches, désormais, se trouvait la lourde porte fermée du verrou extérieur par les soins mêmes du policier.

Juve écouta, le bruit augmentait : des hommes cernaient la maison !

28 – LES PRISONNIERS DE JUVE

Une heure environ avant ces événements, alors qu'il faisait encore nuit, les agents de police de service au poste du commissariat principal d'Alfort étaient troublés dans leur paisible somnolence par l'arrivée inopinée d'un quidam qui paraissait essoufflé, comme à la suite d'une longue course.

— Le commissaire ? demanda-t-il.

Un brigadier haussait les épaules.

— Vous pensez bien qu'il n'est pas là.

— Et son secrétaire ?

— Lui non plus, naturellement.

— Qui donc commande ici ?

Le brigadier se désigna :

— Eh bien... moi. Qui êtes-vous ?... que désirez-vous ?...

Par des mots brefs, en phrases saccadées, l'homme s'expliqua :

— Qui je suis ?... Tom Bob, détective américain, particulièrement connu depuis quelque temps à la Préfecture de Police et à Paris pour sa lutte contre Fantômas.

Le brigadier hocha la tête, esquissa un salut : il avait entendu parler de Tom Bob. Il reconnaissait le policier étranger, dont on avait maintes fois donné des descriptions et des portraits.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? interrogea-t-il.

Tom Bob poursuivit :

— L'arrestation de Fantômas... En ce moment il est au milieu de sa bande d'apaches, tous les complices sont réunis dans une maison abandonnée, au bout de la route stratégique, côté droit, après le deuxième carrefour...

— Je vois d'ici la baraque, déclara le brigadier, une vilaine bicoque, mais qui nous dit...

Tom Bob l'interrompit sèchement :

— Moi je vous dis, et cela suffit... Combien avez-vous d'hommes ?

— Huit.

— Ce n'est pas suffisant.

Le brigadier s'alarme :

— Je puis en demander au poste de Charenton ?

— C'est cela.

Le brigadier se mit en communication, par le téléphone, avec son collègue du poste voisin.

— Il y en a quinze là-bas, annonça-t-il à Tom Bob.

— Qu'ils viennent tous, commanda le détective, la bande de Fantômas compte au moins une douzaine de bandits.

Les quinze agents de Charenton s'annoncèrent pour dans un quart d'heure. Le brave brigadier était fort ému de ce qui allait se produire. Afin de dissiper tous ses doutes et s'assurer d'être couvert par des autorités supérieures, il demanda :

— Monsieur Tom Bob, viendrez-vous avec nous ?

— Sans doute.

Le brigadier n'était pas encore satisfait.

— J'ai bien envie, déclara-t-il, d'aller prévenir le commissaire, il habite tout à côté.

— Mais, cela devrait être déjà fait, mon ami. Voyons.

Cependant que le brigadier donnait ses ordres, le détective s'assit dans la salle du commissariat et alluma une cigarette.

Tom Bob, avant de venir brusquement jeter le trouble dans le paisible commissariat d'Alfort, avait erré pendant la nuit, perplexe.

En sortant du Palais de Justice, en abandonnant Fuselier à sa situation ridicule, le mystérieux détective s'était fort bien rendu compte que le magistrat l'avait regardé d'une façon qui n'était pas rassurante.

Tom Bob, chose extraordinaire, avait légèrement pâli sous le regard inquisiteur du magistrat, mais il reprit vite son sang-froid.

Ayant fait quelques pas sur le boulevard du Palais, complètement désert à cette heure de la nuit, il avait sauté dans un taxi automobile et obtenu par la promesse d'un gros pourboire d'être conduit jusqu'à l'entrée d'Alfort.

Le détective abandonna là sa voiture, et, par les ruelles silencieuses du village, s'enfonça dans la nuit.

Il pénétra dans une maison déserte et, chose extraordinaire,

quelques instants après ce n'est pas Tom Bob qui en était sorti, mais le père Moche.

Moche, avec sa perruque, ses lunettes, son gros nez en boule de caoutchouc, ses favoris rouges.

Moche, à petits pas, s'achemina alors vers la demeure où deux jours auparavant il était allé enfouir la cassette contenant son argent et où, sans s'en douter, il avait enfermé Fandor à double tour.

Moche, dissimulé dans le voisinage, vit peu à peu les apaches, ses amis, s'approcher de la mesure dans laquelle il savait que Juve, pris pour Fantômas, avait été conduit.

Au fur et à mesure que le temps passait, Moche, qui surveillait de loin choses et gens, se frottait les mains, s'applaudissait.

— Inutile, pensait-il, d'y aller moi-même, je risquerais d'avoir le même sort que Juve. Or, que se passe-t-il ? Voici trois heures du matin, Juve se débat à l'heure actuelle, on lui demande de payer, il ne peut pas le faire... je connais mes gaillards, dans dix minutes mon délicieux ami, le policier, va être mis à mort, accusé d'être un Fantômas à la fois traître et parjure...

Le père Moche se redressa, se mit à courir vers le centre de la ville. Soudain, il arracha sa perruque, ses lunettes, se débarrassa de son faux nez, de ses favoris rouges.

Or, sous le visage du sinistre père Moche apparaissait la face subtile et distinguée du détective américain Tom Bob.

Et Tom Bob, d'une voix vibrante, s'écria, défiant la terre et le ciel :

— Adieu, père Moche, adieu, Tom Bob. Merci à vous deux de m'avoir prêté vos admirables personnalités et d'avoir permis à Fantômas de triompher ainsi de ses adversaires. Fantômas, mon ami, tu n'as pas mal travaillé.

Quiconque aurait entendu ce monologue aurait été à coup sûr frappé de stupeur, car si, à la rigueur, certains pouvaient supposer que le père Moche avait de telles affinités avec Fantômas, qu'il était peut-être Fantômas, nul ne pouvait supposer que le détective, officiellement venu en France sous prétexte de poursuivre le bandit, n'était autre que le célèbre « Insaisissable », d'autant plus sûr de ne jamais s'arrêter, qu'il se donnait la chasse à lui-même.

Fantômas était seul dans la plaine immense.

Il avisa :

— Il faut, grommela-t-il, pour que je sois satisfait, que je voie Juve mort, aussi mort que l'on peut être mort... Et il faut aussi, poursuivait-

il, que je persiste encore quelques heures dans mon rôle de Tom Bob, je m'accorde un succès de plus en faisant, dans un superbe coup de filet, arrêter par la police française la totalité de mes complices... je veux dire des complices de Fantômas.

C'est alors que l'effroyable bandit, calculant à quelques minutes près son heure, était allé sonner l'alarme au commissariat de police d'Alfort.

L'aube s'affirmait.

Les agents venus de Charenton s'étaient réunis à ceux d'Alfort. La petite troupe, à pas pressés gagnait, précédée de Tom Bob et du commissaire, l'extrémité de la route stratégique où s'élevait la mesure mystérieuse.

Le brigadier donna ses instructions à ses hommes :

— Vous cernez l'immeuble, dit-il, vous resserrez le cercle de plus en plus, mais en vous dissimulant pour éviter les mauvais coups... Mettez le revolver au poing... Au premier mouvement suspect, tirez sans hésiter.

Tom Bob, imperturbable, expliqua au commissaire :

— Vous savez l'aventure d'hier ? Fantômas enlevé de prison, enlevé par les bandits, jugé par eux sans doute... peut-être exécuté...

Mais Tom Bob s'interrompt, poussa un cri d'effroi. Sur le seuil de la porte de la maison tragique, à l'entrée de l'escalier qui communiquait avec la cave, un homme se tenait debout, immobile, les bras croisés.

— Fantômas, s'écria Tom Bob.

Mais le commissaire rectifia aussitôt :

— Non, Juve, dit-il, Juve... On ne nous avait pas trompés, les journaux qui l'annonçaient, hier, disaient la vérité : Juve innocent et libre...

Le commissaire se précipita vers l'inspecteur de la Sûreté.

— Juve, Juve, interrogeait-il, que faites-vous là ? qu'attendez-vous ?

Le policier répondit très lentement, très doucement, avec un calme extraordinaire :

— Mais, mon cher commissaire, c'est vous justement, que j'attendais.

— Les bandits, poursuit le magistrat, les complices de Fantômas, où sont-ils ?

Juve, du doigt, désignait la porte contre laquelle il se tenait appuyé :

— Ils sont là... fit-il, là dedans... Il ne nous reste plus qu'à les faire sortir un par un... Combien avez-vous d'hommes ?

— Vingt-trois, annonçait le commissaire.

Juve réfléchit un instant.

— Cela suffit, déclara-t-il. Nous allons pouvoir travailler.

Le commissaire, un brave homme qui avait été jadis le subordonné du sympathique inspecteur de la Sûreté, ne put s'empêcher, malgré les circonstances poignantes, de manifester sa joie :

— Juve... mon cher Juve, s'écria-t-il, quel bonheur... on a enfin reconnu votre innocence... Je suis heureux, heureux...

Le commissaire n'achevait pas.

De la cave où, depuis quelques instants, on entendait des bruits sinistres, une clameur formidable retentit, cependant qu'une grêle de balles, tirées à bout portant de l'intérieur, vint transpercer la porte heureusement épaisse et robuste.

Juve, toutefois, avait été effleuré par deux ou trois projectiles, des balles perdues, sans force, sans quoi le policier aurait été tué net.

Juve se recula de quelques pas.

— Cela se gâte, murmura-t-il simplement, je crois que mes gaillards se sont enfin aperçus que le Fantômas qu'ils tenaient tout à l'heure n'était autre que le policier.

— Monsieur l'inspecteur, interrogea le commissaire, soudain devenu respectueux en présence du danger, comment allons-nous procéder ?

Juve jeta un rapide coup d'œil circulaire autour de la maison.

— Il faut, déclara-t-il, parlementer d'abord.

D'une voix que Juve faisait forte et autoritaire, il harangua les apaches :

— Vous êtes pris ! déclara-t-il, rendez-vous.

La clameur s'accrut.

— Moi, je ne verrais pas d'inconvénient à les canarder tous par le soupirail, si d'ici cinq minutes ils n'ont pas fait leur soumission, dit le

commissaire.

Mais Juve se mordit la lèvre. Il éprouvait, à la vérité, une terrible angoisse. À toute force il fallait éviter de tirer. Il fallait obtenir la soumission des bandits, empêcher une bataille, car, si Juve ne tenait pas compte de l'existence des monstres qui avaient failli le mettre à mort, il savait que parmi eux se trouvait un être dont le moindre des cheveux était sacré pour lui.

Les apaches céderaient-ils, toutefois ?

Faudrait-il les réduire par la force ou par la famine ? Deux solutions que Juve répugnait d'adopter, toujours pour le même motif.

La foule, cependant, la foule ouvrière et travailleuse des habitants d'Alfort, tôt levée, comme à son ordinaire, s'était groupée, justement intriguée par ce déploiement anormal de forces policières autour de cette mesure que l'on savait mal famée.

Les agents interrogés n'avaient pas hésité à répondre qu'il s'agissait d'une bande d'apaches que l'on venait de cerner.

Au fur et à mesure que montait de l'intérieur de la cave une clameur menaçante, la foule s'énervait, devenait houleuse, s'impatiait.

— Qu'on y foute le feu, cria-t-on.

Les poings se levaient, se tendaient dans la direction du repaire des monstres, et cela se comprenait, car il n'était personne dans l'honnête et laborieuse population d'Alfort qui n'eût eu plus ou moins à se plaindre ou à souffrir des agissements de la sinistre bande, tout au moins des bandes similaires. On les tenait, il fallait en finir.

Déjà, malgré l'effort des policiers pour maintenir l'ordre, la foule allumait autour de la mesure des sarments desséchés, des brindilles de paille. Dans le soupirail, quelqu'un lança un tison enflammé. Juve commençait à s'inquiéter.

Il sollicita une fois encore les apaches :

— Allons, ne faites pas les mariolles, rendez-vous.

Juve eut le bonheur d'entendre une réponse favorable. Le Bedeau, au nom de tous, parlait.

De sa voix tremblante, lâche devant le danger immédiat, l'homme suppliait :

— On va se rendre, Juve, mais qu'on nous protège contre la foule, ces salauds-là pourraient nous écharper.

Juve n'eut pas le triomphe insolent.

Il fit un signe au commissaire. Une double haie d'agents, revolvers au poing, se plaça de part et d'autre de la porte. Quatre autres hommes se tenaient à l'entrée, prêts à mettre les menottes aux bandits qui sortiraient.

Le commissaire, quelques instants auparavant, ayant avisé une fourragère d'artillerie qui passait, la réquisitionna.

La voiture militaire allait servir de panier à salade provisoire. On y ferait monter les apaches, si opportunément capturés par Juve. Juve entrebâilla la lourde porte de la cave.

— Un par un, ordonna-t-il.

Les apaches obéirent.

Œil de Bœuf, la tête basse, se présenta le premier. Docilement, il tendit ses mains aux menottes. Derrière lui surgit la grande Ernestine, aux traits anguleux sous le fard. Rageuse, elle foudroyait du regard la foule qui riait de son allure de pierreuse.

Puis ce fut le tour de Bec de Gaz, grand squelette aux mains énormes, du Bedeau, tremblant de peur, de Paulet, plus blafard que jamais, à la figure absolument décomposée par la terreur de l'échafaud, de la Toulouche, qui, seule et véritablement inconsciente, harangua en ricanant, Juve, les agents, le commissaire.

Tous, au surplus, docilement résignés, y passèrent.

Mais, lorsque les agents voulurent s'emparer du dernier des individus qui se présentaient à la sortie de la cave et se préparaient à lui passer le cabriolet, Juve, en faisant un grand geste, se jeta devant eux.

— Ah, non. s'écria-t-il, celui-là, vous ne le ligoterez pas, laissez-le-moi, je m'en charge, car celui-là, voyez-vous, c'est mon sauveur, Fandor.

Et, à la grande stupéfaction de l'assistance, Juve et Fandor tombèrent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassèrent longuement.

Quant à Tom Bob, depuis longtemps il avait disparu.

29 – L'APPÂT

Il faisait grand jour à présent, et la matinée, un peu fraîche, s'annonçait très belle... La scène mouvementée qui venait de se dérouler avait eu presque, grâce au soleil, au radieux lever du jour, un cadre joyeux.

Comme la fourragère transformée en panier à salade s'éloignait, chargée des sinistres bandits si opportunément capturés par Juve, le policier se frotta les mains dans un geste de satisfaction qui lui était familier.

— Du bon travail, Fandor, dit-il, et ce n'est pas trop tôt ! Je commençais à désespérer.

— Il ne faut désespérer de rien, Juve. Mais, tout de même, à votre façon, j'avoue que la matinée nous a réservé des surprises. Je me faisais vieux dans cette cave. J'ai cru, un bon moment, que ni vous, ni moi, n'aurions la joie de revoir le jour...

Juve, déjà, songeait.

Il avait baissé la tête et, les mains derrière le dos, fait quelques pas en avant, dans la direction où s'était éloignée la voiture militaire chargée de la bande des apaches.

— Nous allons au poste ? demanda Fandor.

— Au poste ? non ! Nous avons mieux à faire...

— Vous abandonnez tous ces gens-là ?

— Je ne les abandonne pas, Fandor ! Nous les retrouverons d'ici quelque temps ; tout à l'heure, si besoin en est... Mais nous avons besoin plus pressée... N'oublie pas, mon petit, que tous ceux-là ne sont en somme que des figurants... Ce qu'il faut, maintenant, c'est atteindre le chef...

Fandor sourit.

— Le chef ? Fantômas ? Mais j'imagine, Juve, que maintenant, tout comme moi, vous n'ignorez plus qui c'est ? Moche m'apparaît...

Juve, à son tour, eut un bon rire, un rire de triomphe.

Après les heures horribles que le vaillant policier avait passées dans sa prison, après les heures d'accablement qu'il avait connues lorsque tout le monde l'accusait d'être Fantômas, il touchait enfin à la victoire définitive, mieux qu'à la réhabilitation, à l'arrestation des coupables.

Il y avait, en somme, quelques heures à peine que M. Fuselier et M. Casamajols avaient reconnu qu'il était bien Juve, et pourtant, merveilleux de sang-froid et d'habileté, moins servi par les circonstances que par son extraordinaire audace, il avait réussi à arracher les masques des bandits les plus dangereux, des complices de l'insaisissable criminel. Plus encore : il avait conduit de telle façon ses enquêtes que l'identité même de Fantômas ne faisait plus guère de doute pour lui, qu'il pouvait être certain que l'arrestation du Maître de l'Épouvante n'était qu'une question d'heures.

Et, prenant Fandor par l'épaule, Juve, doucement lui disait :

— Oui, parbleu, je sais qui est Fantômas... je le sais même deux fois.

— Deux fois ?... Juve, que voulez-vous dire ?

— Tu ne t'en doutes pas, Fandor ?... Tiens, tu accuses Moche, n'est-il pas vrai ?... Tu l'accuses en raison du rôle qu'il jouait auprès de ces apaches ?... Tu as raison. Mais il y a mieux. Pour Fantômas, être Moche ce n'était pas assez... ce camouflage-là n'était bon que pour ses complices... Fantômas, pour duper tout Paris comme il l'a fait, sois-en convaincu, était encore quelqu'un d'autre, quelqu'un que je soupçonne... si ahurissant que cela puisse sembler... Et, Fandor, c'est de ce soupçon-là qu'il faut que nous établissions, maintenant, une preuve rigoureuse, certaine, indiscutable.

— Qui soupçonnez-vous donc, Juve ?... Avez-vous un plan d'enquête ?

— J'ai plus, dit-il, j'ai une crainte...

— Laquelle ?

— Oublies-tu le cadavre que tu m'as fait découvrir tout à l'heure ?

Fandor tressaillit, pris d'une émotion soudaine.

— Quoi, fit-il, si j'en crois vos paroles, vous vous doutez déjà...

— Du nom de la victime ? Oui, ma foi, je m'en doute... Viens !

Les deux hommes regagnèrent la sinistre maison en ruines où ils venaient de passer des heures à la fois si tragiques et si désespérées. Ce n'était pas sans un frisson d'émotion que Juve considéra le caveau étroit et humide où il aurait, à coup sûr, sans l'intervention de Fandor, intervention qu'il n'espérait pas, subi une mort épouvantable.

— Fandor, disait Juve, c'est une chose abominable qu'il faut que nous fassions... C'est cette tombe qui doit nous livrer son secret. C'est le malheureux mort, c'est cette victime insoupçonnée de Fantômas qui doit se dresser pour accuser son assassin.

Fandor était livide.

Elle était macabre, en effet, l'œuvre de justice qu'entreprenait Juve.

À cet homme qui venait de subir de torturantes angoisses, il fallait des nerfs indomptables, une force d'âme exceptionnelle pour affronter encore l'horreur lugubre de l'exhumation qu'il avait décidée.

Juve s'approcha de la cachette où la hideuse mère Toulouche n'avait pas craint d'aller chercher de l'or, l'or que Fantômas y avait enfoui et dont elle réclamait sa part en se vantant d'y avoir plus droit que personne.

Alors, dans l'ombre de la cave, Juve et Fandor se penchèrent sur le trou béant. Une pestilence leur arriva en plein visage. Un spectacle ignoble les fit reculer.

Le mort qui gisait au fond du trou était épouvantable.

Sa face décharnée, où le trou des orbites apparaissait hideux, dont la mâchoire pendante s'ouvrait dans un rictus grimaçant, semblait regarder de ses yeux sans prunelles. Penchés sur lui, Juve et Fandor, muets, immobiles, frissonnants, interrogèrent anxieusement cette face méconnaissable. Qui, était cet homme ? Quelle était cette victime de Fantômas ? Quel inconnu dormait, abandonné là ?

Après quel drame ce cadavre était-il venu dans cette fosse mystérieuse, où encore on troublait son sommeil, où Fantômas n'avait pas craint de lui confier la garde de son trésor ?

— Ce mort est méconnaissable, disait Fandor. Il n'est pas possible de savoir quel est cet homme... Bertillon peut-être, par ses procédés scientifiques, pourrait arriver...

Mais Juve, de la main, interrompit le journaliste. Juve était en proie à une émotion grandissante.

Tandis que Fandor parlait, il se pencha plus encore sur la tombe et dévisagea le cadavre de plus près.

— Bertillon ? Fandor, nous n'avons pas besoin de lui. Ce mort, je devine son nom. Voici ce que j'espérais : le mort parle, Fandor, le mort dénonce l'imposteur. Le cadavre que nous avons sous les yeux... Parbleu, il n'y a pas à hésiter... Nous en aurons la confirmation par la Toulouche quand nous l'interrogerons, c'est le cadavre de Tom Bob... du malheureux détective américain que Fantômas a fait assassiner dès qu'il a appris son arrivée en France... le cadavre de Tom Bob... du vrai Tom Bob... car le Tom Bob que tout le monde connaît depuis des mois, le Tom Bob qui redoutait de me rencontrer... le Tom Bob qui a été aperçu chez la grande-duchesse Alexandra, le Tom Bob qui hier

encore faisait semblant de lutter contre mes ravisseurs, parbleu, tu te doute bien de son nom véritable ?

Fandor, atterré par les affirmations de Juve, à peine osa murmurer le nom d'horreur :

— Fantômas.

Le journaliste avait d'ailleurs bien le droit d'être terrifié... joyeux aussi.

Si Juve avait raison, si le policier ne se trompait pas, le triomphe qu'ils obtenaient sur Fantômas était encore plus définitif, plus éclatant qu'ils l'avaient jamais souhaité...

Mais Fandor n'était pas convaincu. Trop d'invéraisemblances lui paraissaient empêcher que Tom Bob fût Fantômas, trop d'impossibilités se dressaient dans sa mémoire pour qu'il écoutât, sans protester, les affirmations de Juve.

— Écoutez, Juve, finit-il par dire, je ne peux pas vous croire... Fantômas, Tom Bob, impossible.

Mais Juve ne s'émut pas de cette remarque.

— Et pourquoi, s'il te plaît ? demanda-t-il.

— Rappelez-vous les dépêches envoyées de *La Lorraine*...

— Oui, Fandor... les dépêches envoyées par le vrai Tom Bob... le vrai Tom Bob que personne ne reconnaissait, parce qu'il avait été remplacé par le faux... le faux Tom Bob qui, étant Moche, savait la présence de Beaumême et authentifiait son personnage en faisant arrêter cet apache... à cent lieues de le reconnaître.

— Alors, Juve, rappelez-vous l'attentat de l'hôtel Terminus... Tom Bob que vous accusez a failli, comme moi, y laisser sa peau... ainsi...

Juve souriait.

— Enfant, répondit-il, étourdi... Mais tu ne comprends pas que cet attentat si merveilleusement prévu avait été combiné par Tom Bob lui-même ? Mon petit, mais c'était là un excellent moyen pour éviter qu'on puisse seulement le soupçonner... Tiens, je te parie qu'en cherchant bien, nous saurons que le locataire qui précéda Tom Bob, c'était Moche... c'est-à-dire lui-même.

Mais encore une fois Fandor protesta :

— J'admets votre explication, disait-il, en ce qui concerne cette affaire. Mais voici autre chose : si Tom Bob est Fantômas, pourquoi a-t-il fait retrouver le garçon de recette assassiné par lui ?

— Encore pour se mettre en valeur, Fandor... Mais qu'est-ce qui te

fait rire ?

— Parce que, répliquait le journaliste, j'ai gardé mon meilleur argument pour la fin. Rappelez-vous, Juve, que Fantômas a téléphoné, devant témoins, à Tom Bob...

— Et toi, Fandor, répliquait Juve, apprends que l'on a retrouvé il y a quelques jours, dans un grenier de l'hôtel Terminus, un phonographe, sans rouleau, branché sur les fils téléphoniques... Après cela, qu'ajoutes-tu encore ? Avoues-tu que Tom Bob est Fantômas ?

Fandor hocha la tête, vaincu :

— J'avoue, Juve, que vous êtes toujours le roi des policiers... et pourtant un doute subsiste encore en mon esprit...

Fandor désigna le cadavre à Juve.

— Tenez, poursuivit-il, vous affirmez que c'est le corps du véritable Tom Bob. À quoi le reconnaissez-vous ?

Juve n'hésita pas.

Du doigt, il indiqua la main du cadavre. Un des os de l'index, perçant la chair violacée, pendait, lugubre, presque menaçant. L'os de ce doigt était légèrement écrasé, déformé .

— Regarde cela, disait Juve. Jadis, quand je travaillais avec Tom Bob, sans presque le connaître d'ailleurs, au cours d'une enquête que nous faisions dans certains milieux anarchistes, Tom Bob, le malheureux Tom Bob, manqua être tué par une bombe... Par bonheur, l'explosion de l'engin ne fut pas aussi terrible que l'avaient espéré les assassins. Tout de même, Tom Bob fut blessé, gravement. Il eut la main atteinte, il eut ce doigt écrasé. Cette blessure est donc un signe indiscutable. C'est une précision plus certaine que n'importe quelle autre preuve... Parbleu ! il va nous être facile de télégraphier à la Sûreté américaine, d'avoir exactement la fiche signalétique de Tom Bob... C'est une question d'heures... Ce soir, ce cadavre nous aura nettement avoué son nom... Ce soir, te dis-je, nous pourrons être sûrs d'avoir retrouvé le malheureux Tom Bob, le vrai Tom Bob...

Fandor déjà s'était relevé.

Moins aguerri que Juve, moins accoutumé que lui au spectacle de la mort, Fandor éprouva l'instinctif besoin de retourner au grand jour, de sortir de cette cave, transformée en sépulcre !

— Et maintenant, Juve, dit-il, maintenant, d'après vous, que convient-il de faire ?

Juve, lui aussi, s'était redressé. Il jeta au cadavre un dernier regard.

— Dors en paix, murmura-t-il, dors en paix, tu seras vengé.

Puis, se retournant vers Fandor :

— Maintenant ? faisait Juve, de sa voix claire et vibrante, maintenant ? Fandor, nous n'avons plus qu'à risquer notre peau, une fois encore... et à nous précipiter tu devines chez qui ?... Petit, l'heure est venue où, enfin, Fantômas va nous rendre des comptes !

Fandor ne put s'empêcher de blêmir.

Ah ! cette minute décisive que lui annonçait Juve, avec quelle anxiété il l'attendait depuis de longs mois ! cette minute qu'ils allaient connaître ! cette joie qu'ils auraient, tous deux, à prendre Fantômas au collet, l'insaisissable Fantômas !

Fandor doutait presque de la réalité et il demanda :

— Juve, Juve, nous allons donc l'arrêter, Lui, l'Insaisissable ?

Juve haussa les épaules, souriant.

— Oui, répondit-il, nous allons arrêter l'Insaisissable... Mais devines-tu, Fandor, où nous allons l'arrêter ?

— Non.

— Décidément, tu perds la tête !... Voyons, réfléchis : Tom Bob, à l'heure actuelle, doit se sentir brûlé et songer à disparaître. Est-il homme à disparaître... simplement... en renonçant à tirer profit de ses crimes ?

— Non, certes.

— Alors, Fandor ?...

— Alors, Juve ?...

— Alors, mon cher, nous n'avons qu'à nous rendre chez la grande-duchesse, chez lady Beltham, chez l'organisatrice de la fameuse souscription... Il y a gros à parier, vois-tu, que Tom Bob, avant de disparaître, voudra se saisir des sommes récoltées pour lui... Le coffre-fort où elles sont enfermées, c'est l'appât qui doit forcément l'attirer... c'est près de lui que nous devons le prendre au piège.

— Ou l'abattre comme une bête malfaisante, acheva Fandor, en agitant son browning.

M. Landais, ministre de la Justice, était, ce matin-là, à neuf heures, dans un costume sommaire... À peine vêtu d'une longue robe de chambre qui baillait sur sa poitrine, les pieds dans des pantoufles, dépeigné, à demi réveillé, il était assis sur son bureau, dans son

appartement, rue Franklin, il tenait son récepteur téléphonique, il ahurissait ses secrétaires, affairés d'ordres multiples, en même temps qu'il houspillait l'employée des téléphones chargée de passer les communications :

— Allo ! faisait le ministre, je vous demande la Préfecture ! La Préfecture de police ! C'est clair ! c'est limpide ! Vous devriez comprendre !

Puis il écarta le récepteur et, sacrant tout haut un épouvantable juron, il appela à la cantonade :

— Mais, fichtre de fichtre ! ça n'est pas possible à la fin. Havard n'est pas prévenu. Il serait là.

— Monsieur le ministre voudra bien observer, répondit un valet de chambre qui, à l'appel de M. Landais, venait prudemment d'entrouvrir la porte, qu'il y a à peine un quart d'heure que l'on est parti le chercher. Si M. Havard dormait encore...

— Eh ! il n'avait qu'à se lever. Je suis bien levé, moi...

Mais le ministre s'interrompit.

Il venait d'obtenir – enfin – la communication téléphonique avec la Préfecture de police.

— Allo ! criait-il, eh bien ! quelles nouvelles ?... Quoi ? Qu'est-ce que vous me racontez ? Juve est mort ? Ah ça ! vous êtes complètement fou... Vous ne savez pas ? On ne sait jamais rien à la Préfecture... Il faudra que cela change !...

Au comble de l'énervement, il raccrochait le récepteur et, tout seul dans la pièce, monologuant :

— Juve est mort. Juve est mort. Ça n'est pas vrai, puisque j'ai été réveillé par un message m'apprenant qu'il était ligoté au Palais de Justice en compagnie de M. Fuselier... mais alors...

Brusquement, le ministre prêta l'oreille.

On venait de frapper à la porte de son cabinet.

— Quoi ? hurla-t-il, qu'est-ce qu'il y a ? Entrez... entrez...

Le valet de chambre qui tout à l'heure déjà avait répondu à l'appel de M. Landais passa encore la tête.

— Monsieur le ministre, c'est un agent cycliste qui voudrait...

— Qu'il vienne, nom d'un chien.

Le domestique s'éclipsa, ne se souciant pas de rester plus longtemps en tête à tête avec son maître, décidément fort en colère.

Quelques instants après, un agent entra dans le cabinet de travail du ministre.

Il n'avait pas le temps d'ouvrir des yeux étonnés devant la mise extraordinaire du Garde des Sceaux. Déjà le ministre le brusqua :

— Alors, qu'est-ce qu'il y a encore ? D'où venez-vous ?

L'agent, respectueusement, fit le salut militaire.

— Monsieur le ministre, commençait-il, je viens de la part du commissariat d'Alfort...

— D'Alfort ?... d'Alfort ?... Qu'est-ce qu'il y a encore à Alfort ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Monsieur le ministre, on vient de capturer douze bandits... douze complices de Fantômas.

— Qui est-ce qui les a capturés ?

— L'inspecteur Juve, monsieur le ministre.

Le ministre, une seconde, hésita.

— Juve ? fit-il enfin. Mais ce n'est pas possible. Juve est mort !

Perdant tout sentiment de hiérarchie, l'agent bouleversé, interrogea le ministre :

— Juve est mort ? Juve est mort ?

Mais, sans souci de l'émotion de l'excellent gardien, le ministre ajouta :

— Ou il est ligoté au Palais de Justice... depuis hier soir...

— Ligoté au Palais de Justice ?... depuis hier soir ?...

Cette fois l'agent ouvrait des yeux stupéfiés.

M. Landais acheva de l'ahurir.

— Parfaitement ! fit-il. Il est ligoté parce qu'il est mis en liberté... Vous n'y comprenez rien, mon ami ? Moi non plus ! Et puis en voilà assez. Foutez-moi le camp.

L'agent pivotant sur ses talons, fit mine de s'en aller, puis, entêté à remplir sa commission, répéta :

— Enfin, monsieur le ministre, que Juve soit mort, ligoté ou libre, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vient d'arrêter douze apaches.

Et, cela dit, comme M. Landais bondissait vers son téléphone et recommençait à sonner la demoiselle d'une main rageuse, l'agent s'éclipsa.

Il avait à peine refermé la porte que le domestique, à nouveau, l'entrebâilla, prudemment :

— Monsieur le ministre !

— Laissez-moi, je téléphone !... Allo ! allô ! passez-moi le Palais de Justice... le cabinet du Procureur.

— Monsieur le ministre ! répéta le domestique.

— Quoi, nom d'un chien ?

— C'est une dame qui pleure dans l'antichambre et qui veut à toute force vous parler.

M. Landais relevait la tête.

— Une dame ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Je n'ai pas très bien compris son nom, monsieur le ministre. C'est une princesse, paraît-il, la princesse Sonia...

— Sonia Danidoff ?... Qu'est-ce qu'elle veut encore, celle-là ? Faites-la entrer !

Mais la porte du cabinet de travail s'ouvrit à ce moment même avec une violence extraordinaire.

C'était Sonia Danidoff qui, hors d'elle, malgré les objurgations des secrétaires, pénétrait auprès du ministre.

La malheureuse jeune femme tenait appuyé sur sa tempe un mouchoir dont la batiste et la dentelle étaient teintes de rouge.

— Monsieur le ministre, criait Sonia d'une voix étranglée d'émotion, on m'a repoussée à la Préfecture. Personne ne veut m'entendre... Faites-moi rendre justice ! Voyez, je viens d'être victime d'un attentat horrible !... La grande-duchesse Alexandra, tout à l'heure, m'a défigurée !

Sonia Danidoff exagérait.

Tragiquement, elle écartait son mouchoir de son front. Sur la chair nacrée de ses tempes : une balafre.

— Madame, dit le ministre qui connaissait fort bien Sonia Danidoff, c'est au commissariat qu'il faut aller.

— Non, monsieur le ministre ! On ne comprendrait pas, à un commissariat, l'importance de ma blessure ! Si je suis près de vous, c'est pour vous dénoncer une escroquerie abominable ! La grande-duchesse Alexandra, organisatrice de la souscription en faveur de Fantômas, est la maîtresse de Tom Bob. Et c'est par jalousie, parce que Tom Bob est mon amant, qu'elle s'est jetée sur moi...

Cette fois, le ministre oublia tout principe de galanterie.

— La grande-duchesse Alexandra est la maîtresse de Tom Bob ? Qu'est-ce que c'est encore que cette aventure ? Et qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

La porte du cabinet s'ouvrit encore une fois.

Le personnage qui entra était le secrétaire particulier de M. Landais, un jeune homme fort comme il faut, tiré à quatre épingles et pommadé à outrance.

— Monsieur le ministre, annonçait-il d'un ton calme, voici une nouvelle communication du Parquet.

— Que dit-elle ?

— Ce n'était pas Juve, c'était Tom Bob qui était ligoté hier soir avec Fuselier...

Mais Sonia Danidoff, en entendant ces mots, protestait :

— Tom Bob ligoté ? Allons donc ! Je viens de fuir devant lui... je l'ai vu chez la grande-duchesse Alexandra. Il est chez elle.

— Tom Bob est chez la grande-duchesse Alexandra ?

M. Landais, une fois encore, se leva.

Il se prit le front à deux mains. Il clama d'un ton désespéré :

— Ah ! je deviens fou, je deviens fou. Ils sont tous morts. Ils sont tous ligotés. Ils sont tous libres. Et il y a douze apaches d'arrêtés et la grande-duchesse Alexandra est la maîtresse de Tom Bob... Ah ! non ! non ! assez ! assez ! qu'on me laisse seul ! qu'on me laisse tranquille !

Le téléphone sonna.

M. Landais prit encore l'appareil.

— Allo ! Qu'est-ce qu'il y a ? Vous réclamez le décret nommant Fuselier à un poste d'avancement ? C'est bien le moment... Fuselier est un imbécile. Voilà... en disgrâce. Envoyez-le en disgrâce... Fichez-le à Saint-Calais...

À peine M. Landais avait-il reposé l'appareil que la porte du cabinet s'ouvrait encore une fois.

Calme, correct, froid, M. Havard pénétrait dans la pièce.

— Vous me demandez, monsieur le ministre ? s'informait-il. Que se passe-t-il donc ? Je ne trouve pas un de vos secrétaires, les portes sont ouvertes jusqu'à votre cabinet de travail. Votre fidèle domestique même se refuse à m'introduire et me conseille purement et simplement d'entrer dans votre cabinet. C'est la révolution ?

M. Landais coupa court aux paroles de M. Havard.

— La révolution ? Je ne sais pas ! C'est l'affolement !... Il y a ceci : il y a que la grande-duchesse Alexandra est un escroc ! que Juve est mort. Qu'il a arrêté douze apaches, que Tom Bob est ligoté. En fuite. Libre. Chez la grande-duchesse... Je ne sais plus. On n'y comprend rien...

Et, comme M. Havard demeurait stupide d'étonnement en écoutant le discours du ministre, celui-ci se dit qu'il fallait être calme :

— Écoutez, Havard, je ne comprends plus rien à ce qui se passe... Je reçois depuis ce matin vingt rapports contradictoires... C'est encore une panique terrible dans Paris si nous n'arrivons pas à éclaircir tout cela...

Et le ministre fit aussi clairement qu'il le pouvait, à M. Havard le récit de sa matinée.

Or, tout le temps qu'il parlait, le chef de la Sûreté, à petits hochements de tête, approuvait. Où le ministre ne comprenait rien, M. Havard, lui accoutumé aux affaires policières, devinait la vérité. Et c'était d'une voix calme que le policier finissait par proposer :

— Monsieur le ministre, si vous le voulez bien, je m'en vais immédiatement courir chez lady Beltham !

— Chez lady Beltham ?

— Chez la grande-duchesse Alexandra, si vous préférez...

— Mais pourquoi faire ?

— Pour la prier, elle et Tom Bob, qui se trouve chez elle, d'après la déposition de la princesse Sonia, de venir déposer devant vous... et devant Juve... qui, j'en suis convaincu, ne va pas tarder à donner de ses nouvelles...

Pour le ministre, les paroles de M. Havard étaient incompréhensibles. Toutefois, il connaissait trop l'habileté du chef de la Sûreté pour ne pas adopter son plan.

— Allez, monsieur Havard, répondit-il, allez... Mais est-ce une arrestation que vous tentez ?

— Non, monsieur le ministre, c'est une invitation que je vais faire... mais que je vais faire en compagnie de dix agents...

30 – DANS UN BROUILLARD D'OR

— Enfin, vous voilà !

— Oui, c'est moi !

La grande-duchesse Alexandra avait salué d'une exclamation à la fois surprise et triomphante l'interlocuteur qui se trouvait devant elle. Celui-ci, baissant les yeux, humble, presque soumis, avec une allure de pécheur repent, ajoutait :

— Je suis heureux, madame, de vous saluer.

La grande-duchesse semblait sceptique. Haletante, car elle éprouvait une grande émotion, elle interrogea :

— Dites-moi, monsieur, dites-moi, Tom Bob, quel est le drame nouveau, ou la nécessité impérieuse, qui vous oblige à vous présenter ainsi devant moi ?

Tom Bob, car c'était lui, demeura un instant sans répondre.

Son regard, lentement, se leva, se fixa sur les yeux de la grande-duchesse. La superbe créature et le subtil policier se considérèrent longuement.

La grande-duchesse ?... Tom Bob ?...

En réalité, ils n'avaient pas à se jouer la comédie l'un à l'autre. Ils étaient seuls, isolés, sans témoins.

Ils pouvaient s'avouer qu'ils étaient : elle lady Beltham, la mystérieuse et terrible maîtresse du plus sinistre bandit qui fût au monde ; lui, le bandit Fantômas.

Et les tragiques amants, après les nombreuses péripéties volontaires ou accidentelles qui les avaient empêchés de se joindre, se trouvaient face à face dans un tête à tête poignant, au cours duquel ils allaient échanger de terribles paroles, car ils éprouvaient l'un pour l'autre, à la fois une haine épouvantable et un indestructible amour.

Oui, en réalité, ces deux êtres qui, perpétuellement, se trouvaient en lutte, qui sans cesse avaient entre eux les événements les plus terrifiants, les actes et les souvenirs les plus effroyables, étaient rigoureusement liés l'un à l'autre par une indissoluble chaîne d'amour, dont les maillons avaient été rivés par les plus robustes instruments... les crimes commis ensemble.

Dans le salon de l'hôtel particulier de celle qui, pour tout le monde, était la grande-duchesse Alexandra mais qui, en réalité, n'était

autre que lady Beltham, les deux êtres qui se trouvaient en présence recommencèrent à parler.

— Que venez-vous faire ici ? que voulez-vous ? interrogea la grande dame, cependant que Fantômas, sourdement, d'une voix qu'il voulait dure mais qui, surtout, était pleine d'angoisse, interrogeait :

— Sonia Danidoff ?... fit-il, qu'est-il arrivé à Sonia Danidoff ?

L'insaisissable bandit, à son tour, haleta. Il éprouvait l'impérieux besoin de savoir, et son cœur d'homme épris lui faisait une obligation dont souffrait son amour-propre, d'interroger anxieusement la maîtresse abandonnée sur le sort que, jalouse, elle avait réservé à celle qui était devenue la favorite...

— Sonia Danidoff... j'ai voulu la tuer !...

Fantômas, instinctivement serra les poings, il eut un regard de menace, il allait s'avancer, se précipiter sur sa maîtresse, mais celle-ci, insolente, narquoise, immobile devant lui, les bras croisés, dans une pose magnifique, ne broncha pas.

Elle défiait son amant. Fantômas n'osa pas approcher et au surplus la curiosité, le désir de savoir ce qu'il était advenu de Sonia, l'obligeaient à dissimuler sa colère :

— Qu'en avez-vous fait ? répéta-t-il... où est-elle ? parlez...

Exhalant toute sa haine dans un cri de douleur, lady Beltham tordait ses beaux bras, puis, après un gémissement, elle éclata :

— Allez le demander, Tom Bob..., allez le demander à la justice..., allez vous enquérir auprès des policiers du sort que j'ai réservé à votre maîtresse, et de l'opinion qu'elle a désormais sur vous...

— Sur moi ? hurla Tom Bob.

— Sur vous, répéta lady Beltham...

C'était au tour du bandit de trembler de frayeur, mais il avait un tel empire sur lui-même qu'il dissimulait son émoi sous un masque de railleuse ironie...

— Lady Beltham, interrogea-t-il doucement, vous avez donc dit que j'étais à la princesse ?

— Et pourquoi n'aurais-je pas dit à la princesse qui vous étiez ?

Elle continua, grandiloquente et railleuse, à son tour :

— Vous avez donc peur, que, vous connaissant sous votre véritable jour, elle cesse d'éprouver pour vous la funeste passion qui la consume ?... Pauvre princesse... pauvre passion !... misérable amour... qu'importent les défauts, les vices de l'homme qu'on aime,

lorsqu'on aime vraiment ? Fantômas, poursuivait lady Beltham avec des sanglots qui lui montaient de la gorge, est-ce que vos turpitudes, est-ce que vos crimes ont fait taire en moi les sentiments que j'éprouve à votre égard ? est-ce que, malgré la vie atroce, de terreur, de sang, que je mène à cause de vous, j'ai cessé de vous aimer ?

— Vous prétendez m'aimer, madame, m'aimer encore, et pourtant vous me poursuivez de vos menaces...

— La haine, Fantômas, n'est-elle pas encore une forme de l'amour ?...

— J'ai, madame, dit-il, perdu toute confiance. Vous avez douté de moi... j'en ai la preuve, je le sais..., peut-être votre attitude méfiante est-elle pour beaucoup dans celle que j'ai observée à votre égard ?...

— Que voulez-vous dire ? interrogea lady Beltham, n'avez-vous pas, à maintes reprises, essayé de me tuer ? Souvenez-vous, Fantômas, de la soirée du Pré-Catelan...

— Vous y étiez, madame, je le sais... mais rappelez-vous que, par suite d'un hasard voulu par moi, votre automobile ne put partir, ce qui vous sauvegarda de l'accident du lac...

— Dites plutôt, poursuivit lady Beltham, frémissante, que cette anicroche... cette panne, en apparence providentielle, vous permettait de partir seul et libre en compagnie de la princesse Sonia Danidoff...

Fantômas haussa les épaules et cynique :

— Peu m'importait son amour, c'est à ses bijoux que j'en voulais, je n'ai rien à vous cacher...

— Bandit ! bandit ! hurla lady Beltham... ainsi voilà ce que vous me proposez... me réjouir de vos instincts de voleur, pour calmer l'horrible jalousie qui me déchire le cœur... Non..., il faut en finir ! Fantômas, l'existence n'est plus possible de la sorte, vous allez choisir, choisissez entre nous deux... la princesse ou moi, et je pèse mes mots : réfléchissez aux conséquences...

Un éclair de rage traversa le regard de Fantômas, mais le forban, assurément ce jour-là, n'avait pas le moyen de se montrer comme à son habitude, le maître, le tyran, l'être qui ordonne et auquel on ne résiste pas.

Il lui fallait parlementer. D'une voix étouffée, il murmura :

— Laissons cela pour le moment, lady Beltham, laissons cela, des événements plus graves se préparent, sont imminents...

— Oh ! je m'en doute, fit-elle, si vous êtes venu c'est qu'évidemment...

Fantômas lui coupa la parole :

— Lady Beltham, commença-t-il, nos projets ont été déjoués, la machination que j'avais édifiée croule... depuis hier Juve est libre, triomphe.

— Juve, murmura lady Beltham, atterrée, est-ce possible ? Mais alors, c'est l'existence d'angoisse, de terreur, de perpétuels émois qui va renaître plus que jamais ?...

— Juve est libre, reprit Fantômas. Mais comme vous le disiez tout à l'heure, lady Beltham, j'estime qu'il faut en finir, oui, bientôt.

— Que méditez-vous donc ?

La sonnerie du téléphone intérieur qui communiquait avec la loge du portier venait de retentir...

Machinalement, la grande dame décrocha le récepteur, écouta. Fantômas, sans le moindre scrupule, s'était emparé de l'autre écouteur ; il ordonna :

— Recevez-le, madame, vous ne pouvez faire autrement, il le faut.

— Dites à M. Ascott qu'il veuille bien monter, conduisez-le jusqu'à mes appartements...

Au milieu de cet oasis parisien que constitue le Parc des Princes, lady Beltham occupait depuis plusieurs mois déjà, sous le nom de grande-duchesse Alexandra, un superbe hôtel édifié au milieu d'un immense parc...

On accédait à la façade de la maison par une large grille de fer forgé qui faisait communiquer le boulevard avec une belle allée sablée tournant autour d'une pelouse, étendue devant le perron...

Derrière l'habitation se trouvait un passage de service conduisant à une ruelle déserte, on n'y pouvait accéder qu'après avoir traversé un verger planté d'arbres fruitiers, verger aux allures champêtres et bourgeoises...

Une épaisse charmille, vestige d'un jardin de l'autre siècle, ombrageait complètement la petite allée qui conduisait de l'hôtel à la sortie sur la ruelle, et le long de cette charmille de nombreuses ruches d'abeilles étaient rangées, donnant à cette partie du jardin un aspect utilitaire et laborieux, un charme à la fois pittoresque et reposant...

Pendant que lady Beltham, en attendant son visiteur que, sur l'ordre mystérieux de Fantômas, elle avait décidé de recevoir, s'efforçait de rendre à sa physionomie bouleversée par les tortures

morales une apparence de calme et de tranquillité, le monstre qui venait depuis quelques mois de duper tout Paris en se faisant passer pour le détective américain Tom Bob, entré dans la pièce voisine, d'où, prétendait-il, il méditait d'écouter la conversation que le riche Anglais voulait avoir avec celle que ce dernier prenait toujours, sans doute, pour la grande-duchesse Alexandra...

Mais quiconque aurait vu Fantômas, seul dans la pièce voisine, se serait mis à soupçonner sa curiosité...

Le bandit ne se tenait point près de la porte entrebâillée, dont l'ouverture, toutefois, était dissimulée par une lourde portière.

Le visage préoccupé, soucieux, le front barré d'un grand pli, il s'approchait de la fenêtre, scrutait minutieusement le voisinage, cherchant à deviner derrière les ombrages des arbres, une silhouette suspecte, un danger inconnu.

Ascott fut introduit par un laquais en livrée chez la grande-duchesse.

Le riche Anglais, les traits bouleversés, faisait des gestes désordonnés.

Saluant à peine, il s'effondra sur un fauteuil :

— Excusez-moi, madame, balbutia-t-il...

Puis il interrogeait aussitôt :

— Tom Bob est ici, n'est-ce pas ? oh ! je vous en prie répondez-moi ? Il faut que je le voie...

Si grand était le trouble du jeune homme qu'il ne s'apercevait pas de l'émotion formidable que déterminaient ces paroles chez son interlocutrice...

Lady Beltham, en entendant dire que Tom Bob était avec elle, avait cru défaillir, mais elle se ressaisit :

— Qui vous a dit ? interrogea-t-elle... que lui voulez-vous ?...

Puis, sans attendre de réponse, elle questionnait encore :

— Mais que vous est-il arrivé ?

Ascott balbutia, à mots entrecoupés, l'esprit troublé :

— Les malheurs, madame, les malheurs les plus épouvantables se sont abattus, s'abattent sur moi...

Il sortit de sa poche une dépêche toute froissée, les larmes emplirent ses yeux.

Lady Beltham parcourut la dépêche : elle annonçait que, dans un

accident d'automobile, le père d'Ascott, le célèbre Lord, membre du Parlement et son fils, le frère aîné du jeune homme, avaient trouvé la mort.

Cela s'était passé en Écosse, dans les montagnes, sans témoins.

Ascott sanglotait :

— À la révélation de ce terrible coup, madame, déclara-t-il, j'ai eu le pressentiment, la presque certitude que la mort des chers êtres aimés n'était pas due au simple fait du hasard... Car il faut vous dire que, victime d'une abominable machination, je suis en proie aux pires inquiétudes... Madame, ajouta-t-il avec effort, je suis marié, depuis peu, comme vous savez... j'ai épousé une fille perdue, un monstre..., je suis la victime de Fantômas qui s'est révélé à moi sous les répugnants aspects du vieil usurier, connu sous le nom du père Moche... Cet être maudit m'a pris dans ses filets. La femme qu'il m'a fait épouser s'est enfuie. Elle m'a volé, ruiné... mais cela n'est rien, ne serait rien du tout si je ne devinais pas que la mort de mon père et de mon frère doivent être encore le résultat d'une machination de Fantômas...

Lady Beltham, était mieux placée que personne pour comprendre que le riche Anglais devait avoir raison.

Ascott, revenant à son idée première, insistait auprès d'elle, l'adjurait de lui dire où était Tom Bob :

— Il faut, suppliait-il, que je le voie, que je lui parle... Tom Bob est le seul au monde, madame, qui, vu sa perspicacité, son adresse, son admirable science policière, puisse me mettre à même de me tirer d'affaire et de venger la mort de mes parents. Tom Bob, madame, c'est lui qu'il faut que j'oppose à Fantômas.

Lady Beltham crut qu'elle allait mourir d'inquiétude, de perplexité...

Certes, elle n'avait qu'une porte à ouvrir pour mettre le riche Anglais en présence du faux détective, mais était-ce là son devoir, ne devait-elle pas, au contraire, révéler à Ascott que Fantômas et Tom Bob ne faisaient qu'un, de même que le père Moche et Fantômas... ?

Cela, c'était la solution que lui dictait sa conscience. Mais le devoir allait-il triompher de l'amour ?

Machinalement, avec des gestes d'automate et sans savoir encore à quelle solution elle s'arrêterait, car, si elle éprouvait de la pitié pour Ascott, elle ressentait un ardent amour pour Fantômas, la grande dame, lentement entra dans la pièce où se trouvait le bandit...

Mais, épouvantée, elle recula, non sans avoir au préalable fermé la

porte à double tour.

Ce qu'elle avait vu devait être à la fois terrible et désespérant, car lady Beltham pâlit affreusement ; ses bras un instant battirent l'air, son corps superbe chancela...

La maîtresse de Fantômas tomba roide sur le tapis, privée de sentiments.

Le regard qu'elle avait jeté dans la pièce voisine et qui précisément causait sans doute son évanouissement, avait passé inaperçu aux yeux de l'infortuné Ascott, trop préoccupé, trop troublé pour remarquer les détails, les incidents qui se produisaient autour de lui.

Ascott, toutefois, voyant chanceler lady Beltham s'était précipité vers elle et s'efforçait de la ranimer.

Le jeune homme, abasourdi et ne réussissant pas à ramener son interlocutrice à la vie, sonna, appela dans l'antichambre.

Les domestiques se présentèrent.

On étendit lady Beltham sur une chaise-longue, on lui fit respirer des sels.

Au bout de dix minutes, lentement, la malheureuse reprenait ses sens...

Mais soudain on entendit plusieurs détonations.

Lady Beltham tressaillit, pâlit à nouveau.

— Ah ! mon Dieu, interrogea-t-elle les yeux hagards, qu'arrive-t-il ?...

Ascott ne savait que répondre, les domestiques qui entouraient leur maîtresse, demeuraient figés sur place, stupéfaits...

Fantômas, en quittant lady Beltham qui allait recevoir Ascott, avait son plan bien arrêté.

Le monstre sentait que la partie était perdue pour lui, irrémédiablement. Brûlé en tant que père Moche, il l'était aussi dans son incarnation de Tom Bob, mais seulement dans l'esprit de Juve, de Fandor et de lady Beltham... Le criminel, un instant, se demanda ce qu'il convenait de faire.

Assurément, le temps pressait où il lui faudrait soit s'enfuir et disparaître, soit jouer le tout pour le tout, soutenir devant tout le monde qu'il était bien Tom Bob, et rien d'autre, mais cela suffirait-il ?...

Fantômas se serait rallié à ce dernier projet s'il n'avait eu un adversaire aussi subtil que lui, et désormais libre.

Fantômas, en effet, savait que d'un instant à l'autre il se trouverait face à face avec Juve, et non point de Juve adversaire ordinaire, mais de Juve innocenté des crimes dont on l'accusait, Juve réhabilité aux yeux de tous, Juve, dont la puissance et l'autorité allaient désormais se corser de la collaboration précieuse et formidable de la police française tout entière...

Fantômas, ayant froidement supputé ses chances de victoire et ses chances de défaite, s'était décidé pour la fuite...

Le sinistre bandit, toutefois, ne s'en alla pas immédiatement.

Considérant la pièce dans laquelle il se trouvait, il avisa un coffre-fort scellé dans le mur, un mauvais sourire erra sur ses lèvres pâles. Il grommela cynique :

— La grande-duchesse Alexandra s'est faite la caissière des bonnes âmes qui voulaient réunir le million de Fantômas... Fantômas, poursuivait-il en ricanant hideusement, serait par trop naïf de ne point se payer à lui-même ce qui lui est dû...

Le bandit connaissait, évidemment, le secret du coffre-fort. N'était-ce d'ailleurs pas lui qui, autrefois en avait conseillé l'achat à lady Beltham ?

Fantômas l'ouvrit, y puisa à pleines mains, bourrant ses poches d'or et de billets. Un instant il fut troublé, dans ce vol doublement sacrilège, par le léger craquement d'une porte que l'on ouvre, il se retourna, vexé, confus, mais ne vit rien : la porte s'était refermée...

Et Fantômas, sans se douter que son dernier acte de banditisme venait d'indigner sa maîtresse au point qu'elle tombait évanouie dans la pièce voisine, continua de voler.

Avec les plus grandes précautions, cinq minutes après cette scène, Fantômas descendit subrepticement par l'escalier de service de l'hôtel, gagna l'office désert et, par la fenêtre ouverte, sauta dans le jardin, derrière la maison...

Fantômas avait ses raisons pour ne pas s'en aller par la grille de la façade. Lâchement, comme un traître, comme la bête pourchassée, comme le coupable qui se dissimule après un mauvais coup, il se glissait sous la charmille pleine d'ombre étouffant le bruit de ses pas, le revolver au poing, prêt à résister à la première attaque, certain de ne pas tomber dans le piège le mieux combiné. Fantômas, un instant s'arrêta.

Le soleil ardent, cet après-midi d'été, perceait l'épaisse charmille et projetait sur le sol des taches noires et vacillantes qui tiguaient le tapis de mousse et faisaient papilloter les yeux... Mais l'oreille attentive de Fantômas avait saisi un bruit suspect.

Le bandit s'arrêta une seconde.

Quelqu'un l'épiait donc ?

Instinctivement, Fantômas se dit :

— Juve, lâché depuis hier, Juve, par miracle échappé des mains de mes complices, est peut-être à mes trousses ?...

Il poussa un cri de rage.

Soudain, sur lui bondit un homme qui, brusquement, avait émergé du fourré. C'était Juve.

Fantômas tira, sans trembler, le bras tendu, à bout portant... Il tira. Mais la balle de son revolver n'atteignit pas l'adversaire. Perçant la voûte épaisse de la charmille de verdure, elle alla se perdre dans le ciel...

Fantômas, au moment où il apercevait Juve et le visait au cœur, était, en effet, appréhendé par derrière. Un coup formidable dans les reins le fit tomber à la renverse et le monstre roula sur le sol.

Dans une rage inexprimable, au hasard, il pressa la détente de son arme, déchargea les quatre balles qui lui restaient, en vain, d'ailleurs.

Les projectiles n'atteignirent personne, mais labourant le sol, ils ne réussissaient à soulever qu'un épais nuage de poussière...

Juve s'était précipité sur lui. À genoux sur sa poitrine, il le terrassait, lui comprimait la gorge : Fantômas, au-dessus de sa tête, aperçut aussi le visage de Fandor. C'en était fait de lui.

Ses deux irréductibles ennemis étaient maîtres de sa personne...

Cette arrestation, le policier et le journaliste la méditaient déjà depuis plusieurs heures.

Au lieu de courir trouver M. Havard, ainsi que l'espérait ce dernier, Juve et Fandor s'étaient juré de s'élancer immédiatement sur les traces du sinistre bandit. Ils avaient été très heureusement inspirés en allant chez lady Beltham, car à peine étaient-ils arrivés dans les environs de la propriété du Parc des Princes, qu'ils avaient vu Fantômas y pénétrer.

Dès lors, certains que le forban ne manquerait pas de s'enfuir par le chemin dissimulé derrière la maison, ils s'embusquèrent au plus profond de la charmille et attendirent... Leurs prévisions s'étaient

donc vérifiées.

Ils tenaient le bandit.

En l'espace d'une seconde, avec une surprenante dextérité, Juve lui passa les menottes.

Les deux mains jointes l'une à l'autre, réunies sur le ventre, Fantômas était inoffensif, enchaîné, réduit à l'impuissance...

Juve, d'une bourrade, l'obligeait à se mettre sur les genoux, puis à se lever.

Il le prit par le bras. Fandor, de l'autre côté, faisait de même...

Sans un mot, sans une parole – ils auraient eu certainement trop de choses à se dire, et mieux valait se taire, – Juve et Fandor entraînèrent leur formidable capture vers la porte située à l'extrémité du parc...

Fantômas réfléchissait :

— S'ils me conduisent jusque-là, pensait-il, s'ils me font franchir le seuil de cette porte, si je sors de ce jardin, c'est la fin, je suis perdu.

Le monstre, avec un terrible sang-froid, analysait en une seconde sa situation. Il avait cent mètres à parcourir encore sous la charmille du jardin. Il fallait avant que les cent mètres fussent parcourus, trouver le moyen de s'évader... ou alors...

Toute lutte matérielle était impossible. Tout effort brutal eût été vain... Juve et Fandor le tenaient chacun de la puissance de leurs muscles vigoureux, puissance décuplée par la colère, par l'immense joie qu'ils ressentaient au fond de leur cœur, de l'avoir pris... Fantômas ne pouvait songer à tromper leur surveillance, à solliciter quoi que ce fût de ceux qui venaient de l'appréhender... l'impitoyable Fantômas n'avait pas à escompter la moindre pitié...

Les cinquante derniers mètres restaient à parcourir que Fantômas n'avait encore rien imaginé.

Soudain, un éclair féroce jaillit sous sa prune.

Fantômas, dans un brusque effort, se jeta sur le côté du chemin, bousculant Fandor, placé à sa gauche, entraînant Juve à sa droite.. Le bandit dans ce geste très vif que n'avaient pu prévenir le policier ni le journaliste, s'était jeté sur deux ruches d'abeilles et du pied les renversait...

Juve et Fandor, aussitôt d'ailleurs, le ramenèrent au milieu du chemin mais des cris de douleur s'échappaient de leurs poitrines...

Les abeilles, troublées dans leur quiétude, furieuses du cataclysme

qui venait de se produire, surgissant en nuage agressif s'étaient précipitées sur les trois hommes...

Ardentes à la bataille, les mouches d'or en cohortes impétueuses, assaillaient leurs adversaires...

De la main qui leur restait libre – car ils ne voulaient pas lâcher Fantômas – Juve et Fandor, avec de grands gestes, s'efforcèrent machinalement de parer les attaques. Gestes fâcheux, maladroits.

Le nombre des agresseurs ailés augmentait en effet. Ce fut désormais autour de leurs visages un nuage bourdonnant qui tourbillonnait.

Fantômas, au contraire, qui avait eu le temps de réfléchir quelques secondes à l'attitude qu'il convenait d'observer, après avoir renversé les ruches s'imposa une immobilité absolue, évitant de faire le moindre mouvement, le moindre geste, remuant à peine les lèvres, les paupières...

Et les abeilles, inconscientes, ne s'attaquant point au sinistre forban, dirigèrent au contraire tous leurs efforts sur ceux qui leur paraissaient les plus redoutables, eu égard aux mouvements désordonnés qu'ils faisaient !

Des milliers de piqures arrachèrent à Juve et à Fonder des cris épouvantables...

Terrassés par la douleur, les deux hommes abandonnèrent leur prisonnier.

Celui-ci, observant sa tactique, se laissa choir par terre, enfouissant son visage dans le gazon qui bordait le chemin sous la charmille...

Fantômas demeura immobile, comme mort, cependant que Juve et Fandor étaient d'autant plus victimes de la poursuite des abeilles, qu'ils s'agitaient et s'efforçaient de se défendre contre elles.

Blessés, vaincus, souffrant le martyre, les deux hommes, après avoir essayé de résister, cédèrent enfin...

Ils roulèrent sur le sol en proie à des tortures incroyables...

Deux heures après on découvrait Juve et Fandor sous la charmille de l'hôtel appartenant à la grande-duchesse.

Juve et Fandor évanouis, à demi morts martyrisés.

Juve et Fandor, rendus méconnaissables par la piqure des abeilles...

Quant à Tom Bob-Fantômas, il avait disparu.

Encore une fois le monstre était libre...

Allait-il ajouter encore de nouveaux crimes à la liste déjà longue de ses forfaits ?